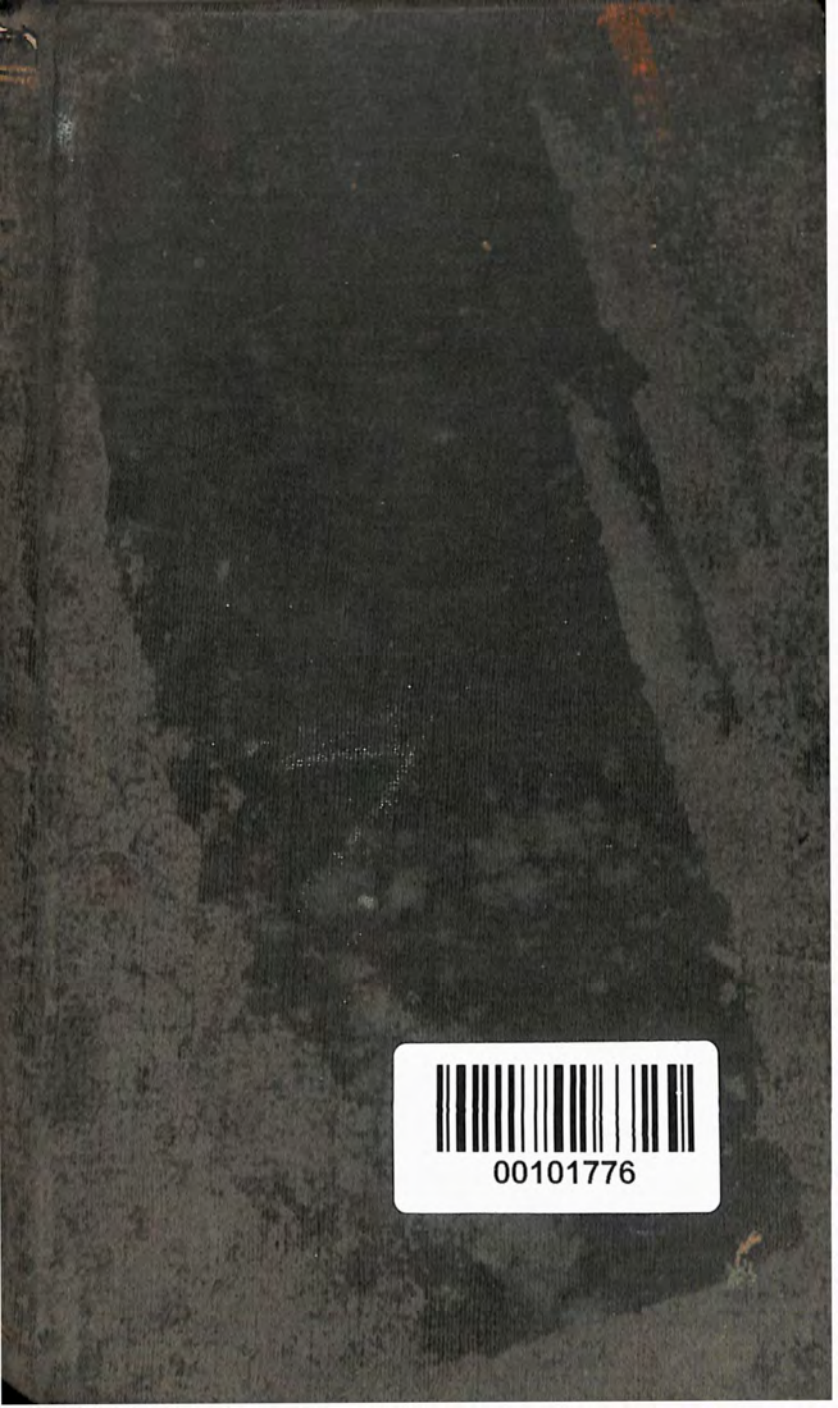
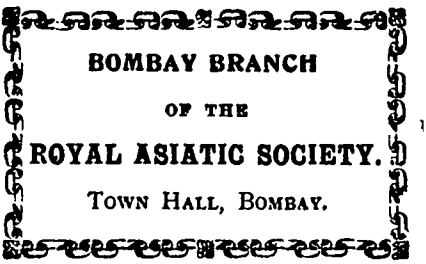
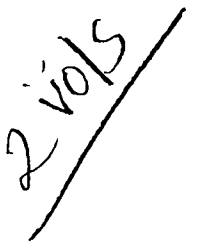

00101776



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016


2 vols

FABLES INÉDITES

DES

XIIe, XIIIe ET XIVe SIÈCLES,

ET

FABLES DE LA FONTAINE.

A PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

FABLES INÉDITES

DES

XIIe, XIIIe ET XIVe SIÈCLES,

ET

FABLES DE LA FONTAINE

RAPPROCHÉES DE CELLES DE TOUS LES AUTEURS
QUI AVOIENT, AVANT LUI, TRAITÉ LES MÊMES SUJETS,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR LES FABULISTES,

PAR A. C. M. ROBERT,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINTE-GENEVIÈVE,

Ornées d'un portrait de La Fontaine, de 90 gravures en taille-douce, et de 4 *Fac-simile*.

TOME SECOND.

PARIS,

ÉTIENNE CABIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA HARPE, N° 50 *bis*.

1825.

2186

101776

P.P. a-32

God
Fr 398.21
La-F/Fab
101776

FABLES

DE

LA FONTAINE.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE. — (104.)

Le Pâtre et le Lion.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui:
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre étoit si succinct, qu'aucuns l'en ont blâmé.
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec * renchérit et se pique
D'une élégance laconique;
Il renferme toujours son conte en quatre vers;

* Gabrias.

Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amene un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Ésope le raconte.

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande !
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort :
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau ;
Je te promets un bœuf, si tu fais qu'il s'écarte !

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
Passons à son imitateur.

Grecs. *Æs.-Cor.*, 131 ; II 131.
Latins. *Faern.*, 62 ; *J. Posth.*, 114.
Français. *Ph. Heg.*, 21 ; *G. Haud.*, 106 ; Lect. div. ; Divert. cur.
Italiens. *Ces. Pav.*, 5 ; *Guicc.*, p. 1.

FABLE II. — (105.)

Le Lion et le Chasseur.

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un lion,
Vit un berger : Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît; et je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver :
O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver !

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 175; *Gabr.*, 36; Prov. : Τοῦ λέοντος ἴχνη ζητεῖς. *Leonis vestigia quæris.*

LATINS. *P. Cand.*, 29; *Als.*, 105.

FRANÇAIS. *Bens.*, 180.

FABLE III.—(106.)

Phébus et Borée.

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut; le soleil luit; et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
Les Latins les nommoient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte,
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir? Eh bien! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,

Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau:
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le vent perdit son temps;
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme :
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller:
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

Grecs. *Æs.-Cor.*, 306; *Babr. ex Suid.*, t. 3, p. 321; *St. Cyr.*, l. 1, c. 2.

Latins. *Av.*, 4; *R. Mess.*, 26; *G. Cogn.* (*G. Cous.*), 151; *P. Cand.*, 5; *Freit.*, 13; *Tann. Fab.*, 18.

Français. *Ysop.-Av.*, 3; *Guill. Haud.*, 185; *Ph. Heg.*, 6; *Amyot-Plut.*, Préc. de santé, § 10.

Italiens. *Verdizz.*, 18.

Allemands. *Minn.-Zing.*, 66.

Anglais. *Ogilby*, 65.

YSOPET-AVIONNET.

FABLE III.

De la comparaison et contens du Soleil et du Vent de bise

Devant Jupiter, en l'assise, [1]
Au soleil se compara bise,
Et dit que plus puet et mieux vaut.
Or soit véus, dit li soulaus,
Par ce messagé qui va là :
Que qui ce *mentel* que il a
Li pourra par sa force oster,
Cil en doit l'honneur emporter.
Ainsi l'ont eux deux accordé
Devant dam Jupiter leur dé. [2]
Dont fist bise l'air tourmenter,
Pleuvoir, et greller et venter,
Pour lui son manteau arrachier.
Tant com cils puet du corps sachier, [3]
A li joindre se painne si
Qu'oncques du col ne li yssi. [4]
Ainçois quant plus le vent l'empoint,
Il plus a son cotel le joint,
De celle part d'où sent le vent,
Qui mallement le va grevant.
Au matin forment se ralie.
Li solaus de l'autre partie
Se leva si clair et si chaut
Que tout le monde art de chaut. [5]
Cils qui ot chaut a terre pose
Robe et mentel et se repose,
Les li sa robe et ses drapiaux [6]
Pour le temps qui est chaut et biaux.

YSOPET-AVIONNET. *FABLE III.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 40.*

De la Comparaison et Contens du Soleil et du Vent de bise.

Cils qui plus hautement menacent
Faillent souvent a ce qu'ils chascent.
Faire sieut par debonnairté [7] (*a*)
Lucre plus que par cruauté.
Si tu veuls avoir patience
Tu vaincras et sans decevance :
Redoubter la haute parole,
Sans fait louable, est chose fole.

VARIANTE.

(*a*) *Manuscr. de la biblioth. du Roi*, n° 356.

On sieult par debonnaireté.
Vaincre plus que par cruaulté.

[1] *Assise*, séance des seigneurs de fiefs. — [2] *Dé*, dieu. — [3] *Sachier*, ôter, enlever, tirer à soi. — [4] *Yssi*, sortit. — [5] *Art*, brûle, de *ardere*. — [6] *Les li*, *lez lui*, près de lui. — *Drapiaux*, linge, hardes. — [7] *Sieut*, a coutume : *solet*.

FABLE IV. — (107.)

Jupiter et le Métayer.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner ;
L'un alléguoit que l'héritage
Étoit frayant et rude, et l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il auroit bâillé.
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le receveur fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.

Son champ ne s'en trouve pas mieux :
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il? Il recourt au monarque des dieux ;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 265; II 265.

LATINS. *R. Holch.*, lect. 9; *J. Her.*, serm. 108; *J. Raul.*, de pœnit., serm. 39; *Abst.*, 2; *Faern.*, 93; *Grat. a Sto Elid*, 10.

FRANÇAIS. *Desm.*, 1; *Guill. Haud.*, 269.

ITALIENS. *Ces. Pav.*, 104; *Guicc.*, p. 149; *Verdizz.*, 99.

FABLE V. — (108.)

Le Cochet, le Chat, et le Souriceau.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avoit rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère.

J'avois franchi les monts qui bornent cet état,
Et trottois comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux :
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or c'étoit un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui, j'aurois fait connoissance

Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats : car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

GRECS. *Æs.-Camer.*, 394, 328.

LATINS. *Anon. vet. inéd.* (Manusc. de la biblioth. du Roi, 7616) 63; *Phil.*, 9; *Abst.*, 65; *Morl.*, 14; *Barl.*, serm. quadr. hebd. 2, fer. 4; *Jac. de Lend.*, fol. 29.

FRANÇAIS. *Ysop. I*, 63; *R. Gob.*; *Guill. Haud.*, 231; *Bens.*, 117.

ITALIENS. *Al. Cinth.*, prov. 22, cant. 1; *Verdizz.*, 21.

ESPAGNOLS. *C. G. Tej.*, fol. 319.

ALLEMANDS. *Minn.-Zing.*, 43.

ANON.° VET. INED.

De Gallo et Mure.

Mus genuit murem ; dogmatizavit eamdem :
Filia pulchra mihi, dogmata disce patris ;
Cùm procul exieris lustrura foramine nostro,
Occurrenti tibi militi fide probo ;
Miles adest gallus armatus cuspide rostro.
Orans in cinere balbitat ipse catus,
Sis secum : tibi non sit formidine miles.
Subdolus hypocrita te vorat ipse catus ;
Hypocritis adhibenda fides non est neque fictis.
Multis mellita verbula sæpè nocent :
Dissimulare student conceptum mente venenum.
Duplicibus verbis sæpè venena fovent.

YSOPET I.

FABLE LXIII.

Du Coc et de la Souris.

La souris ot petit soris :
Dit souefment : Es de moy norris;
Aler voudras, ma fille chiere,
Et t'en iras de ma taisniere :
Rencontrerras un chevaillier
Fort et puissant en un paillier.
Rencontarras un preud'homme,
En un fouier toutes jours gromme :
Sy est en la sandre chaudete, [2]
Et, en orant tousjours babete [3]
D'autre part et le biau cochet.

YSOPET-I. *FABLE LXIII.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 41.*

Du Coc et de la Souris.

Prise seras au trebuchet :
Devers toi faitement abite
Le chat ; le couvert ypocrite,
Se ne te gardes, mengera
Toy et tretoust devorera ;
Mais du chevailier n'aies gafde ;
Mais le faus semblant qui se farde
Qui c'esforce de bareter[4]
Par ouvrer, par barbeter.[5]
N'ajouste foy a ypocrite :
Cils les het qui es cieulx abite.
Aus bons font fausses envoies,
Par paroles belles, polies ;
Les piteux font comme orphelin :
Desous la langue ont le velin.
En leur faintise se tapissent
Et venin en leur cuer norrissent.

[1] *Gromme*, gromelle, de gromeler. — [2] *Sandre*, cendre. — [3] *Orant*, priant, de *orare*. — [3] *Babete*, et, dix vers après, *barbete* ; ces mots signifient, sans doute : parle dans sa barbe. — [4] *Bareter*, tromper, de *barat*, tromperie. [5] *Ouvrer* : il faut lire *ourer* ou *orer*, prier.

FABLE VI.—(109.)

Le Renard, le Singe et les Animaux.

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre un dragon la gardoit.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit :
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaisir, la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille après la finance :

Lui-même y court, pour n'être pas trompé.
C'étoit un piége; il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis, et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 29; II 29.

LATINS. *Faern.*, 75; *J. Posth.*, 29.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 22; *G. Corr.*, 63; *Guill. Haud.*, 39, 227; *Bens.*, 33.

ITALIENS. *Ces. Pav.*, 27, 74; *Verdizz.*, 73.

FABLE VII. — (110.)

Le Mulet se vantant de sa généalogie.

Le mulet d'un prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 140; II 140.

LATINS. *Faern*, 33; *J. Posth.*, 122; *Alb. Fred. Mellem.*, del poët. Germ., part. 4, p. 493; fab. extrav. 1; *Freitag.*, 20.

FRANÇAIS. Le Cast., 3; *Amyot-Plut.*, Banq. des VII sages; *Jul. Mach.-Extrav.*, 1; *Guill. Haud.*, 230; *G. Corr.*, 86; *P. Despr.*, 57; *Bens.*, 171.

ITALIENS. *Ces. Pav.*, 35; *Verdizz.*, 5.

ESPAGNOLS. *Ysopo-Extrav.*, 1.

ALLEMANDS. *H. Steinh.-Extrav.*, 1.

HOLLANDAIS. *Esopus-Extrav.*, 1.

FABLE VIII. — (111.)

Le Vieillard et l'Ane.

Un vieillard sur son âne aperçut, en passant,
Un pré plein d'herbe et fleurissant;
Il y lâche sa bête : et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard :
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon françois.

Grecs. *Æs.-Camer.*, f. 295.
Latins. *Phædr.*, 15; *Abst.*, 8.
Français. *M.****, 5; *Guill. Haud.*, 275.
Italiens. *Verdiz.*, 98.

FABLE IX.—(112.)

Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête !
Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur;
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.
Il tâche à se garantir;
Dans les forêts il s'emporte :
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile :
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile :
Il estime un bois qui lui nuit.

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 42.*

Du Cerff morant de Soiff.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 181; II 181; *Gabr.*, 17.

LATINS. *Phæd.*, 12; *Rom.*, 47; *Rom. Nil.*, 29; Fab. ant. *Nil.*, 41; *Galfr.*, 47; *Tan. Fab.*, 2.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 32; *Ysop. I*, 44; *Ysop. II*, 32; *Vinc. de Beauv.*, 11; Mer des Hist., 14; *Jul. Mach.*, 47; *Guill. Haud.*, 147; *G. Corr.*, 36; *P. Despr.*, 5; *M****, 1; *Bens.*, 112.

ITALIENS. *Acc.-Zucch.*, 47; *Tupp.*, 47; *Ces. Pav.*, 108; *Verdizz.*, 13.

ESPAGNOLS. *Ysopo*, 47.

ALLEMANDS. *H. Steinh.*, 47.

ANGLAIS. *Ogilby*, 28.

HOLLANDAIS. *Esopus*, 47.

YSOPET I.

FABLE XLIV.

Du Cerf morant de soif.

Un grant cerf lâs que soif tenoit
Boire a la fontaine venoit:
S'en but assés et voulentiers
Se remira endementiers,
En l'iave, ses cornes et sa teste,
Dont il faisoit grant joie et feste,
Et moult se loue et moult se prise;
Mais de l'autre part trop desprise
Ses maigres jambes et ses piés;
De l'un se deult, de l'autre est liés.
Li cerf illec point ne sejourne:
Au bois arriere s'en retourne,
Où il aura autres nouvelles
Qui jà ne lui seront mie belles:
Quar au bois avoit des veneurs,
Maints gents y avoit et courreurs,
Qui ne li plaist pas a ouïr.

Qui doncques vist le cerf fouïr,
Jamais ne se déust blasmer.
Or doit bien ses jambes amer:
Ne li vont pas lor ennuiant,
Mes si comme il s'en va fuiant,
Au bois espés s'en est venus,
Par ses cornes est retenus
Et arresté en tel maniere
Qu'il ne peut avant ne arriere.
Par ses cornes la mort reçoit,
Qui a ses piés se courrouçoit,
Qui sauvé et gueri l'éeussent,
Se ses longues cornes ne feussent.

Nul ne doit chose despiter
Qui peut valoir et profiter,
Ne chose aussi chiere tenir
Dont dommage il puet venir.
Souvent fuyons ce qui nous vault,
Et de nostre bien ne nous chault,
Et qui te porte utilité
Ne dois pas avoir en vilté. [2]
Ne quiers pas tousjours ton plaisier,
Profiter et toy aisier: [3]
Par ce viendras-tu a richesse;
Ne te tiengne nulle peresce:
Se tu veuls toujours deliter
Et toute curation jetter,
Ne mener la vie delitable,
Un grand despens et grande table,
Et tu ni mets atemprement, [4]
Sois certain et croi fermement,
Tart te sera du repentir.
De ceci ne te veuil mentir.
Atrempe toy selon ta rente, [5]

Que pauvreté ne t'agravante. [6]
Et ne t'en fais pas en accroire
Ne en pompes n'en vaines gloire.
De l'autrui ne t'en fais si gobes [7]
N'en viandes ni en belles robes;
Car il convient l'escot paier.
Pour ce te dois bien esmaier,
Quant despans plus que n'as assés.
Ces dis n'oses pas trespassés.

[1] *Se deult*, s'afflige, de *dolere*. — [2] *Vilté*, mépris, bassesse, de *vilis*. — [3] *Aisier*, se réjouir, se mettre à l'aise. — [4] *Atemprement*, modération. — [5] *Atempre-toy*, modère-toi, de *temperare*. — [6] *Agravante*, accable, surcharge, de *gravare*. — [7] *Ne t'en fais si gobes*, ne t'en goberges pas tant.

YSOPET II.

FABLE XXXII.

Du Cerf qui prisoit ses cornes et desprisoit ses jambes.

Lez une grant fontaine
Sus gravier, clere et saine,
S'est un cerf arresté.
En l'yave se mira,
Ses cornes esgarda
Où moult ot de biauté.

Tant li plurent forment
Qu'il ne prisoit noïent
Tel membre qu'il éust;
Mais domage li firent:
Car a la mort le mirent
Ains que des ans éust.

Les jambes a véues
Grelles, longues, ossues,

Si les prist a blamer.
Mon corps, fait-il, est grant
Et charneus et pesant.
Si n'el pourrent porter.

Les venéeurs le virent
Qui forment l'assaillirent
Et il se prist a fouir
Plustost c'un olifant :
N'est destrier courant
Qui le poist consuivir.

En un bois est entré :
Mal l'en est encontré :
Si vous dirai coment.
Ses cornes l'arrestèrent
Aus branches où hurtèrent.
Si le pristrent la gent.

Les jambes desprisoit
Et petit les amoit
Dont bien eust reconfort.
Ses cornes trop amoit
Et looit et prisoit :
Por ce ot il la mort.

Une maniere avon
Que loons et amon
Souvent nostre domage,
Et nostre peu heons. [2]
De ce grant tort avon,
Esprouvons ce langage.

[1] *C'un olifant*, qu'un éléphant. — [2] *Heons*, haïssons.

FABLE X. — (113.)

Le Lièvre et la Tortue.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avoit que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue :
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à tout autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit presqu'au bout de la carrière,
Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
Hé bien ! lui cria-t-elle, avois-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter ! et que seroit-ce
Si vous portiez une maison ?

GRECS. *Æs.-Cor.*, 187; II 187; *Théon*, 2.

FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 246; *G. Corr.*, 94; *P. Desp.*, 59; *Bens.* 67; *Le Noble*, 96.

ITALIENS. *Ces. Pav.*, 150; *Verdiz.*, 80.

ESPAGNOLS. *Seb. Mey*, 19.

FABLE XI. — (114.)

L'Ane et ses Maîtres.

L'âne d'un jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore.
Les coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché !
Belle nécessité d'interrompre mon somme !
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier seigneur :
Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien :
Mais ici point d'aubaine; ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc ! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourroient faire !
Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
N'ai-je en l'esprit que son affaire ?

Le sort avoit raison. Tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente ;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 45 ; II 45.
LATINS. *Alb.*, 1, 88 ; *Faern.*, 80 ; *J. Posth.*, 45.
FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 175 ; *G. Corr.*, 65 ; *L. Garon*, c. 5, *c.* 54 ; *P. Despr.*, 83 ; *Bens.*, 149 ; *Le Noble*, 74.
ITALIENS. *Ces. Pav.*, 65.
ANGLAIS. *Ogilby*, 68.

FABLE XII. — (115.)

Le Soleil et les Grenouilles.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyoit son souci dans les pots.
Esope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'allégresse.

Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfants?
Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
Se peut souffrir; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

Grecs. *Æs.-Cor.*, 350; Π 350; *Babr. ex Suid.*, t. 1, p. 378; *Gabr.*, 20.

Latins. *Phædr.*, 6; *Rom.*, 7; *Rom. Nil.*, 7; fab. ant. *Nil.*, 10; *Galf.*, 7; *J. Raul*, Serm. de matrim., 5.

Français. *Mar. de Fr.*, 6; *Ysop. I*, 7; *Ysopet II*, 16; *Jul. Mach.*, 7; *M****, 5; *Le Noble*, 5; *Bours.*, les Fables, act. 4, sc. 5.

Italiens. *Acc.-Zucch.*, 7; *Tupp.*, 7; *Capaccio*, 5.

ESPAGNOLS. *Ysopo*, 7.
ALLEMANDS. *Minn.-Zing*, 10; *H. Steinh.*, 7.
ANGLAIS. *Ogilby*, 82.
HOLLANDAIS. *Esopus*, 7.

YSOPET I.

FABLE VII.

D'une Femme qui se maria a un Larron.

Une femme si prent baron
Et se marie a un larron :
Tous li voisins grant joie en ont;
Mais ils ne scevent que il font;
Dist un preudhome qu'il encontre.
Un bel exemple de ce montre.

Li solaus femme fiança : [1]
A Dieu se plaingt fort et tança
La terre et dit : Je suis perdue.
Un solaus seulement me tue :
Un solaus seulment me grieve :
Que feroi-je s'un autre lieve?
S'un autre vient, arse suis toute. [2]
Pour ce, de ces noces me doubte.

Ainsi dit le preudomme sage :
Ne devés de ce mariage
Faire tel joie ne telle faiste : [3]
Quar il vous en soudra moleste, [4]
Et vous en pourra bien mal prendre,
Se cils lierres un autre engendre. [5]
Qui mal fait ne qui mal doit faire,
Il ne doit a nul homme plaire.

Gravé par Paul Legrand. Pl. 43.

D'une ffemme qui se maria a un Larron.

Ne se doit-on trop fort joer
Pour mauvais, ne euls trop loer.
L'en cuide tel chose estre bonne
Ou n'a que d'apparence bonne.
Vices faignent estre vertus
Pour decevoir les malostrus.
Tout ce qui est en apparance
N'est bon, mais y a decevance.

[1] *Solaus*, soleil. — [2] *Arse*, brûlée, consumée, de *ardere*. — [3] *Faiste*, fête. — [4] *Soudra moleste*, sortira désagrément. — [5] *Lierres*, larron, de *latro*.

YSOPET II.

FABLE XVI.

Comment un Larron espousa Fame a grant feste et a grant joie.

Un larron fame prist
Qui moult grant noces fist.
De toute la valée, (*a*)
Moult fut liée la gent, [1]
Trestout communement
C'un qui fust dans la place. (*b*)

Ses voisins li ont dit
Qu'il entende au deduit
Et face liéement :
Par foy, dit-il, seigneurs,
Je pensoie ore ailleurs,
Et vous dirai comment.

J'ai jadis ouï conter
Que Dieux voulut marier (*c*)
Le soleil a la lune.

Moult deplut a la gent :
Chascun en fut dolent.
Diex leur dist en commune :

Ce n'est pas a mon veuil
Que demenez tel dueil :
Dites ce qui vous fait
Sur un tel mariage.
Nous torne a grant dommage :
Chascun partout le scet.

Il n'est qu'un seul soleil :
Si ne savons conseil
Quant est en sa chaleur.
Si eschauffe le monde
Tout entour a la ronde
Qui tout est en douleur.

Quant marié sera,
Soleil engendrera
Plus bel : bien le savez. (*d*)
Adonqs quant il luira,
Trestout embrasera.
Sire, ainçois nous tuez.

Il n'a cy qu'un larron
Et tant le redouton
Que ne savons que faire :
Quant marié sera,
Enfans engendrera
Qui seront députaire. [2]

Il nous pourra grever (*e*)
Et le nostre rober : [3]
Car il resembleront

Au pere et a la mere :
Raison est, par S^t. pere,
Que jà bien ne feront.

L'on doit moult redouter,
Et fuir et eschiver [4]
Multepli de mauvés,
Et les bons essaucier,
Et amer et proisier : [5]
Car trop n'est jamais. (*f*)

VARIANTES.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, supplém. 766.

(*a*) De toute la vilée,
(*b*) C'un qui fu en pensée.
(*c*) Que Dieu vout marier.
(*d*) Plusieurs, bien le savez :
(*e*) Mout nous porront grever.
(*f*) Car trop n'en ert (*sera*) jamais.

[1] *Liée*, joyeuse, gaie, de *lætus*. — [2] *Dépitaire*. On pourroit écrire *de pute aire*, de vilaine façon. — [3] *Rober*, dérober, voler. — *Eschiver*, éviter. — [5] *Proisier*, priser, faire grand cas.

FABLE XIII.—(116.)

Le Villageois et le Serpent.

Esope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'âme lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras! A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue et la tête.
L'insecte, sautillant, cherche à se réunir;
Mais il ne put y parvenir.

YSQPET-I. FABLE X.

Gravé par Paul Legrand. Pl. 44.

Du Villain qui heberja le Serpent.

Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui ? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

Grecs. *Æs.-Cor.*, 170; II 170; *Gab.*, 42.
Latins. *Phædr.*, 75; *Rom.*, 10; ant. Fab. *Nil.*, 11; *Galfr.*, 10; *Nic. Perg.*, 24; *J. Gristch.*, Serm. 16, § P.; *P. Cand.*, 22.
Français. *Ysopo I*, 10; le Cast., 3; *Jul. Mach.*, 10; *G. Corr.*, 7 *Guill. Haud.*, 118; *La Fresn. Vauq.*, p. 645; *Charron*, de la sagesse, l. 1, c. 1; *P. Despr.*, 49; *Bens.*, 8; *Le Noble*, 13.
Italiens. *Acc.-Zucch.*, 10; *Tupp.*, 10.
Espagnols. *Ysopo*, 10.
Allemands. *Minn.-Zing.*, 12; *H. Steinh.*, 10.
Anglais. *Ogilby*, 16.
Hollandais. *Esopus*, 10.

YSOPET I.

FABLE X.

Du Vilain qui heberja le Serpent.

En hyver, quant la gelée prent,
Un villain trouva un serpent,
De froidure ainsi comme morte.
Li vilains le prent et l'emporte
Pour le aisier en son hosté, [1]
Com cil qui en ot grant pitié.
Si l'aisia au mieux que il post, [2]
Et celle, grant mestier en ost.
Du froid il la garde et du vent :
Mais l'on rend mal pour bien, souvent. (a)
Quant le serpent fust en bon point,
De mal faire ne se faint point.

Son venin geta çà et là.
Adont le vilain l'apela :
Issés, dit-il, fors de céans; [3]
Mais de l'issir, est-il neans. [4]
Vers lui se trait et si le mort,
Tant que son hoste a laissé mort.

Ainsi rendent les mauvais tuit,
Mal pour bien et paine pour fruit. (*b*)
Une souris qu'est en escharpe
Le bien dedens menjue et charpe. [5]
Le feu quant il est au giron
Art et destruit tout environ. [6]
Le serpent qu'est en sain cachiez
Fait au seigneur mout de meschiez.

VARIANTES.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, supplém. 766.

(*a*) Mais pour bien on rent mal souvent.
(*b*) Mal pour bien, espine pour fruit.

[1] *Aisier*, aider, mettre à l'aise, secourir. — *Hosté*, hôtel, demeure. — [2] *Aisia*, secourut, aida. — [3] *Issés*, sortez. — [4] *L'issir*, la sortie, l'issue. — [5] *Charpe*, déchire, met en morceaux. — [6] *Art*, brûle, de *ardere*.

FABLE XIV. — (117.)

Le Lion malade, et le Renard.

De par le roi des animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter;
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion, très-bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense :
Grand-merci de son passe-port.
Je le crois bon : mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 137; II 137; *Babr. ex Suid.*; *Plat.*, Alcib.

LATINS. *Hor.*, l. 1, ep. 1, v. 73 et s.; *Phædr.* App. *Burm.*, 25; *Rom.*, 72; *Rom. Nil*, 7; Fab. ant. *Nil.*, 59; *Faern.*, 75; *Freit.*, 2; *Tan.*, *Fab.* 6; *Jac. Reg.*, part. 2, f. 16; *Nic. Perg.*, 44, 110.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 58; *Jul. Mach.*, 72; *Vinc. de Beauv.*, 28; Mer des Hist., 28; *Guill. Haud*, 54; *Phil. Hegem.*, 9.

ITALIENS. *Guicc.*, p. 228; *Ces. Pav.*, 69; *Verdizz.*, 84.

ESPAGNOLS. *Ysopo*, 72.

ALLEMANDS. *H. Steinh.*, 72.

ANGLAIS. *Ogilby*, 38.

HOLLANDAIS. *Esopus*, 72.

FABLE XV.—(118.)

L'Oiseleur, l'Autour, et l'Alouette.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant au miroir prenoit des oisillons.
Le fantôme brillant attire une alouette :
Aussitôt un autour, planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle maligne.
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage,
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oiseleur repartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage ?

GRECS. *Æs.-Cor.*, 421.

LATINS. *Phædr.* App. *Burm.*, 14; *Rom.*, 45; *Rom. Nil*, 28; Fab. ant. *Nil.*, 39; *Galfr.*, 45; Anon. vet. ined. (Manuscr. de la bibl. du Roi, 7616), 61; *Abst.*, 3; *P. Cand.*, 24; *Als.*, 127.

FRANÇAIS. *Ysop. I*, 46, 61; *Jul. Mach.*, 45; *Vinc. de Beauv.*, 19; Mer des Hist., 19; *Guill. Haud.*, 270; *Bens.*, 36; *Le Noble*, 54, 97.

ITALIENS. *Acc.-Zucch.*, 45; *Tupp.*, 45; *Guicc.*, p. 127; *Verdizz.*, 86.

ESPAGNOLS. *Ysopo*, 45.
ALLEMANDS. *Minn.-Zing.*, 54; *H. Steinh.*, 45.
ANGLAIS. *Ogilby*, 78.
HOLLANDAIS. *Esopus*, 45.

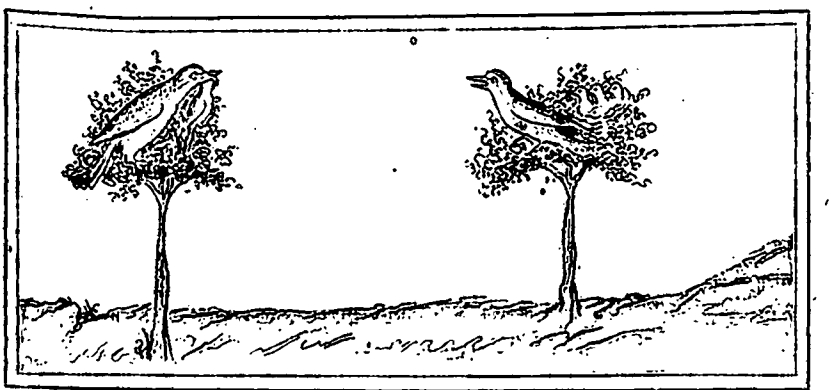
YSOPET I.

FABLE XLVI.

Du Rossinol et de l'Ostoir. [1]

Li rosignolz qui si bien chante
Son nit avoit sus une ante : [2]
O ses oseillons se séoit, [3]
Et li plessoit moult et soiet
A veoir ses rossinuolés :
Si chantoit lès ces oisselés ;
Mais en pou d'eure est courrouciés :
Car li ostoirs gieta ses piés,
S'enporta 1 de ses enfans : (*a*)
Adoncques li perdi son sans,
Et prie que cilz li rende.
Mais cilz dit qu'a chanter entende :
Car sache-il qu'il aura plus chiére
Sa chanson que n'a sa priere :
Jamais ne me flechiroit tant
Sa priere comme son chant.
Cilz qui au larron plaire cuide
Met en chanter toute s'estuide, [4]
Tant ait-il au cuer douleur grant.
Li autouer li a dit : Ton chant (*b*)
Ne vault mes rien, ne ne m'en chaut.
Lors de l'oisellet se pet haut, [5]
Devant sa mere le deveure
Qui forment en gemist et pleure,
Mout se complaint, mout se demente :

YSOPET-I. *FABLE XLVI.*



Gravé par Paul Legrand. *Pl. 45.*

Du Rossignol et de l'Ostour.

La mort son filz plus la tourmente
Pour un peu, que ne fait le filz;
Bien voulsit que tout li peris
Fust en lui et tout le doumages :[4]
Tuit sont et pere et mere sages,
Et pour ceulz qui d'eux ne font force
Mestroient et noiel et escorce. [6]
Nuls mauls depunnis ne demeure [7]
Qui punnis ne soit en quelque eure.
Ains fust cils qui l'oiseil desut,
Prins a la glus dont il mourut.

Jamés a nulz bon finement
Qui vivre veult mauvaisement;
La bonne vie a bonne fin,
Bien mourra qui vit de cuer fin;
Et cilz qui vit mauvaisement
Aura mauvais définiment.
Ne pourra tant lé maux engier
Le trichieurs, le mensongier
Que il puisse avoir la mitié [8]
De ces jours, amour n'amitié.

VARIANTES.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 356.

(*a*) S'emporta un de ses oiseaux:
Adonc cessa tous ses travaux
Le rosseignol et tout son chant,
Et le clame chetif, meschant,
Et pria que son fils, etc.

(*b*) Li ottoir li a dit: Ton chant
Ne vault mes riens, no no me pluist,
A donc do l'oiselet se paist.

[1] *Ostoir :* plus bas, *autouer*, autour. — [2] *Ante*, branche d'arbre, arbre, plante. — [3] *O*, ou *od* devant une voyelle : avec. — [4] *S'estuide*, son étude, son zèle, son application. — [5] *Se pet*, se paît, se nourrit. — [6] *Et noiel et escorce*, et l'amande et le noyau qui la recouvre. — [7] *Depunnis*, impuni. — [8] *La mitié*, la moitié.

ANON. VET. INED.

De Niso et Columbâ.

Æthera circumdanti insolenterque volanti
Pullus adest, genuit hunc quæ columba sibi :
Dogmata neglexit secum retinere parentum
Orco lætè currens compare solus erat.
Præcipitavit eum nisus pedibus tenuitque.
Obstupuit pullus; ne foret æsus avi,
Pullus ait, mansuete loquens aves in...
Ætati parcas, obsecro, parce mihi;
Ungues infixi plumis sunt causa timoris.
Nobilis es : nunquam degenerare velis :
Nobilitas pennata nitet tibi corpore totọ :
Justa mihi, dulcis, et pia causa favet.
Diluvium magnum volucres ab olim sociavit :
Optatam pacem ramis in ore tuli :
Spiritui sancto placuit mea grata figura.
Est regina poli nomine grata meo :
Te pietas moveat, dulcissime, parce precanti :
Spondeo de pullis munus habere meis.
Humanæ leges arrident simplicitati
...las adhoc species, nostraque nomen habet :
Non est vernacula, sed nummis empta magnis
Mater, et adversus te jura fove parat
Pater : oportebit aquilæque subire tribunal;
Parochus insudens te tribulabit herus
Habet amicitias dominus cum judice tanto
Quem favor annecti judicis umbra nocet;
Munera sumpta ligant, subvincunt munera sumpta.
. . . . . judice tutus herus
. . . . . auditis infigit cruribus unguis
. . . . . cam supedicando celer

Nil tibi proficiant oblectamenta loquacis
Linguæ ; quod dominus concilit, assit, ait.
Conficit injuriam proprio qui jure juvatur
Sum prædalis avis, vivere prædâ...,
Stultitiam nequeo teneris quæ suscipis annis
Dissimulare tuam quam luis propria bibe
Et ad me servato sic conformatur amori
Verus amor se prediligat omnis homo
Ad præsens ova cras pullis sunt meliora
Pollicitis nemo ditior esse potest
Spes quæ differtur animas affligit et...
Stultorum numerum verba polita beant ;
Non timeo justa mihi suffragante querelam :
Vitam de no tibi, gaudeo jure meo.
Impedimenta solent... crebro mediare propinqua.
Non bene cesserat cui patet avis hians.
Ecce studendo magister adest lucente fenestra ;
Esse nisum, milvum rem speculando putat :
Dum vidit hic bellum fugat atque nisum prædicando :
Rursus adest, pullum rursus obumbrat avis.
Præsbiter accurrit, alitem capit æde retentum :
Compedibus capitur ; libera suavis avis
Prædone : dominus nusquam prædando dolebat.
Sit sic : asseritur traditione patrum.

Accumulanda malis non sunt mala mente sagaces
Sollerter videat ne fluitando cadat.
Dicitur ille sagax quicumque pericla secunda
Cautiùs evadit, quemque pericla docent.
Felix quem faciunt aliena pericula tantum,
Quæ memorata placent ; prisca futura docent.

YSOPET I.

FABLE LXI.

L'Esprevier et le Coulon.

Un esprevier en l'air voloit
Et prendre sa proie vouloit,
Encontre un jeune pijon :
Diex aie ! Or ne vi-je on [1]
Que eusse si bonne aventure.
Je voy bien Diex a de moi cure,
Si ait de toute autre beste;
De cestui veuil faire ma feste.
Le pijonnet qui juenes ere, [2]
Passa la doctrine sa mere;
Car il s'en estoit envolé
En lieu detroiles acolé.
L'esprevier tantost l'abati,
En tant disoit : Je te chasti.
Le pijon ot mout grant péeur
Quant vit son devoréeur.
Le pijon dit : cuer debonnaire,
Veuillez vous un petit retraire;
Vous estes noubles et gentis;
Ne soiez donc entalentis
De moy faire telle vergoigne :
Que gentillesse vous semoingne :
Tant debonnaire estre puissies
Que ostes tes ongles de mes cuisses
Aies pitié de ma jonesce
Jà toy vilenie ne blesce :

YSOPET-I. *FABLE LXI.*

Gravé par Paul Legrand *Pl. 46.*

De l'Esprevier et du Coulon.

Ne veuilles point desgenerer,
Mais le bien touxjour esperer;
Tu es si biaus a regarder;
Ta biauté me devroit garder
Qui ma bonne cause souploie
Bonne cause é, dont j'é grant joie:
Jà fui-je en ta compaignie
En l'arche Noel la polie;
J'aportai la pais et la greve,
Un biau rain qui estoit en sceve:
Ma forme prist Saint Esperis,
Cest exemple me spist meris:
Et nostre Dame me fu nommée
Par mon biau nom qui tant agrée;
Douce sui et tres débonnaire:
Il n'a point de fiel en ma paire,
En moi n'a tant ne quant d'amer;
Pource me dois-tu plus amer.
Par fondement a toy soupire:
Pardonnez me veuillez ton yre.
Aies doncques de moi pitié,
Veuilles que r'aies t'amistié:
Tres dous, lesse m'aler joier,
A ma mere m'en vueil loer,
Et si m'en loré a mon frere,
Mon compagnon et a mon pere:
Un te promet de mes pijons,
Apres l'iver, quant vient li jons:
Je te crie, pour Dieu, merci:
Aies pitié de ma jeunesce,
Les drois ont chiere ma simplaice;
D'elle pallent en l'évangile
Où n'a mauvestié ne guille;
Ne furent pas nés de céans

Mes avis : Maistre Jehans [4]
De son argent les acheta
Qui de sa bourse le geta.
Pource voudra a toy plaidier,
Et chascun li voudra aydier.
Pardevant le roi des oisiaux,
A seur ne sera pas ta piaux,
Formera contre toi libelle;
Se n'est prudhomme qui s'en mèle
Tu seras tous desconfortés,
Tes anemis sera mortés,
Traira le juge a sa cordele:
Pance, a jouvence tres belle,
Le juge qui est favorable
Doit mout estre estpouvantable :
Maistre Jehan li a donné,
Si font autre clerc coronné,
Et il leur donne venoisons,
Et mon maistre li donne oisons.
Dons pervertissent jugement,
Se le sage de ce ne ment.
A li respondit l'esprevier :
Morir puisse d'un grant levier
Si riens fais pour ton preschement;
Mangerai toy isnellement.
Se le fiert et bat de sa pate,
Et le coulon fait chiere mate.
Cuide-tu que pour ta parole
De dessus toy tentost m'envole?
Le bien que Dieu m'a envoié
Ne sera pour moi renié :
Tu sai que sui oisiaus de proie,
N'est ceste exhorte doncques moye : [5]
Droit blasmer celui ne voudroit

Qui joit et use de son droit : [6]
Se tu as faite la folie,
Si la boy, par sainte Marie :
Onques ne firent compaignie
Jeunesce et sans; plus ne l'oublie : [7]
En charité si a tel ordre
Qu'a soi se doit chascuns amordre
Plus que autrui : Ne faites doubte,
Cette passe léauté toute;
De promesses me fais assés,
De promettre n'es pas lassés :
Miex vaut tien que [11] tu l'aras ;
En promesse vient bien baras : [8]
Pour ce nous dit la sainte page :
Qui vit en esperance, enrage,
Vit et demeure en grant tourment;
Esperance li cuit forment.
Le fol fait lie belle parole.
Tant ai-je apris a l'escolle;
Riens ne dout, j'é bonne querelle,
Par la dame mere et pucelle,
Chascuns s'esjoit a son semblant.
Cuides-tu se je vois emblant
Un coulon, une torterelle ?
L'un bon boire l'autre rapelle.
Ainsi fait mon roy, le grant aygle;
Prent oisiaus en forment ou saigle,
Vit de proie si comme je fais,
Le preu emporte sous le fais. [11]
Lesse moy de mon droit joïr;
De ce ne te doit esbaïr;
Quar ce qu'en tient, on doit tenir :
La vie te convient fenir.
Le gerfaut, l'oisteur, le faucon

M'ont aprise ceste leson.
Selon seigneur, mesure duite :
Monseigneur m'aprist ceste luite.
L'en dit qu'entre bouche et cuiller
Sieut venir souvent encombrier. [12]
Mal se cuevre a qui le cul pert : [13]
Quant on le voit tout an aspert.
Veci le mestre a la fenestre :
Qu'esse, dit-il, que puet-ce estre?
Helas! je voi là une escoufle
Qui mon coulon trestout engoufle.
Tantost despiece la bataille.
L'esprevier fuit comment qu'il aille,
Sans de plus le coulon requerre
. . . . . Le chappellain
Si se demainne en tel pellain
Qu'il le prent vif en un buchier
Où d'estre ne cesse huchier.
Tantost a porté l'oisillon
Esprevier ou esmerillon;
Et on li fait tantost un giés [14]
Où il fust mout bien hebergiez.

Le sage parlant nous ottroie
Que le predeur deviendra proie, [15]
Le dit commun n'est pas toust faus :
Qui mal pense a li vendra maus.
Fos est qui a mal acumule :
Le mal qui pense boise nul.
Cilz qui a peris eschape
Garder doit que puis ne soit hape, [16]
Qui ne chiee secundement [17]
Ou peril d'où premierement [18]

Est eschapés; qui ne reçoive
Honte, laquelle puis i boive.

[1] *On*, onc, oncques, jamais. — [2] *Ere*, étoit : *erat*. — [3] *Rain*, rameau. — [4] *Mes avis*, mes aïeux : de *avi*. — [5] *Moye*, même. — [6] *Joit*, jouit. — [7] *Sans*, sens, bon sens, jugement. — [8] *Baras*, ruse, tromperie. — [9] *Lie*, joyeux, content, de *lætus* : De belles paroles rendent les fous contents, satisfaits. — [10] *Dout*, redoute. — *J'é*, j'ai : Ma cause est bonne. — [11] *Preu*, profit. — *Fais*, fardeau, péché, faute. — [12] La mesure du vers est en défaut. On lit ce proverbe autrement dans d'autres ouvrages de ce temps :

L'on dit qu'entre bouche et cuillier
Advient souvent encombrier.

[13] *Cuevre*, couvre. — *Pert*, paroît. — [14] *Giés*, cage, juchoir. — [15] *Predeur*, voleur, chasseur, de *prædator*. — [16] *Puis*, après, ensuite. — [17] *Ne chiee*, ne tombe. — [18] *Ou péril*, au péril.

FABLE XVI. — (119.)

Le Cheval et l'Ane.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnoit un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé, qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
Autrement, il mourroit devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade ;
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

Grecs. *Æs.-Cor.*, 125, II 125; *Babr. ex Suid.*, t. 2, p. 695.

Latins. *Phædr.* App. *Burm.*, 9; Fab. ant. *Nil.*, 34; *Faern.*, 67; *J. Posth.*, 108.

Français. *Vinc. de Beauv.*, 17; Mer des Hist., 17; *Guill. Tard.*, 21; *Guill. Haud*, 21; *G. Corr.*, 48; *Lanth. de Rom.*, p. 398; *Est. Perr.*, 8; *P. Despr.*, 66.

Italiens. *Ces. Pav.*, 23; *Verdizz.*, 17.

Anglais. *Ogilby*, 48.

FABLE XVII. — (120.)

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer.

Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer :
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 209 ; *Gabr.*, 32.

LATINS. *Phædr.* 4 ; *Rom.*, 5 ; *Rom. Nil.*, 5 ; Fab. ant. *Nil.*, 7 ; *Galfr.*, 5 ; *Faern.*, 31 ; in emblem. *Alciati*, *Th. Mor.*, 66, *Bons. Surrig.*, 164 ; *Mess.*, fol. 82 ; *G. Carol.*, del poët. Germ., part. 2, p. 185.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 5 ; *Ysop. I*, 5 ; *Ysop. II*, 11 ; *Jul. Mach.*, 5 ; *Vinc. de Beauv.*, 3 ; Mer des Hist., 3 ; *Guill. Haud.*, 115 ; *G. Corr.*, 4 ; *P. Despr.*, 24 ; *Bens.*, 4 ; *Le Noble*, 75.

ITALIENS. *Acc.-Zucch.*, 5 ; *Tupp.*, 5 ; *Ces. Pav.*, 51 ; *Verdizz.*, 9.

ESPAGNOLS. *Ysopo*, 5.

ALLEMANDS. *Minn.-Zing.*, 5 ; *H. Steinh.*, 5.

ANGLAIS. *Ogilby*, 2.

HOLLANDAIS. *Esopus*, 5.

ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 2, p. 201.

YSOPET-AVIONNET.

FABLE V.

Du Chien qui passoit l'eau et tenoit une piece de froumage.

Un chien passoit un yave à nou, [1]
En sa gueule un fromage mou:
Autres dient que ce yere chars: [2]
De ce n'avoit esté eschars. [3]
Au fonds si en regarda l'ombre,
Et convoitise qui l'encombre
Li dit que c'est autre fromage:
Lors ne fist pas le chien que sage:
La gueule ouvri pour l'autre aherdre. [4]
Qui tout convoite doit tout perdre;
Le sien laissa pour niant prendre. [5]

Par ce conte povés entendre
Qu'au certain se fait bon tenir.
Du sien peut bien mesavenir, [6]
A celui qui a chier l'autrui,
Ainsi comme il fist a cestui.
Tout pert cil qui l'autrui convoite.
Ceste raison est assez droite.
L'exemple de ce nous rappelle
La vieille chéï de la selle. [7]
Qui sur deus selles veut séoir,
A terre se peut bientost veoir.
Qui fait deus choses tout ensemble
Tres bien ne les fait, ce me semble.

[1] *Yave*, eau; *a nou*, à la nage; *nou*, de *natare*, nager. — [2] *Yere*, étoit, de *erat*. — *Chars*, chair, de *caro*. — [3] *Eschars*, chiche. — [4] *Aherdre*, saisir quelque chose, s'attacher à quelque chose, de *adhærere*. — [5] *Niant*, rien, néant. — [6] *Mesavenir*, arriver mal ou malheur : c'est de ce vieux verbe que nous avons conservé le mot *mésaventure*. — [7] *Cheï*, tomba, de cheoir, *cadere*.

Gravé par Paul Legrand. *Pl 47*

Du Chien qui passoit l'eau et tenoit une piece de Fourmage.

YSOPET II.

FABLE II.

Comment un Chien perdi un quartier de mouton qu'il portoit en un fleuve, par cõvoitise.

Un chien fu qui passoit
Un fleuve et si portoit
Un quartier de mouton.
En l'yave se miroit :
Son ombre resambloit
Un chien de sa façon.

La char li veult tolir
Que il voit resplendir.
Si a sa gueule ouverte :
La char si li chaï
. . . . . (a)
Dolent fu de sa perte.

Assés de char avoit
Et l'autrui convoitoit,
Dont il perdit sa proye.
Qui autressi feroit,
S'ainsi l'en avenoit,
Chascun en auroit joie.

Cil qui veult a la gent
Tolir a escient
Le leur est sans raison,
A trop bon droit perdroit
Le sien que il auroit,
Com le chien, le mouton.

VARIANTES.

(a) *Manuscr. de la biblioth. du Roi, supplém.* 766.

Bien puet crier : hai !

FABLE XVIII. — (121.)

Le Chartier embourbé.

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours : c'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens, quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite ; il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue ;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient ;
Ote d'autour de chaque roue

Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix : prends ton fouet.
Je l'ai pris... Qu'est-ceci ! mon char marche à souhait !
Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 247, 335; II 2[illegible]

LATINS. *Av.*, 32; Prompt. exempl., de Orat.; *Nic. Perg.*, 58; *Faern.*, 74.

FRANÇAIS. *Rab.*, l. 4, c. 23; *Amyot-Plut.*, de la superst., § 22, 23; Apophth. des Lacéd., § 16; *Guill. Haud.*, 202, 286; *Guill. de la Per.*, embl. 95; *Baïf*, fol. 134; *Bens.*, 204.

ITALIENS. *Capaccio*, 93; *Guicc.*, p. 107; *Ces. Pav.*, 84; *Verdizz.*, 54.

ANGLAIS. *Ogilby*, 41.

FABLE XIX. — (122.)

Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron ;
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantoit d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud;
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.
Le prince sut la chose : il manda le rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie;
J'en voudrois faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devoit au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs :
Sinon il consentoit d'être en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court et net,

Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir; et que, pour un pendu,
Il auroit bonne grâce et beaucoup de prestance :
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu ;
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants;
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

GRECS. *Æs.-Camer.*, 181.
LATINS. *Abst.*, 133; *M. Sendgivodius*, p. 103.
FRANÇAIS. *Guill. Tard.*, Pogg. facet, 248 ; *Bonav. des Perr.;* Tomb. de la melanch., p. 274.
ITALIENS. *Guicc.*, Hor. de Rec., p. 22.
ESPAGNOLS. *Seb. Mey*, 47.

FABLE XX. — (123.)

La Discorde.

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non, son frère,
Avecque Tien-et-mien, son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; et l'autre, diligente,
Couroit vite aux débats, et prévenoit la Paix;
Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe et certaine;
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine:
Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,

Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles,
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'hyménée
Lui fut pour maison assignée.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 321.

LATINS. *Barth. Scala*, 14.

FRANÇAIS. *Rab.*, l. 3, c. 33; *Ph. Heg.*, 7; *Amyot-Plut.*, Précept. de mar., § XVIII.

ITALIENS. *Guicc.*, p. 112.

FABLE XXI.—(124.)

La jeune Veuve.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs :
On fait beaucoup de bruit; et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole;
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande; on ne croiroit jamais
Que ce fût la même personne :
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne,
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable :
On le dit; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui crioit : Attends-moi, je te suis; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le mari fait seul le voyage.
La belle avoit un père, homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler.
A la fin pour la consoler;
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :

Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports :
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. Ah ! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe;
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure;
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri.
Mais, comme il ne parloit de rien à notre belle :
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? dit-elle.

LATINS. *Abs.*, 14.
FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 281 ; *Bens.*, 207.
ITALIENS. *Guicc.*, Hor. de Recr., fol. 192.

ÉPILOGUE.

Bornons ici cette carrière;
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités :
J'y consens; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux, si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera !

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

AVERTISSEMENT.

Voici un second recueil de fables que je présente au public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties (*) convenoient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnoissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre

(*) Ces deux parties contiennent les six premiers livres de ses fables.

en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étois capable.

Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un errata, mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi-bien pour les deux premières parties que pour les dernières.

A MADAME

DE MONTESPAN.

L'APOLOGUE est un don qui vient des immortels;
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons tous, tant que nous sommes,
Ériger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ces dons aujourd'hui daignez porter les yeux,
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le temps qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix;
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces :
Eh ! qui connoît que vous les beautés et les grâces !
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudroit s'étendre davantage :

Mais il faut réserver à d'autres cet emploi;
Et d'un plus grand maître que moi
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri;
Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie:
Sous vos seuls auspices ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande;
La fable en son nom la demande:
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire:
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

LIVRE SEPTIÈME.

FABLE PREMIÈRE. — (125.)

Les Animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés :
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitoit leur envie :
Ni loups ni renards n'épioient
La douce et l'innocente proie :
Les tourterelles se fuyoient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : j'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

GRECS. *Æs.-Camer.*, 467.

LATINS. *Flacc. Illyr.*, Test. verit., Asini pœnitent.; *R. Holk.*, lect. 187; *Morlin.*, 10; *J. Raul.*, serm. de pœnit., 14; de satisf., 31; *Phil.*, 18; *G. Barl.*, hebd. 1, fer. 4; *Beh.*, l. 3, fac. 5; Serm. conv.; *Juven.*, sat. 2 :

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

FRANÇAIS. Le Castoiement, 23; *R. Gob.*, c. 5; *Guill. Haud.*, 266; *Guill. Guerr.*, 15; *Larriv.*, trad. de *Straparol.*, XIIIe nuit, nouv. 1.

ALLEMANDS. *Hugues de Trimberg*, der Renner, etc.

ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 2, p. 87.

FABLE II.—(126.)

Le mal marié.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme :
Mais, comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent:
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un, qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare, et jalouse.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut;
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose;
Les valets enrageoient; l'époux étoit à bout;
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose.
Elle en dit tant, que monsieur à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne

De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien ! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait?
Assez, dit-elle : mais ma peine
Étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici;
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire, et m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh ! madame, reprit son époux tout à l'heure,
Si votre esprit est si hargneux,
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés!

GRECS. *Æs.-Cor.*, 9.
LATINS. *J. Posth.*, 79.
FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 75; *Bens.*, 201.

FABLE III. — (127.)

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde,
S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistoit là-dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils alloient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat;
Ratopolis étoit bloquée :
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,

Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister ? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable ?
Un moine ? Non, mais un dervis :
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

LATINS. *Nic. Perg.*, 75.

DE CARDUELLO IN CAVEA.

Carduellus quidam, in caveâ cujusdam divitis, splendidè epulabatur, propter quod dives ipsum diligenter audiebat, dùm cantabat ; et ipse, de famelicis parum curabat.

Tempore quodam inediæ et necessitatis, aves alites multæ, pauperes et famelicæ de bruma et frigore, ad carduellum præcedebant, eleemosinam petentes ; sed carduellus illis non porrigebat, nisi de corticibus, etc.

FABLE IV. — (128.)

Le Héron.

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou :
Il côtoyoit une rivière.
L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commère la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre,
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivoit de régime et mangeoit à ses heures.
Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace :
Moi, des tanches ! dit-il : moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrirois pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.

La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles :
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle : écoutez, humains, un autre conte ;
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 224 ; II 224.
LATINS. Fab. extrav., 10 ; *Abst.*, 37, 44 ; *Phil.*, 2 ; *Als.*, 130.
FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 304, 311 ; *Jul. Mach.*-Extrav., 10 ; *Bours.*, Ésop. à la Cour, act. 1, sc. 4.
ESPAGNOLS. *Ysopo*-Extrav., 10.
ALLEMANDS. *H. Steinh.*-Extrav., 10.
HOLLANDAIS. *Esopus*-Extrav., 10.

FABLE V. — (129.)

La Fille.

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille vouloit aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
Quoi, moi ! quoi, ces gens-là ! l'on radote, je pense.
A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espèce !
L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse,
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là :
C'étoit ceci, c'étoit cela ;
C'étoit tout : car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah ! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne :
Grâce à Dieu, je passe les nuits

Sans chagrin, quoiqu'en solitude.
La belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
Un an se passe et deux avec inquiétude :
Le chagrin vient ensuite; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour;
Puis ses traits choquer et déplaire :
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disoit : Prenez vite un mari;
Je ne sais quel désir le lui disoit aussi :
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

LATINS. *M. Val. Martialis*, epigr. 17, l. v.

Dùm proavos atavosque refers, et nomina magna,
Dùm tibi noster eques sordida conditio est:
Dùm te posse negas nisi lato, Gellia, clavo
Nubere, nupsisti, Gellia, cistifero.

FABLE VI. — (130.)

Les Souhaits.

Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les zéphyrs,
Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa tâche!
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle :
Mais ses confrères les esprits
Firent tant, que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwège.
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige :

Et d'Indou qu'il étoit on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter :
Je ne sais pas pour quelles fautes ;
Mais enfin il le faut : je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la : formez trois souhaits ; car je puis
Rendre trois souhaits accomplis :
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance,
Et l'Abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
Tout en crève. Comment ranger cette chevance ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent,
Les grands seigneurs leur empruntèrent,
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors ; fuyez : et toi, déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite ! A ces mots
La Médiocrité revient. On lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grâce,
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux

Qu'ils étoient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, et perdent en chimères
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires.
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse.
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

LATINS. *Hor.*, ode x, l. 2, v. 5 :

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidendâ
Sobrius aulâ.

FRANÇAIS. *Rabel.*, nouv. prol. du IVe livre.

FABLE VII. — (131.)

La Cour du Lion.

Sa majesté lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le roi tiendroit
Cour plénière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son louvre il les invita.
Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine:
Il se fût bien passé de faire cette mine;
Sa grimace déplut, le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité;
Et, flatteur excessif, il loua la colère
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur:
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie

Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula.
Le renard étant proche : Or ça, lui dit le sire,
Que sens-tu? dis-le moi : parle sans déguiser.
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

GRECS. *Æs.-Camer.*, 346, 226, 395.

LATINS. *Phædr.* App. *Burm.*, 17; Fab. ant. *Nil.*, 49; *Rom.*, 60; *Rom. Nil.*, 37, 41; *J. Posth.*, 119; *Bornit.*, liv. 2; embl. 16; *P. Cand.*, 59; 85; *Jac. Regn.*, part. 1, f. 33; part. 2, f. 40; *Als.*, 167.

FRANÇAIS. *Mar. de France*, 37; *Guill. Guerr.*, 11; *Mor. de Mant.*, 12.

ESPAGNOLS. *Ysopo*, 60.

ALLEMANDS. *H. Steinh.*, 60.

HOLLANDAIS. *Esopus*, 60.

FABLE VIII.—(132.)

Les Vautours et les Pigeons.

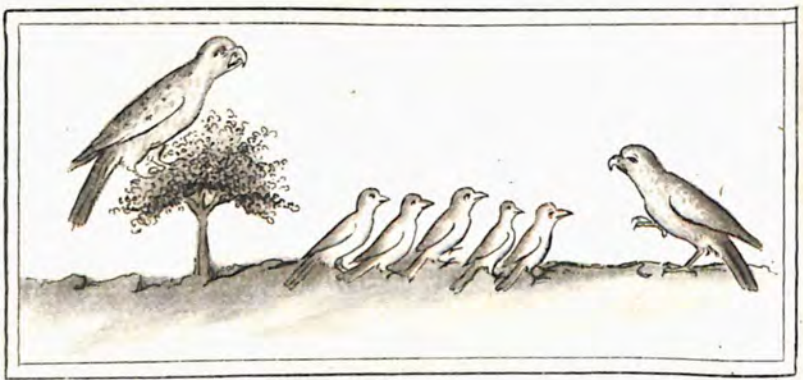
Mars autrefois mit tout l'air en émute.
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux, non ceux que le printemps
Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatans,
Font que Vénus est en nous réveillée;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char; mais le peuple vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang : je n'exagère point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.
C'étoit plaisir d'observer leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.

Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle.
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle :
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis; et si bien travaillèrent,
Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trève; et la paix s'ensuivit.
Hélas ! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grâce.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre;
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant. Je me tais.

LATINS. *Phædr.*, 31; *Rom.*, 22; *Galf.*, 22; *Abst.*, 93; *Phil.*, 31; *P. Cand.*, 136.
FRANÇAIS. *Ysop. I*, 21; *Guill. Haud.*, 359.
ITALIENS. *Acc.-Zucch.*, 22; *Tupp.*, 22.
ESPAGNOLS. *Ysopo*, 22.
ALLEMANDS. *H. Steinh.*, 22.
ANGLAIS. *Ogilby*, 20.
HOLLANDAIS. *Esopus*, 22.

YSOPET I. *FABLE XXI.*



Gravé par Paul Legrand. *Pl 48*

Des Coulons et de l'Escouffle.

YSOPET I.

FABLE XXI.

Des Colons et de l'Escoufle.

Colons qui sont mols comme moufle
Avoient contemps avec l'écoufle. [1]
L'oitoir firent roy et seigneur; [2]
Mais il leur fist honte greingneur, [3]
Plus de doumage et de contraire,
C'onques l'escoufle ne pout faire.
De leur roy se plaignent troupt fort,
Et dient par grant desconfort,
Que il leur venist miex, sans faille,
A l'escoufle avoir la bataille
Qne sans bataille ainssi morir,
Et eulz rendre sans coup ferir.

Qui veult son fait saigement fere
A que fin il en pourra traire,
Doit regarder et a quel chief.
Miex vaut souffrir un pou de grief [4]
Que pourchascier a puis avoir, (*a*)
Se vous fait Ysopet savoir.
Cils qui veult sagement ouvrer
Pensoit de grant sens recouvrer.
Il est sens, de deux maux eslire
Le moins nuisant et non le pire:
Et la chievre quant de sa pate
Mal gist quant trop forment en grate.

Se tu veulz vivre sagement
Garde adés le definement. [5]

VARIANTES.

(*a*) *Manuscr. de la biblioth. du Roi*, 7616-3.

Que pourchascier de pis avoir.

[1] *Contemps*, de *contentio*, débat. — *Ecouſſe*, épervier, oiseau de proie. — [2] *Oitoir* ou *ostoir*, autour. — [3] *Greingneur*, plus grand. — [4] Le vers a un pied de trop — [5] *Garde adés le deſinement*: regarde toujours à la fin, à l'issue.

FABLE IX.—(133.)

Le Coche et la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout étoit descendu :
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disoit son bréviaire :
Il prenoit bien son temps! Une femme chantoit :
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires ;
Et, partout importuns, devroient être chassés.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 213 ; *Gabr.*, 9.
LATINS. *Phædr.*, 45 ; *Rom.*, 36, 76 ; *Galf.*, 36 ; *Abst.*, 16 ; *Faern.*, 24 ; *P. Cand.*, 71.
FRANÇAIS. *Ysop. I*, 35 ; *Ysop. II*, 35 ; *Jul. Mach.*, 36 ; *Guill. Haud.*, 283 ; *M****, 21 ; *Desmay*, 31 ; *Le Noble*, 32 ; *Bens.*, 31 ; *Coulange.*
ITALIENS. *Acc.-Zucch.*, 37 ; *Tupp.*, 37 ; *Ces. Pav.*, 44.
ESPAGNOLS. *Ysopo*, 36, 76.
ALLEMANDS. *Minn.-Zing.*, 40 ; *H. Steinh.*, 36, 76.
HOLLANDAIS. *Esopus*, 36, 76.

YSOPET I.

FABLE XXXV.

D'un Muletier et d'une Mule.

Un muletier sa mule avoit
O quoy son char mener devoit.
La Mule hastivè n'estoit point.
La mouche qui volentiers point,
Li dit : Hay ! paresseuse beste,
Vas plustot, cours et si te heste,
Ou je te poindray jà encores
Plustost assés que ne fis ores,

YSOPET-I. *FABLE XXXV.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 49.*

D'un Muletier et d'une Mule.

Au plus vif et au plus profond :
Diables aller ainsi te font. "
La mule dit : Mouche, es-tu fole ?
Cuides-tu que ta grant parole
M'esbaïsse ne m'espouvante ?
Et sache-tu que je ne mente
Que je ne te crains ne ne doubt.
Celui qui sur moi sied et s'acroupt
Crains plus que toy et ta menace
Qui mon frein tient et fiert et chasce.
Toy, ne pris-je pas un estront.

Mains couars souvent ainsi font.
S'ils menacent les plus hardis,
C'est par paroles et par dis.
Le feble le fort remenace,
Quant il en voit ne lieu ne place.
La parole qui est venteuse,
Pour ce, ne doit estre doubteuse.
Le fait plus muet que la parole,
Par le parler tantost s'envole.
Mais du fait demeure la trace.
Le sages dit : Queres qui face.

YSOPET II.

FABLE XXXV.

Ung Tahon qui s'assist sur ung Mulet.

Uns tahons si s'assist
Sur un mulet qu'il vit
Aller par une voie,
Qui mout chargiés estoit

D'un grant fais qu'il portoit,
Ou de cire ou de soye.

Quant vint a la vesprer,
Si se prist a penser
Le tahon et a dire :
Ahy ! sires Mulés,
Vous portes trop grand fés :
Je ne vous veuil plus nuire.

Il est volé arriere :
Or estes plus ligiere,
Fait-il, sire mulet :
Porté m'as longuement :
Je t'ai mout malement
Grevé et trop meffet.

Le mulet li respont :
Tu ne poise pas mont :
Gaires ne m'as grevé :
Mon fais poise entretant
Comme il faisoit devant
Que tu fusses levé.

Aucuns cuident grever
Plus fors d'eus ou tuer;
Mais riens ne leur meffont :
Car gens de grant pooir,
Et plains de grant avoir
De poi grevés ne sont.

FABLE X. — (134)

La Laitière et le Pot au lait.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptoit déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employoit l'argent;
Achetoit un cent d'œufs; faisoit triple couvée:
La chose alloit à bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable:
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri

Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même?
Je suis Gros-Jean comme devant.

LATINS. *Nic. Perg.*, 190; *Hulsb.*, p. 28, 287; Serm. conv.; *Democr. rid.*, p. 150; *J. Regn.*, part. 1, f. 25.

FRANÇAIS. *Rabel.*, l. 1, ch. 33; *Bon. Desp.*, 15.

ITALIENS. *Giovanni*, Pecor. 2, Giorn. nov. 2a; *Domenichi*, l. 5.

FABLE XI. — (135.)

Le Curé et le Mort.

Un mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gîte;
Un curé s'en alloit gaîment
Enterrer ce mort au plus vite.
Notre défunt étoit en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur étoit à côté,
Et récitoit, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons,
Et des versets et des répons:
Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart couvoit des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor;
Et des regards sembloit lui dire:
Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette

Du meilleur vin des environs :
Certaine nièce assez proprette
Et sa chambrière Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée,
Un heurt survient : adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée :
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur;
Notre curé suit son seigneur;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptoit
Et la fable du Pot au lait.

FRANÇAIS. *Lettre de madame de Sévigné à madame de Grignan.*

Du 26 février 1672.

M. de Boufflers a tué un homme après sa mort : il étoit dans sa bière et en carrosse : on le menoit à une lieue de Boufflers pour l'enterrer; son curé étoit avec le corps; on verse; la bière coupe le cou au pauvre curé.

Du 9 mars 1672.

Voilà cette petite fable de La Fontaine sur l'aventure du curé de Boufflers, qui fut tué tout roide en carrosse auprès de son mort : cet événement est bizarre; la fable est jolie. . . . .

FABLE XII. — (136.)

L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
Pauvres gens! Je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux;
Et le voilà devenu pape!
Ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux:
Mais que vous sert votre mérite?
La Fortune a-t-elle des yeux?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos? le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux!
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera: son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,

Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour :
Si nous quittions notre séjour ?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète :
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures;
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
Qu'est-ce ci? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse ?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour; messieurs de cour, adieu;
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :
Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.

Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier !
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la mort : avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuoit ses grâces.
Il y court. Les mers étoient lasses
De le porter : et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit été :
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avoit à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi !
Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.

Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

GRECS. *Saint-Cyr.*, l. 3, c. 4.
LATINS. *Hor.*, l. 1, ode 3, v. 9 et s.

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus, nec timuit, etc.

FABLE XIII.—(137.)

Les deux Coqs.

Deux coqs vivoient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie ! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint !
Long-temps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent qui porte crête au spectacle accourut ;
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours ;
Ses amours, qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage :
Il aiguisoit son bec, battoit l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire ;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour,

Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet;
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

Grecs. *Æs.-Cor.*, 145; II 145.

Latins. *Phædr.* App. *Burm.*, 2; Fab. ant. *Nil.*, 6; *Abst.*, 159; *J. Posth.*, 125; *P. Cand.*, 121; *Als.*, 104.

Français. *Bens.*, 153; *Guill. Haud.*, 236.

FABLE XIV. — (138.)

L'ingratitude et l'injustice des Hommes envers la Fortune.

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit :
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage;
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots : le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
Le luxe et la folie enflèrent son trésor;
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats :
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses;
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire? —
Et d'où me viendroit-il que de mon savoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait.
Mais rien pour cette fois ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause :

Un vaisseau mal frété périt au premier vent:
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires:
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit; le luxe et la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit: D'où vient cela? — De la Fortune, hélas!
Consolez-vous, dit l'autre: et, s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie:
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune.
Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune.
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 82; II 82.

LATINS. *Plin.*, l. 2, c. 7; *Av.*, 12; *Abst.*, 197; *J. Posth.*, 68; *Als.*, 104.

FRANÇAIS., Renart le contrefait (Manuscr. de la Bibl. du Roi, 7630-4), fol. 21, v°; *Ysop.-Av.*, 6; *Guill. Haud.*, 64.

ITALIENS. *Doni*, proem.

RENART LE CONTREFAIT.

Fortune est plussors foiz blasmée
Et laidie et difamée [1]
Quant aucuns chiet en mal trepas. [2]
A el plusseurs fois ne le fet pas
Elle an est a tort mescrehue
Mes je ne l'an blasme ne hue
Se tu faus a l'antancium, [3]
Regarde tá condicium, [4]
Ta fole ouvre, tun dit, tun fait [5]
Qui te puet bien avoir se fait
Blasme ta laingue ou ta folie
Ou quelque mal fait qui te lie
Car qui bien se regarderoit
La fortune ne blasmeroit
Chascuns comme aucuns ruine
S'a fait la roe de fortuine
Qui tost a à honneur a monté, [6]
Et quant li plest tos ahonté
Mes se bien parler voisissient [7]
La fortune ne blasmisient
Ne ne l'anportassent mal non. [8]

[1] *Laidie*, enlaidie. — [2] *Chiet*, tombe, de cheoir. — [3] *Antancium*, intention. — [4] *Condicium*, condition. — [5] *Ouvre*, œuvre. — [6] *Tos ahonté*, bientôt déshonoré. — [7] *Voisissient*, voulussent. — [8] *Mal non*, mauvais nom, mauvaise renommée.

101776

YSOPET-AVIONNET.

FABLE VI.

Du Vilain qui trouva le tresor en sa terre.

Un vilain qui sa terre aroit [1]
Aventure pas ne queroit;
Mais tant ala et tant revint
Qu'une aventure li avint.
En terre trouva grant richesse :
Le vilain ses bueſs i adresse :
Ne puet richesce remuer.
Riches fut ; il n'en pot nier. (*a*)
Quant riches fust le paysans
Et d'esterlings et de besans, [2]
Que plus riche ne fust a querre,
Moult en sot grant grés a la terre.
Par elle, dit, le tresor a.
Bien la servi, bien l'honora;
Mais de cele dont ce li vint,
De fortune ne li souvint.
Oncques rien ne l'en mercia.
Fortune pas ne l'oublia.
Ains en ot et duel et despit. [3]
Se li retolit sans respit, [4]
Quanqu'elle li avoit presté : (*b*)
Si devint povre, endebté.
Adonc la fortune li dit
Qui de sa meschance se rit :
Vilain, t'ai-je mis a point (*c*)
. . . . . .
De ce que je donné t'avoie
Qui merciée estre en devoie,

YSOPET-AVIONNET. *FABLE VI.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 50*

Du Vilain qui trouva le Tresor en sa Terre.

Or m'en rirai, tu pleureras :
Car tousjours mes chetif seras.

Du vilain ai-je bien oy dire
Qui mieux li fait et s'il la pire. (*d*)
Son bienfaiteur doit-on louer
Du bienfait, sans autre avouer.

VARIANTES.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616.—3.

(*a*) N'a plus cure de charruer.

(*b*) Tout ce que lui avoit presté,
Et devint povre et endebté.

(*c*) Vilain, or t'ay je mis a point :
Car tu ne me mercias point.

(*d*) Qui mieux lui fait, le treuve pire.

[1] *Aroit*, labouroit, de *arare*. — [2] *Besans*, monnoie ancienne. — [3] *Duel*, deuil. — [4] *Retolit*, enleva, emporta, de *ferre*, *tuli*.

FABLE XV. — (139.)

Les Devineresses.

C'est souvent du hasard que naît l'opinion :
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours :
Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisoit la pythonisse.
On l'alloit consulter sur chaque événement :
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse;
Chez la devineuse on couroit
Pour se faire annoncer ce que l'on désiroit.
Son fait consistoit en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concouroit,
Tout cela bien souvent faisoit crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats,
Elle passoit pour un oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galetas :
Là, cette femme emplit sa bourse;
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang a son mari;

Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin,
Alloit, comme autrefois, demander son destin;
Le galetas devint l'antre de la Sibylle;
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi devine! on se moque! eh! messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
Point de raisons : fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage aidoient fort à la chose;
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentoit son sabbat et sa métamorphose.
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué : la vogue étoit passée,
Au galetas, il avoit le crédit.
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise,
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avoient prise
Pour maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

Les Devineresses ont trait à une anecdote du temps : c'est l'histoire d'une prétendue sorcière qui fit courir tout Paris à son galetas.

La Fontaine n'a pas dédaigné de consigner ce trait dans son ouvrage,

à cause de la morale qui en résulte. C'est ainsi que l'écrivain philosophe étudie les procédés de la nature; il n'examine les scènes variées de la vie que sous les faces qui présentent des objets d'instruction; et s'il consacre dans ses livres quelque fait particulier, c'est qu'il présente des vérités utiles, et que l'observateur est comptable de ses découvertes à son siècle et à la postérité.

Vizée et Th. Corneille firent, en 1667, une comédie intitulée *la Devineresse* ou *les faux Enchantements*, qui eut un succès prodigieux : elle n'est cependant pas bonne; mais on croyoit y trouver des allusions à différentes personnes connues qui avoient été consulter la sorcière : c'étoit assez pour piquer la curiosité, et c'est ce qui arrive toutes les fois que la malignité trouve à s'exercer contre les grands. (*Note du cardinal de Loménie de Brienne.*)

FABLE XVI.—(140.)

Le Chat, la Belette et le petit Lapin.

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée,
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avoit mis le nez à la fenêtre :
O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paroître !
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà ! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Étoit au premier occupant.
C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant !
Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean lapin allégua la coutume et l'usage :
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur; et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Rominagrobis.
C'étoit un chat, vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez,
Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause,
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps :
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

Latins. *Nic. Perg.*, 46.
Français. *Guill. Haud.*, 331, vers 8 :
Tant bien sçavoit fère la chatemite.
Orientaux. *Bidpaï*, t. 2, p. 341.

FABLE XVII. — (141.)

La Tête et la Queue du Serpent.

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue ; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles :
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue.
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit :
Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci :
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi-bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant.
Enfin voilà ma requête :
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder

A mon tour ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets :
Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors : et la guide nouvelle,
Qui ne voyoit, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les états tombés dans son erreur !

GRECS. *Æs.-Cor.*, 260.
LATINS. *Jongh.*, 15; *Brus.*, l. 2, p. 214.
FRANÇAIS. *Amyot-Plut.*, Vie d'Agis et Cléom.; *Bens.*, 207.

FABLE XVIII. — (142.)

Un Animal dans la Lune.

Pendant qu'un philosophe assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison, et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront :
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais, si je le voyois là-haut dans son séjour,
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur :
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :
Je le rends immobile ; et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :
Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon âme, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse:
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être? non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie:
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau;
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement
Qui présageoit sans doute un grand événement.
Savoit-on si la guerre entre tant de puissances
N'en étoit point l'effet? Le monarque accourut:
Il favorise en roi ces hautes connoissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'étoit une souris cachée entre les verres:
Dans la lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux! quand pourront les François

Se donner, comme vous, entiers à ces emplois!
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire:
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de Mémoire
Ne nous ont point quittés; nous goûtons des plaisirs:
La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
Charles en sait jouir: il sauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant, s'il pouvoit apaiser la querelle,
Que d'encens! Est-il rien de plus digne de lui?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts!

ANGLAIS. *Samuel Butler,* l'Éléphant dans la Lune.

Note de M. le marquis de Paulmy d'Argenson, à la tête d'une édition du poëme d'Hudibras, traduit en vers français par le médecin Lefebvre.

Dans la vie de Butler, à la tête de ce volume, on ne parle point de ses œuvres posthumes qui ont été imprimées à Londres en 1759 ou 60, en deux volumes in-8°, et qui mériteroient peut-être aussi-bien que cet ouvrage (Hudibras) d'être traduites de l'anglais, d'autant plus qu'on y trouve des choses très-plaisantes, entre autres *l'Éléphant dans la Lune*, pièce facétieuse qu'on prétend avoir été occasionée par une aventure arrivée au chevalier Paul Neal, de la Société royale de Londres, qui crut voir dans la lune un animal qui n'étoit en effet qu'un insecte caché dans l'objectif de la lunette. La Fontaine en a fait une fable, et Butler une satire contre la Société royale de Londres, qui étoit naissante de son temps.

N. B. L'anecdote racontée par M. de Paulmy qui a, sans doute, fourni à l'auteur anglais le sujet de son poëme, et à La Fontaine celui de sa fable,

est-elle bien certaine? La chose me paroît douteuse. La Société royale de Londres fut fondée en 1660, par Charles II. Les courtisans de ce prince pouvoient ne pas voir avec plaisir un établissement si contraire à la frivolité bien connue de leurs goûts : l'auteur d'*Hudibras* n'aura pas sans doute laissé échapper l'occasion de sacrifier à leur malignité les savants anglais, en cherchant à les couvrir d'une partie du ridicule dont il avoit affublé son puritain; mais le genre de l'animal qu'il suppose avoir été renfermé dans le télescope prouve assez qu'il avoit au moins exagéré l'erreur du chevalier Paul Neal; et si M. de Paulmy, en parlant seulement d'un insecte, n'avoit pas eu de données certaines à cet égard, il faudroit avouer qu'il avoit été, dans sa note, bien inspiré par le tact des convenances. (*Note de l'Editeur.*)

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME.

FABLE PREMIÈRE. — (143.)

La Mort et le Mourant.

La Mort ne surprend point le sage;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps:
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut, tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse;
La Mort ravit tout sans pudeur:
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré;

Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins : Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience:
Eh ! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose:
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus:
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades :

Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

LATINS. *Camer.*, 485; *Abst.*, 98; *Lucret.*, l. 3, v. 952.
Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis.
Cicer., de Senect.
Sapientia de hac vitâ discedit tanquam ex hospitio.
FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 362; *Bours.*, Ésop. à la Cour, act. 4, sc. 5.
ESPAGNOLS. *C. G. Tejad.*, fol. 316.

FABLE II. — (144.)

Le Savetier et le Financier.

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisoit des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor :
C'étoit un homme de finance.
Si, sur le point du jour, parfois il sommeilloit,
Le savetier alors en chantant l'éveilloit :
Et le financier se plaignoit
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? Par an! ma foi, monsieur,
Dit, avec un ton de rieur,
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.
—Eh bien? que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
—Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours

(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entrêmêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes :
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

LATINS. *Hor.*, l. 1, ep. 7, v. 46 et s.; Prompt. exempl., de societ.; specul. exempl., dist. 9, ex. 60; *G. Barl.*, Hebd. 6ª, fer. 6.

FRANÇAIS. *Bon. des Perr.*, cont. 21; Divert. cur. de ce temps; *L. Gar.*, Courr. fac., cent. 36, conte 3; Lectur. divertiss.; Anc. farc., n. 3.

ITALIENS. *Guicc.*, p. 93.

FABLE III.—(145.)

Le Lion, le Loup et le Renard.

Un lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci, parmi chaque espèce
Manda des médecins : il en est de tous arts.
Médecins au lion viennent de toutes parts;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
Et sachant que le loup lui faisoit cette affaire :
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage :
Mais j'étois en pèlerinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants; leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur,
Le long âge en vous l'a détruite :

D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 72.

LATINS. Fab. extrav. 9 ; *Faern*, 96 ; *Harlm. Sol.*, l. 3, c. 13 ; *Carolus Pererius* (*Charles du Perrier.*)

FRANÇAIS. Rom. du Ren. (B. R. Cangé, 68), fol. 132 ; *Mar. de Fr.*, 59 ; *Jul. Mach.*-Extrav., 9 ; *Guill. Haud.*, 55 ; *Bours.*, Ésop. à la Cour, act. 4, sc. 3.

ITALIENS. *Ces. Pav.*, 105 ; *Guicc.*, p. 67 ; *Verdizz.*, 100.

ESPAGNOLS. *Ysopo*-Extrav., 9 ; *Seb. Mey*, 50.

ALLEMANDS. *H. Steinh.*-Extrav., 9.

HOLLANDAIS. *Esopus*-Extrav., 9.

FABLE IV. — (146.)

Le Pouvoir des Fables.

A M. DE BARILLON.

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs graces légères?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler, que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les; ne les lisez pas:
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens: mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il point encor temps que Louis se repose?
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
De combattre cette hydre? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,

Peut adoucir les cœurs, et détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens :
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient; je n'en dirai pas plus :
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur, voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune; et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout; personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles,
Étant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter;
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle :
Un fleuve les arrête; et l'anguille, en nageant,

Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès! que fit-elle?
Ce qu'elle fit! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse;
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si peau-d'âne m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 178; II 178.

LATINS. *Abst.*, proem.; *Gilb. Cogn.* (*Gilb. Cous.*), 23; *Grat. a Stº Eliâ*, 3 *Hor.*, l. 1, ep. 1, v. 76 :

Bellua multorum capitum.

FRANÇAIS. *Guill. Bouch.*, ser. 33; *Desm.*, 2; *Bours.*, prol. de la com. des Fables.

ITALIENS. *Verdizz.*, 100.

FABLE V. — (147.)

L'Homme et la Puce.

Par des vœux importuns nous fatigeons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue!
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger!

Pour tuer une puce, il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 62; II 62.
LATINS. *Gilb. Cogn.* (*Gilb. Cous.*), 56.
FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 253; *G. Corr.*, 101.

FABLE VI. — (148.)

Les Femmes et le Secret.

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne, un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : O dieux! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus! on me déchire!
Quoi! j'accouche d'un œuf!— D'un œuf?—Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire,
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé,
Et de courir chez sa voisine :
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.

Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits ;
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout, car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'étoit plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche alloit croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montoient à plus d'un cent.

LATINS. *Helyn*, c. 125 ; *J. Her.*, serm. 56 ; Prompt. exempl. de obed. ; *Abst.*, 128 ; *Hulsb.*, p. 4,

FRANÇAIS. *Le chev. de la Tour Landry*, fol. 39, 68 ; *L. Dup.*, fol. 133, 164 ; *Amyot.-Plut.*, du trop parler, § 16 ; *Le Febvr. de Ther.* ; *Rab.*, l. 3, c. 33 ; *Eutrap.*, c. 33 ; Fleurs des comm. de Dieu, n. 54.

FABLE VII. — (149.)

Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîné de son maître.
Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyoit un mets exquis;
Mais enfin il l'étoit : et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un mâtin passe, et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espéroit d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres chiens arrivent :
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre chien, se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,

Voulut avoir sa part : et, lui sage, il leur dit :
Point de courroux, messieurs ; mon lopin me suffit :
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier, il vous happe un morceau ;
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille ;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple ; et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre ;
C'est bientôt le premier à prendre.

LATINS. *Walch.*, 3 ; *J. Regn.*, part. 1, fab. 17.
FRANÇAIS. Trés. des recréat., p. 232.

FABLE VIII. — (150.)

Le Rieur et les Poissons.

On cherche les rieurs, et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite :
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un : peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur étoit à la table
D'un financier, et n'avoit en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille;
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignoit qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin;
Les gros en sauroient davantage.
N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger?

De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute : mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abîme avoient vus
Les anciens du vaste empire.

LATINS. *Abst.*, 117; *Bebel.*, Dem. rid.
FRANÇAIS. *Guill. Bouch.*, ser. 6; Div. cur.; Lect. divert. *G. Chapp.*, Fac. journ., c. 49; Trés. des récréat.
ITALIENS. *Arl. Mayn.*, p. 106.
ESPAGNOLS. *Florest. Spagn.*, l. 6, c. 8; *Seb. Mey*, 56.

FABLE IX. — (151.)

Le Rat et l'Huître.

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva soû
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case :
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins, et voici le Caucase !
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Téthys sur la rive
Avoit laissé mainte huître : et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre sire !
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants;
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes,
Une s'étoit ouverte; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,

Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nompareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :
Qu'aperçois-je? dit-il; c'est quelque victuaille!
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement :
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyoit prendre.

Grecs. *Antiph.*, Anth. gr., l. 1, c. 28.

Latins. *Tupp.*, 34; *Alc.*, embl. 94; *G. Cogn.* (*Gilb. Cous.*), 88; *Camer.*, 288; *Abst.*, 1.

Français. *Est. Perr.*, 7; *Guill. Haud.*, 268; *Rab.*, l. 1, c. 33.

Que boirons-nous par ces déserts? . . . . . Ne vous fourniront-ils de vin a suffisance? Voire : mais, dist-il, nous ne bûmes point frais.

FABLE X. — (152.)

L'Ours et l'Amateur des Jardins.

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon, vivoit seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'ours habitoit;
Si bien que, tout ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore;
Il l'étoit de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrois parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre:
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein,
Venoit de quitter sa montagne.

Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours accepte; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble :
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier;
Faisoit son principal métier
D'être bon émoucheur; écartoit du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme.
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;

Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

LATINS. *Morlin.*, 21; Serm. conv.
FRANÇAIS. *Guill. Bouch.*, ser. 9; Trés. des récréat.
ITALIENS. *Strapar.*, N. XIII, nov. 4.
ORIENTAUX. *Bidp.*, t. 2, p. 180; t. 3, p. 7; *Lock.*, Sent. arab., n. 29.

FABLE XI. — (153.)

Les Deux Amis.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa;
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avoit touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? une esclave assez belle
Étoit à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grâce de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu :
J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

FRANÇAIS. *Mor. de Maut.*, 29.
ORIENTAUX. *Bidp.*, t. 2, p. 305.

FABLE XII. — (154.)

Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en alloient à la foire.
Leur divertissement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton n'avoit pas dessein
De les mener voir Tabarin.
Dom pourceau crioit en chemin
Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trousses :
C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours;
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc : Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce mouton, a-t-il dit un seul mot?
Il est sage. Il est un sot,
Repartit le cochon : s'il savoit son affaire,
Il crieroit, comme moi, du haut de son gosier;
Et cette autre personne honnête
Crieroit tout du haut de sa tête;
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :

Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais, quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnoit en subtil personnage :
Mais que lui servoit-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

Grecs. *Æs.-Cor.*, 176 ; II 176 ; *Ælian.*, l. x, § 5.
Latins. *Remicius*, Vita *Æs.* ; *Als.*, 92.
Français. *Jul. Mach.*, Vie d'Ésope.
Italiens. *Tupp.*, Vita d'Esop.
Espagnols. *Ysopo*, Vid. di Ysop.
Allemands. *H. Steinh.*, Leben von Esop.
Hollandais. *Esopus*, Leben von Esop.

FABLE XIII. — (155.)

Tircis et Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'avois Ésope quitté,
Pour être tout à Bocace :
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire, non,
Sans quelque valable excuse;
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout :
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout;
Comment le pourroit-on faire?

Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs : les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose :
Amenons des bergers; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :
Ah ! si vous connoissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal !
Souffrez qu'on vous le communique;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur?
Amarante aussitôt réplique :
Comment l'appelez-vous, ce mal? quel est son nom?
—L'amour.—Ce mot est beau! dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître : que sent-on?
—Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :

On soupire à son souvenir ;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire :
On a peur de le voir, encor qu'on le désire.
Amarante dit à l'instant :
Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !
Il ne m'est pas nouveau ; je pense le connoître.
Tircis à son but croyoit être,
Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

FRANÇAIS. *Boileau.*

Tout me fait peine,
Et, depuis un jour,
Je crois, Clymène,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux !
Tout beau, cruelle,
Ce n'est pas pour vous.

Note de Brossette sur cette épigramme de Boileau.

L'auteur fit ces vers dans sa première jeunesse, sur l'air d'une sarabande que l'on chantoit alors. La Fontaine a rimé la même pensée dans la fable intitulée *Tircis et Amarante.*

FABLE XIV. — (156.)

Les Obsèques de la Lionne.

La femme du lion mourut;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feroient
Un tel jour, en tel lieu; ses prévôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître,
On diroit qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire?
Cette mort le vengeoit : la reine avoit jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion :
Mais ce cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois :
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles : venez, loups,
Vengez la reine; immolez tous,
Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs
Est passé : la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes :
Aux champs élysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose !
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,

Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges,
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

GRECS. *Luc.*, de calumn.
LATINS. *Abst.*, 147; *Brus.*, l. 2, p. 103; l. 3, p. 225.

FABLE XV. — (157.)

Le Rat et l'Éléphant.

Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière;
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyoit un éléphant
Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en alloit en pèlerinage.
Le rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants.

Mais, qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants.
Il en auroit dit davantage;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

LATINS *Phædr.*, 29; *Rom.*, 11; *Rom. Nil.*, 12; *Galf.*, 11; (Manusc. de la biblioth. du Roi, n. 8511), f° 42.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 76; *Ysop. I*, 11; *Jul. Mach.*, 11; *G. Corr.*, 8; *Guill. Haud.*, 119, 317; *P. Despr.*, 15; *M****, 12.

ITALIENS. *Acc.-Zucch.*, 11; *Tupp.*, 11; *Verdizz.*, 64.

ESPAGNOLS. *Ysopo*, 11.

ALLEMANDS. *Minn.-Zing*, 13; *H. Steinh.*, 11.

ANGLAIS. *Ogilby*, 11.

HOLLANDAIS. *Esopus*, 11.

YSOPET I.

FABLE XI.

L'Asne qui salue le Sanglier.

L'asne au sanglier un ris rua [1]
Par gabois et le salua, [2]
Et li dit: Frere, Diex te gart.
Le sanglier un felon regart
Li geta et bien pou s'en faut
Que le sanglier l'asne n'assaut;
Mais sans l'en destourne et arreste: [3]
Car le sanglier est noble beste.

YSOPET-I. *FABLE XI.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 51.*

L'Asne qui salue le Sanglier.

Si ne se daigne a l'asne prendre
Qui li semble que il soit mandre [4]
Et vils beste au regart de lui;
Pour ce ne li vuelt faire ennui.

Par celle flabe pourras savoir [5]
Sage ne se doit esmouvoir
Pour chose que le fol li die,
Et le fol refait grant folie
Quant de parole joue au sage.
Toust lui en puet venir domage. [6]
Nuns ne doit si haut enoroer
Soy a plus fort de lui jouer,
S'efforçoit mes a son semblable,
Se nous ensaigne ceste fable.
Il n'est jeu que a bon joueur
De lui n'aura nen ja peur.
Quant le jeu est bien devisé,
Li joueur sont asegrisié. [7]

[1] Il paroit que le mot *sanglier* n'étoit que de deux syllabes. — *Un ris rua*, lança un rire, un ris. — [2] *Par gabois*, par raillerie, moquerie. — [3] *Sans*, sens. — [4] *Mandre*, moindre. — [5] *Flabe*, fable. — [6] *Toust*, bientôt. — [7] *Asegrisié*, assuré, de *securus*.

FABLE XVI. — (158.)

L'Horoscope.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint. Mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,

A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le désir.
Il savoit le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit partout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion:
Ah! monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers! A ces mots il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra:
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'âme; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poëte Eschyle.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portoit en l'air une tortue,
Passa par-là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,

Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte :
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette :
Jupiter le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
Percer Mars, le Soleil, et des vuides sans fin!
Un atome la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?
L'état où nous voyons l'Europe
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse

De suivre pas à pas toutes nos actions ?
Notre sort en dépend ; sa course entresuivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas :
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille ;
Ce sont des effets du hasard.

Grecs. *Æs.-Cor.*, 215 ; II 215 ; *Hérodot.*
Latins. *G. Cogn.* (*Gilb. Cous.*), 82 ; *Jongh.*, 9.
Français. *Guill. Tard.*, 31 ; *Guill. Haud.*, 3.

FABLE XVII.—(159.)

L'Ane et le Chien.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.
Il alloit par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien ;
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
Il étoit alors dans un pré
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie,
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse ; mot : le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-temps la sourde oreille :
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;

Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoutumée :
Il ne sauroit tarder beaucoup,
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille;
Il ne sauroit tarder : détale vite, et cours:
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire;
On t'a ferré de neuf : et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

LATINS. *Abstem.*, 109.
FRANÇAIS. *Est. Perr.*, 23.

FABLE XVIII. — (160.)

Le Bassa et le Marchand.

Un marchand grec en certaine contrée
Faisoit trafic. Un bassa l'appuyoit;
De quoi le Grec en bassa le payoit,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute; avec eux il s'engage.
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder : sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger;
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta
Comme Alexandre; et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla;

Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
Même l'on veut que j'en craigne les suites :
Mais je te crois un trop homme de bien;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, son chien et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Étoit un pain entier. Il falloit bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois mâtineaux,
Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeoit plus que trois. Mais on ne disoit pas
Qu'il avoit aussi triple gueule
Quand les loups livroient des combats.
Le berger s'en défait : il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit : et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.

Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 215; II 215.
LATINS. *G. Cogn.* (*Gilb. Cous.*), 126; *P. Cand.*, 67; *Tann. Fab.*, 11; Fab. extrav., 15.
FRANÇAIS. *Jul. Mach.*-Extrav., 15; *Est. Petr.*, 23.
ESPAGNOLS. *Ysop.*-Extrav., 15.
ALLEMANDS. *H. Steinh.*-Extrav., 15.
HOLLANDAIS. *Esopus*-Extrav., 15.

FABLE XIX. — (161.)

L'Avantage de la Science.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différend :
L'un étoit pauvre, mais habile;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage,
Prétendoit que tout homme sage
Étoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disoit-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable :
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe

L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tut; il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient :
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut partout des mépris :
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

LATINS. *Phæd.*, 81; *Abst.*, 145.
FRANÇAIS. Anon. de Cologne, 24.
ITALIENS. *Guicc.*, p. 193.
ORIENTAUX. *Lockm.*, sent. arab., n. 41.

FABLE XX. — (162.)

Jupiter et les Tonnerres.

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour du haut des airs :
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux enfers;
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois !
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez entre la colère,
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère
Et la langue a des douceurs
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère

Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie : et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçoit de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité :
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages
Jura le Styx, et promit
De former d'autres orages :
Ils seroient sûrs. On sourit :
On lui dit qu'il étoit père;
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.

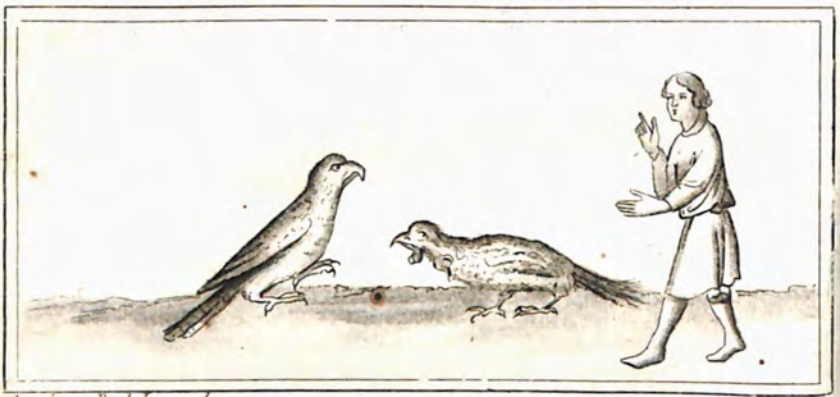
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux :
L'un jamais ne se fourvoie ;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie :
L'autre s'écarte en son cours ;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;
Bien souvent même il se perd ;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

FABLE XXI.—(163.)

Le Faucon et le Chapon.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle;
Ne vous pressez donc nullement:
Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle.

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
Étoit sommé de comparoître
Par-devant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose,
Petit, petit, petit; mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissoit les gens crier:
Serviteur, disoit-il, votre appât est grossier:
On ne m'y tient pas; et pour cause.
Cependant un faucon sur sa perche voyoit
Notre Manceau qui s'enfuyoit.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat: honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit: Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,



Gravé par Paul Legrand. *Pl. 52.*

De l'Ostoir et du Chapon.

Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend : es-tu sourd? Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon : mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrois-tu pour cet appeau?
Laisse-moi fuir; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

LATINS. *Galfr.*, 63 ; *Nic. Perg.*, 55, 72.
FRANÇAIS. *Ysop. I*, 56.
ITALIENS. *Acc.-Zucch.*, 62 ; *Tupp.*, 62.
ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 2, p. 59.

YSOPET I.

FABLE LVI.

De l'Ostoir et du Chapon.

L'ostoir dit : Or tost agrapon [1]
Ce gras, ce blanc, ce biau chapon :
Ce chapon tantost s'enfoüit,
D'estre né oisiau ne conjoüit.

L'ostour li dit : Ci bien te mire,
Car je vois avenir ton sire;
C'est grant joie quant tu vois le tien
Comme je fais quant vois le mien.
Le chapon dit : J'ay grant angoine [2]
Quant vois de mes freres la poine.
Mes adès nuls n'est aséur [3]
Que nulle fois n'auras péeur.
Nuls plus grant duel ne va tirant
Qu'estre en la maison d'un tirant,
Où il n'a raison ne pitié,
Ne loiauté ne amitié.
En seignieur niaise gent supplie.
Selon seignieur duite maistrie. [4]
Et cils qui disent verité,
Loiauté, sont decapité.
Cils qui tient bonne opinion
Souvent vet a destruction.
Mes freres n'ont point de durée :
Tous ont eu la teste copée.
Pour ce que mauvaisté a mis
En toy, au seignieur es amis.
I t'a apris a pourchascier
Les oisiaux et prendre et chascier.
La viande ont faite partir
De mes freres qui sont martir.
Au ventre qui les abeli [5]
Au mengier sont enseveli.
Quant voi mon seigneur, me tapis
Que je ne soi mengié et pris,
Que je ne soi mis en haste
Avec mes freres con enpaste.
Tousjours vuet doie tirant la sale, [6]
Non pas bonne gent, mais la male,
Le mauvés, le crueux sergent

Plet a la felonesse gent.
Au mauvés plait la ribaùdaille.
Le bon seigneur aus bons l'en baille.
Quant il dit voulentiers mentir,
De impieté sieut retentir [7]
Toute la gent et la maison
Où sens n'abite ni raison.

[1] *Ostoir* ou *ostour*, autour. — *Agrapon*, saisissons. — [2] *Angoine*, angoisse. — [3] *Aséur*, assuré. — [4] *Duite*, convenable, de *decens*. — [5] *Abeli*, plait, flatte. — [6] Ce vers est inintelligible. — [7] *Sieut*, a coutume.

FABLE XXII. — (164.)

Le Chat et le Rat.

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste-oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet; il y tombe, en danger de mourir :
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir;
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie,
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit :
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grace aux dieux.
J'allois leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains;
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le rat.

Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai ;
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette :
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !
Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite :
La belette étoit près du trou.
Le rat grimpe plus haut : il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet instant :
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes :
Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser : ton soin
Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie ?
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnoissance ?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité ?

ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 2, p. 62.

FABLE XXIII. — (165.)

Le Torrent et la Rivière.

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes :
Tout fuyoit devant lui; l'horreur suivoit ses pas
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barrière si puissante :
Un seul vit des voleurs; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire;
Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

LATINS. *Quint. Curt.*, l. 7, c. 14; *D. Cat.*, dist. 30, l. 4; *Abst.*, 5; *Cam.*, 292.

FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 272; *Desm.*, 4; *J. Diekeysmann.* (Manuscr. de la bibl. de Monsieur, n. 15), fol. 15; *Adam du Suel.*

ITALIENS. *Baldi*, 75.

FABLE XXIV.—(166.)

L'Éducation.

Laridon et César, frères dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom :
Mais, la diverse nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
Tourne-broches par lui rendus communs en France,
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.

Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh ! combien de Césars deviendront Laridons !

GRECS. *Æs.-Cor.*, 92, 394; II 92.

LATINS. *Brus.*, l. 2, p. 117; *J. Postli.*, 78; *Als.*, 136.

FRANÇAIS. *Amyot-Plut.*, apophth. des Lacéd. : Comment il faut nourrir les enfants, § 6 ; *Guill. Haud.*, 74; *Le Noble*, 4.

FABLE XXV. — (167.)

Les deux Chiens et l'Ane mort.

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères :
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères;
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit,
Toutes en un sujet éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt : l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux, et fidèle à son maître;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens,
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval?
Hé! qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces mâtins, voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir : car le trajet est grand;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.

Buvons toute cette eau; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec; et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie; ils firent tant,
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son âme.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire!
Si j'arrondissois mes états!
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire!
Tout cela, c'est la mer à boire :
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 207.
LATINS. *Phædr.*, 20; Fab. ant. *Nil.*, 2.
FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 49; *Amyot-Plut.*, contre les Stoïciens; comm. concept. des Lacéd.; *Bens.*, 206.

FABLE XXVI. — (168.)

Démocrite et les Abdéritains.

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étoient les fous, Démocrite le sage.
L'erreur alla si loin, qu'Abdère députa
Vers Hippocrate, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.
Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atomes,

Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes;
Et mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'univers, et ne se connoît pas.
Un temps fut qu'il savoit accorder les débats :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel, sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens :
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause! Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens
Cherchoit dans l'homme et dans la bête
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête,
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes d'un cerveau.
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable

Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu?

LATINS. *Hor.*, ode 1, l. 3, v. 1.
GRECS. *Hippocrat.*

La Fontaine doit sans doute la première idée de sa fable à la seconde épître d'Hippocrate à Damagète; M. le docteur ÉT. PARISET a bien voulu, pour notre édition, en faire exprès, sur le texte grec, une nouvelle traduction que nous donnons ici.

HIPPOCRATE A DAMAGÈTE, SALUT.

Mes conjectures étoient fondées, mon cher Damagète. Loin d'être aliéné, Démocrite a une raison supérieure; il m'a rendu plus sage; il rendroit plus sages tous les hommes. Je vous ai renvoyé le navire *l'Asclépias*. Ornez-le de la figure du soleil et de celle d'Hygie. Une divinité enfloit ses voiles dans la traversée, et l'a fait entrer dans le port d'Abdère le jour même où j'avois écrit que j'arriverois. Toute la ville étoit en avant des portes, probablement pour m'attendre; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tous, le visage abattu, jusqu'aux enfants. Leur douleur venoit de la folie de Démocrite. Lui, cependant philosophoit avec son ardeur accoutumée. Dès qu'on m'aperçut, les fronts s'éclaircirent un peu. L'espérance commença à renaître. Philopœmen avoit hâte de me conduire à mon logis, et ses empressements étoient approuvés; mais je pris la parole. « Abdéritains, m'écriai-je, mon premier « soin sera de visiter Démocrite ». On applaudit à ces mots; on se met en marche avec joie; on prend le chemin le plus court; on traverse la place publique; et devant, et derrière moi, et partout, j'entends ces cris : « Soignez-le, guérissez-le, « sauvez-le. » De mon côté, je les encourageois, je les rassurois; parce que, rassuré moi-même par le retour des vents étésiens, j'augurois ou que le mal étoit nul, ou qu'il seroit du moins de courte durée, et facile à corriger. Cependant nous

approchions de la maison de Démocrite, aussi-bien que de la ville. Déjà nous touchions aux murailles, et nous montions doucement. Derrière une tour étoit une colline très-élevée, qu'une forêt de longs peupliers noirs couvroit de son ombre. C'étoit là que demeuroit Démocrite. Lui-même étoit assis sous un petit platane dont le feuillage vaste et touffu touchoit jusqu'à terre; son épais et court manteau couvroit à peine ses épaules. Il étoit seul sur un siége de pierre, les jambes nues. Son visage pâle et maigre portoit une longue barbe. Près de lui, sur la droite, un ruisseau d'une eau limpide, qui descendoit de la colline, faisoit entendre un doux murmure. Sur la colline même étoit un petit temple consacré, je pense, aux nymphes, et environné de vignes que les seules mains de la nature avoient plantées. Démocrite tenoit sur ses genoux un livre magnifique; d'autres livres étoient à ses pieds, çà et là, ainsi que beaucoup de cadavres d'animaux entièrement disséqués. On le voyoit tantôt se courber pour écrire avec une grande attention : tantôt s'arrêter pour se recueillir en lui-même et méditer; puis, quelques instants après, se lever, marcher, considérer les viscères des animaux; et cela fait, les reposer à terre et retourner s'asseoir. Les Abdéritains qui m'environnoient, le visage consterné et les yeux pleins de larmes, me disoient : « Vous voyez maintenant, « ô Hippocrate, à quel point de folie Démocrite est arrivé : « il ne sait plus ni ce qu'il veut, ni ce qu'il fait. » Un d'eux, en essayant de me rendre cette folie plus sensible, se mit à jeter les hauts cris, comme le feroit une mère qui voit mourir son enfant; ou bien on l'eût pris, à ses gémissements, pour un voyageur qui déploreroit la perte d'une partie de son bagage. Mais, en l'entendant, Démocrite souriait, ou éclatoit de rire, et n'écrivoit plus; seulement, il secouoit fréquemment la tête. « Abdéritains, leur dis-je à mon tour, attendez ici : « je vais aller à Démocrite; je vais l'entretenir; je le verrai; « je l'entendrai; de cette façon, je saurai la vérité sur sa ma- « ladie. » Ayant ainsi parlé, je me mis à descendre lente-

ment ; car le chemin était âpre, et la pente très-rapide ; je n'avançois qu'en m'appuyant. Enfin j'arrivai jusqu'à Démocrite. Je le trouvai écrivant avec tout le feu d'un homme inspiré, et comme hors de lui. J'attendois tout debout qu'un moment de relâche arrivât. Bientôt, en effet, cette fougue d'écrire fut suspendue. Démocrite m'aperçut ; et, laissant là son style, il vint à moi : « Étranger, dit-il, recevez mon « salut. — Recevez le mien, lui répondis-je, ô Démocrite ! le « plus éclairé de tous les hommes. » Honteux, je pense, de ne m'avoir point appelé par mon nom : « Comment vous ap- « pellerai-je ? me dit-il ; car, c'est parce que je ne sais pas « votre nom que je vous ai qualifié d'étranger. — Je suis, lui « répondis-je, Hippocrate, le médecin. — Et la gloire des « Asclépiades, reprit-il : celle que vous vous êtes acquise « par votre profond savoir dans la médecine est venue « jusqu'à nous. Mais quelle nécessité vous a conduit ici ? « Avant tout, prenez un siége. Vous le voyez : celui-ci « n'est point sans agrément. Il est recouvert d'un feuillage « dont la verdure et la mollesse le rendent préférable aux « siéges si enviés de la fortune. » Je lui obéis ; après quoi, reprenant la parole : « Est-ce, me demanda-t-il, une affaire « particulière ou publique qui vous amène ? Parlez-moi sans « détour, afin que je vous aide, si je le puis. — En vérité, « lui répondis-je, je ne viens que pour vous ; pour voir un « sage. La mission qui m'est confiée par ma patrie n'est « qu'un prétexte. — En ce cas, reprit Démocrite, c'est dans « ma maison que vous recevrez l'hospitalité. » Quoiqu'il fût déjà évident pour moi que Démocrite n'étoit point aliéné, je voulus cependant le tâter par tous les points. « Connoissez- « vous, lui dis-je, un de vos concitoyens appelé Philopœmen ? « — Beaucoup, me répondit-il ; il est fils de Damon, qui « demeure près de la fontaine de Mercure. — C'est lui-même, « repris-je ; nous sommes liés par l'hospitalité de nos pères. « Que celle que vous m'offrez, ô Démocrite, soit plus pré- « cieuse pour moi : apprenez-moi sur quel sujet vous écrivez.

« — Sur quoi? répliqua-t-il après un moment de silence: « j'écris sur la manie. — Par Jupiter! m'écriai-je, cet écrit « vient à propos contre la ville. — Quelle ville voulez-vous « dire, Hippocrate? — Je ne sais, repris-je, comment ce « mot m'est échappé. Mais que dites-vous sur la manie? — « Qu'en puis-je dire, sinon ce qu'elle est, comment elle se « forme, et comment on la soulage? Quant à ces animaux « dont vous voyez les débris, si je les dissèque, ce n'est point « pour détruire les ouvrages de la Divinité, mais pour dé- « couvrir, s'il se peut, la nature et le siége de la bile. Lorsque « la bile surabonde dans l'homme, elle excite, vous le savez, « des perturbations intellectuelles. Nous avons plus ou moins « de cette humeur. Est-elle en excès? il en résulte des ma- « ladies, comme il arrive de toute matière dont les qualités « varient soit en bien, soit en mal. — Ce que vous dites est « plein de sagesse et de vérité, ô Démocrite, et combien je « vous félicite du repos dont vous jouissez, et que nous ne « pouvons goûter comme vous! — Et d'où vient que vous en « êtes privé, me dit-il, ô Hippocrate? — C'est, repris-je, « parce qu'on a des terres, une maison, des enfants, de « l'argent placé, des maladies, des morts, des serviteurs, des « alliances, et que tout cela nous coûte le bonheur. » Ce fut alors que notre homme se livra à son mouvement habituel. Il éclata en rires et en sarcasmes. Du reste, il étoit calme. « D'où « vient ce rire, ô Démocrite? Ai-je bien, ai-je mal parlé? Lui, de rire plus fort; et les Abdéritains, qui nous obser- voient du haut de la colline, de se frapper la tête et le visage, et de s'arracher les cheveux; car, m'ont-ils dit depuis, jamais Démocrite n'avoit tant ri que dans ce moment. Pour moi, je repris en ces termes: « O Démocrite, ô le plus sage des « sages! je désire savoir de vous quel est l'objet de ce rire « extraordinaire. Est-ce ma personne? Sont-ce mes paroles? « Sachons qui de nous deux a tort, afin que je me corrige, « ou que vous-même réprimiez ce rire déplacé. Par Her- « cule! s'écria Démocrite, si j'ai tort, ô Hippocrate, traitez-

« moi, guérissez-moi; vous aurez fait une cure incomparable!
« — Et comment n'aurièz-vous pas tort? lui répliquai-je.
« Pensez-vous avoir droit de rire des maux de l'humanité?
« tels que la mort, la maladie, la folie, la mélancolie, les
« meurtres; ainsi du reste, s'il est, en effet, quelque chose de
« pire : ou bien, en sens inverse, les alliances, la naissance
« des enfants; les fêtes, les mystères, les dignités, les hon-
« neurs et les autres biens de cette nature seroient-ils des
« objets risibles? Rirez-vous indistinctement de ce qui
« excite la joie, et de ce qui excite la pitié; de sorte que
« et le bien et le mal soient indifférents pour vous? » A
cela Démocrite répondit : « Vous parlez à merveille, ô Hip-
« pocrate : mais vous ignorez ce qui me fait rire. Quand
« vous le saurez, mon rire deviendra le vôtre : vous l'em-
« porterez avec vous, comme un trésor propre à vous dé-
« dommager, et au delà, de votre mission; comme un remède
« inestimable pour votre patrie et pour vous; puisqu'il vous
« donnera le pouvoir de rendre sages tous les hommes.
« Peut-être en revanche m'apprendrez-vous la médecine,
« vous qui aurez appris de moi comment la folle ambition
« des hommes se passionne pour des riens, et comment ils
« consument leur vie à poursuivre les biens les plus dignes
« de risée. — Au nom des dieux, répliquai-je, dites-moi : ce
« monde entier ignore peut-être qu'il est malade; peut-être
« n'a-t-il point où envoyer chercher des remèdes par une
« ambassade : car, hors du monde, qu'y a-t-il? » Démocrite
m'interrompit. « Prenez garde, Hippocrate; il y a des infinités
« de mondes; ne dépréciez pas la richesse de la nature. —
« Voilà ce que vous m'enseignerez en temps et lieu, ô Démo-
« crite. J'ai peur qu'en vous engageant dans l'infinité, vous
« ne recommenciez à rire. Ne songez seulement qu'à rendre
« compte de ce temps de votre vie que vous employez à rire. »
Démocrite alors me regardant en face : « Vous croyez, me
« dit-il, que je ris de deux choses, des biens et des maux.
« Je ne ris que d'une seule, l'homme : l'homme, plein de folie,

« vide de raison, puéril en tout, entreprenant des travaux
« sans fin, comme sans utilité ; lui que ses désirs insatiables
« promènent dans tous les recoins et jusqu'aux extrémités de
« la terre; avide d'or et d'argent : ne s'arrêtant pas même à
« la possession ; toujours s'agitant pour posséder davantage ;
« comme s'il étoit toujours au-dessous de lui-même ; comme
« s'il avoit à rougir d'être réputé heureux. Il va de ses doigts
« déchirer la terre; il y creuse des abîmes où les uns pé-
« rissent écrasés par des éboulements ; où les autres traînent
« leur longue vie dans des supplices qui leur servent de châ-
« timents, et dont ils se font comme une patrie, attachés à la
« recherche de l'or et de l'argent, à la poursuite de quelques
« traces de rouille ou de poussière; et coupant çà et là les
« veines de la terre pour tirer de leur repos quelques grains
« de sable. Cette mère si féconde et si riante, une soif d'opu-
« lence pousse l'homme à la tourmenter comme son ennemie.
« Il fuit une terre que le soleil éclaire ; il la dédaigne avec
« outrage, pour s'enfoncer dans une terre qu'habitent les
« ténèbres, la fatigue et les soucis ! Quel ridicule égarement !
« En voici qui achètent des chiens et des chevaux ; d'autres,
« qui, mesurant les limites d'une vaste contrée, l'inscrivent
« au rang de leurs propriétés ; ils veulent s'en faire les maîtres,
« ne l'étant pas d'eux-mêmes. En voilà qui ont hâte d'épouser
« et hâte de répudier; et, passant ainsi de l'amour à la haine,
« leurs enfants qu'ils ont chéris dans le jeune âge, ils les
« rejettent lorsqu'ils sont adultes : toujours vains dans leurs
« sentiments, toujours également déraisonnables et voisins
« de la folie ! J'en vois qui préfèrent à la paix les horreurs de
« la guerre civile, qui élèvent et déposent leurs rois, et se
« baignent dans le sang. Tel fouille une terre pour en tirer
« de l'argent ; avec cet argent, il achète une terre ; cette terre
» achetée, il en vend les fruits; et de la vente de ces fruits,
« il en retire encore de l'argent. Quelle suite de changements !
« et où les jette leur malice ! N'ont-ils point de richesses ? ils
« en désirent. En ont-ils ? ils les cachent ou les dissipent.

« Voilà de quoi je ris : c'est de leur mauvais sens ; c'est « surtout de leurs malheurs. Ne violent-ils pas toutes les « lois de la vérité ? Dans les débats qu'allume leur jalousie, « une animosité réciproque arme l'un contre l'autre, les « frères, les enfants, les citoyens ; ils s'égorgent pour s'ar- « racher des biens que leur mort même les empêche de pos- « séder. La dépravation de leurs cœurs les rend insensibles « à l'indigence de leurs amis et de leur patrie. Ils consacrent « leur or à l'acquisition d'objets frivoles et inanimés. Ils « échangent tout ce qu'ils ont contre des statues, vains simu- « lacres dont ils sont charmés, lorsqu'il semble que des pa- « roles en vont sortir ; tandis qu'ils ont en aversion quiconque « leur en feroit entendre réellement. Les difficultés irritent « leurs caprices. Sont-ils sur un continent ? ils soupirent « après la mer. Sont-ils dans une île ? ils soupirent après un « continent. Il faut que tout fléchisse sous le joug de leurs « passions. Ils louent le courage à la guerre, et se laissent « vaincre par l'intempérance et l'avarice. Leurs fantasques « désirs sont autant de maladies qui les énervent et les abais- « sent au rôle de Thersites. Pourquoi donc vous offenser de « mon rire, ô Hippocrate ? Personne ne rit de sa propre « folie ; chacun rit de celle des autres. Tel qui se croit sobre « insulte à tel que le vin a troublé ; et tel que travaille une plus « fâcheuse maladie, à tel qui n'a que celle de l'amour. L'homme « de mer n'est pas plus épargné que l'agriculteur ; et les mé- « tiers, comme les actions, sont des principes de discorde.— « Je reconnois ces vérités, dis-je à mon tour, ô Démocrite : « aucun autre discours ne mettroit mieux à découvert toute « l'infortune des mortels ; cependant il est des choses dont « les affaires humaines consacrent la nécessité ; l'économie, « par exemple ; même la construction des vaisseaux, et les « autres parties de cet état social et politique qui est la « véritable destinée de l'homme. La nature ne l'a point fait « pour vivre sans travailler ; mais de ces travaux mêmes « sort, comme de sa source, un fol amour de gloire qui, se

« répandant au loin, abuse et corrompt les meilleurs esprits.
« Malgré l'application la plus attentive pour ne tomber dans
« aucune faute, ils ne sauroient percer dans les obscurités
« de l'avenir. En se donnant une compagne, quel homme
« prévoit le divorce ou la mort ? Quel homme, dans les
« soins qu'il prend de ses enfants, s'avertit qu'il peut les
« perdre ? Il en est ainsi pour l'agriculture, pour une expé-
« dition navale, pour le commandement d'une armée, pour
« le pouvoir souverain, pour toutes les choses de la vie.
« Personne ne se prémunit contre un échec. On se repaît
« des plus flatteuses espérances ; on ne se souvient pas même
« des revers. Votre rire, ô Démocrite, peut-il s'accorder
« avec tout cela ? — Hippocrate, me répondit-il, permettez
« que j'accuse la lenteur de votre entendement qui se tient
« encore si loin de ma pensée ; et qui, faute d'y songer,
« saisit mal les limites où pour mon esprit la tranquillité
« cesse, et l'ébranlement commence. Les hommes portent-
« ils dans leurs entreprises cette prudence éclairée qui leur
« en facilite l'issue ? mon rire s'arrête. Mais comme ils
« prennent grossièrement le change sur les vraies con-
« venances de la vie, les malheureux, dans leur indocile
« aveuglement, se livrent aux emportements les plus déréglés.
« Ils n'écoutent point ce que leur apprend ce tourbillon
« de choses humaines, cette rapide instabilité qui leur fait
« subir tant de vicissitudes imprévues. Ils attachent des idées
« de convenance et de fixité à ce qui n'en a point, et dans
« l'oubli de ces prompts changements qui déplacent tout, ils
« courent à ce qui leur nuit, ils embrassent ce qui va les
« perdre, et se précipitent ainsi dans un abîme d'infortunes.
« Le moyen d'y échapper seroit de se bien étudier, de se
« bien connoître, de comparer soigneusement ses besoins
« avec ses facultés, et de les tenir réciproquement dans de
« justes proportions, afin de ne pas ouvrir à ses passions un
« champ sans limites, et de ne puiser dans les richesses de
« la nature qui nourrit tout que ce qui suffiroit au voyage

« de la vie. Une santé trop florissante est le prélude des « maladies les plus funestes; un excès de bonheur touche « aux plus rudes catastrophes. Ce sont surtout les hommes « élevés dont les malheurs sont éclatants. Dépourvus de « l'expérience du passé; d'autres trouvent leur ruine dans « leur méchanceté propre : les choses qui sautent aux yeux, « ils ne les voient pas; bien qu'une longue vie les ait fami- « liarisés avec les chances des événements, c'est-à-dire, avec « tout ce qui donne l'intelligence de l'avenir. Voilà les objets « de mon rire, ô hommes insensés! Vous que punissent si « justement les vices qui vous possèdent, l'avarice, l'in- « satiable cupidité, la haine, la fraude, la perfidie, l'envie, « la médisance..... et comment énumérer cette suite infinie « d'iniquités dans lesquelles votre vie se consume au milieu « des trames criminelles et des noires trahisons! Leur vertu « n'est que le masque de leur perversité. Ils aiment le « mensonge, les lâches voluptés, l'indiscipline violatrice des « lois. Que condamne mon rire, si ce n'est leur étourderie, « comme s'ils étoient sans yeux et sans oreilles? C'est par « les seules lumières de l'esprit que les sens de l'homme « s'éclairent sur ce qui est et ce qui sera. Il se dégoûte de « tout, et il revient à tout; il avait renoncé à la mer, et « il y retourne; quitté l'agriculture, et il la reprend; répudié « sa femme, il en épouse une seconde; enterré ses premiers « enfants, il en procrée, il en élève d'autres; il soupiroit « après la vieillesse, et gémit d'y arriver. Point de situation « où s'arrête enfin son inconstance. Les princes, les rois, « envient le bonheur d'un particulier, et le particulier celui « des rois. Le magistrat envie la sécurité de l'artisan, et « l'artisan le pouvoir illimité du magistrat. Pas un n'aperçoit « le sentier de la vertu : sentier si uni, si égal et si doux; « où les chutes sont impossibles, et où cependant pas un « n'ose s'engager. Celui où ils se laissent emporter est dif- « ficile, tortueux, âpre; à chaque pas, ils bronchent, ils « chancellent, ils tombent; ils sont tout hors d'haleine,

« comme s'ils étoient poursuivis; tantôt devancés, tantôt
« devançants, et toujours disputant entre eux. Brûlés de
« l'impure flamme de l'amour et enhardis par une criminelle
« impudence, ceux-ci vont souiller la couche d'autrui;
« ceux-là sont desséchés par l'incurable soif de l'or; d'autres
« se tendent mutuellement des piéges; ou bien, emportés
« dans les hautes régions de l'amour-propre, le poids de
« leur méchanceté les entraîne, et les précipite dans un
« gouffre de ruines. Ils abattent leur maison, ils la relèvent;
« ils se félicitent, ils se repentent; ils foulent aux pieds les
« droits de l'amitié; ceux du sang, ils les attaquent, tant la
« haine les rend dénaturés! et la cause de tout cela, c'est
« l'avarice. Que sont-ils donc? des enfants que des hochets
« amusent, qui n'ont encore aucune étincelle de jugement,
« et que charme le premier objet qui se présente. En quoi,
« dans leurs désirs, l'emportent-ils sur les brutes? si ce
« n'est peut-être en ce que la brute s'arrête à ce qui lui
« suffit. Le lion a-t-il jamais enfoui de l'or? Le taureau
« a-t-il jamais combattu par avidité? La panthère est-elle
« insatiable? Le sanglier que presse la soif ne désire que
« l'eau dont il a besoin. Le loup dévore l'aliment qui lui est
« nécessaire, et retombe dans le repos. L'homme seul, assis
« à un banquet, y passe des nuits et des jours, sans être
« rassasié. L'animal ne donne qu'un moment de l'année au
« soin de sa postérité; l'homme seul, furieux de volupté,
« perpétue ses dissolutions. O Hippocrate! je ne rirai point
« de cet amant qui verse des larmes, parce qu'il a trouvé
« par bonheur une porte fermée! Je ne rirai point de qui
« méprise follement les dangers, et court s'exposer sur des
« précipices, ou sur les profonds abîmes de la mer! ou de
« qui noie son navire sous des fardeaux énormes, et se
« plaint, après l'avoir ainsi surchargé, que les vagues
« l'aient englouti! En rire même ne me satisfait pas. Je
« voudrois inventer contre eux quelque tourment nouveau.
« Ce n'est point la médecine qui leur est nécessaire, ni des

« remèdes préparés par une main divine. Jugez-en par « l'exemple de votre ancêtre Esculape ; il conservoit les « hommes, et, pour récompense, il fut frappé de la foudre. « Ne voyez-vous pas que je participe moi-même à ce fonds « de méchanceté, puisque, pour découvrir la cause de la « manie, j'immole et disèque d'innocents animaux ? C'est « dans l'homme même que j'aurois dû la chercher. Ne voyez- « vous pas aussi que la haine pour l'homme respire en quel- « que façon dans tout l'univers, et que les maladies sont « en foule accumulées contre lui ? Tout l'homme, dès « l'origine, n'est que maladie. Inhabile à se nourrir, il lui « faut un secours étranger ; puis son mauvais sens croissant « avec ses forces, il lui faut des pédagogues. Il est audacieux « dans la vigueur de l'âge, et digne seulement de pitié dans « son déclin : époque de foiblesse où ses travaux passés « sont le seul trésor que sa vanité puisse exploiter désormais. « Le voilà tel que, tout couvert d'ordures, il s'est élancé du « sein de sa mère. Il semble qu'indignés de cette tache « originelle, et poussés par une fureur implacable, les hommes « se jettent, les uns dans les batailles et les calamités sans « fin ; les autres, dans les séductions et les adultères ; ceux- « ci, dans les opprobres de l'ivresse ; ceux-là, dans les larcins « ou les prodigalités. Que n'ai-je le pouvoir d'ouvrir à vos « yeux leurs demeures, de n'y rien laisser sous le voile, et « de surprendre à souhait tout ce qui s'y passe ! (*) Quel « spectacle ! les uns mangent, les autres gémissent ; ici des « coups et des tortures ; là des préparations empoisonnées ; « plus loin des embûches tendues, ou des condamnations à « mort ; ailleurs des cris de joie, ou des cris de douleur. « Ceux-ci se portent accusateurs de leurs amis : ceux-là ont « perdu l'esprit par excès d'ambition : d'autres, plus profonds « dans leurs desseins, en cachent le secret dans les replis « de leur âme. Que de contraires ! des jeunes, des vieux « qui sollicitent, qui refusent : des nécessiteux ; des hommes

(*) Voilà l'idée du *Diable boiteux* de Le Sage.

« qui regorgent, ou qui expirent de faim. L'accablement
« de la débauche, et l'excès de la misère; la malpropreté
« et les chaînes à côté des délices et de l'orgueilleuse
« opulence; des mains qui nourrissent, qui égorgent, qui
« ensevelissent; le mépris de ce que l'on possède, et de
« l'ardeur pour de simples espérances; de l'effronterie, une
« lésine sordide, une cupidité toujours allumée; des meur-
« triers, des victimes; un orgueil superbe, une vanité infatuée
« d'elle-même; de l'engouement pour des chevaux, des
« hommes, des chiens; pour des pierres, du bois, de
« l'airain, des tableaux. Où se rendent ceux-ci? Ils courent
« à la guerre, à des ambassades, à des cérémonies religieuses;
« ils portent des couronnes et des armes; et les voilà qui
« succombent. D'autres courent à un combat naval, à leurs
« maisons des champs, à la place publique, à l'assemblée,
« au théâtre, à leurs navires en chargement. Celui-ci
« s'échappe et fuit; celui-là se plonge dans les voluptés,
« ou s'endort dans les bras de la nonchalance et du repos.
« Ames indignes et malheureuses! J'épargnerois dans mes
« railleries tant de folies et de lâchetés! J'ai bien peur que
« votre art même, ô Hippocrate, ne blessât leur fausse
« délicatesse. Elle s'offense de tout : et comme ils ont érigé
« en sagesse leur propre manie, je soupçonne que, soit
« envie, soit ingratitude, ils rejetteroient avec outrage les
« leçons qu'ils pourroient tirer de votre savoir. Aussitôt
« qu'ils recouvrent la santé, les malades en font honneur
« aux dieux et à la fortune : ou bien, rapportant leur salut
« à leur propre nature, ils prennent en aversion leur bien-
« faiteur, et s'indignent, ou peu s'en faut, si l'on se figure
« qu'il les ait obligés le moins du monde. A qui en appeler?
« à des arbitres ignorants qui condamneront le bon droit.
« C'est l'ignorance, en effet, qui prononce : les malades, par
« mauvaise foi, et les médecins, par envie, se refusent à
« redresser le jugement qu'elle a porté. Voilà de ces traits
« que vous ne connoissez que trop; vous en avez été témoin,

« je le sais, dans plus d'une maladie très-grave; vous avez « toujours eu la pudeur de ne vous en point moquer, et « c'est ainsi que la vérité reste cachée, faute de voix qui la « manifeste. » En achevant ces paroles, Démocrite sourioit, mon cher Damagète; pour moi, je croyois sentir en lui quelque chose de divin; il me sembloit qu'il avoit dépouillé la forme humaine. « Mortel sublime, lui dis-je alors, je vais « remporter à Cos l'inestimable don de votre hospitalité. « Mon âme est tout entière au sentiment de votre admirable « sagesse. Je serai le héraut de votre génie; je proclamerai « partout que vous seul avez pénétré dans la véritable « nature de l'homme. Mon intelligence s'est épurée près de « vous. Permettez que je vous laisse à vous-même. L'heure « est avancée. Il est temps de nous reposer. Demain et les « jours suivants, nous nous retrouverons ici. » A ces mots, je me levai; Démocrite vouloit me suivre. Un homme s'approcha. Je ne sais d'où il venoit. Démocrite lui remit ses livres. Je me hâtai de rejoindre les Abdéritains que j'avois laissés sur le haut de la colline. « Que j'ai de grâces « à vous rendre de m'avoir appelé près de vous, leur dis-je; « j'ai vu Démocrite. Non seulement, il est d'une sagesse « éminente, mais lui seul encore auroit le pouvoir de rendre « sages tous les hommes. » Voilà, mon cher Damagète, ce que, dans la joie qui me transporte, je voulois vous dire touchant Démocrite. Adieu.

FABLE XXVII. — (169.)

Le Loup et le Chasseur.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage!
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme, sourd à ma voix, comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami : tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot; car il vaut tout un livre :
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain.
— Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin;
Jouis dès aujourd'hui : redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avoit mis bas un daim.
Un faon de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt; tous deux gisent sur l'herbe.
La proie étoit honnête, un daim avec un faon;
Tout modeste chasseur en eût été content :
Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordoient; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit assez de biens. Mais quoi! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer

Voit le long d'un sillon une perdrix marcher;
Surcroît chétif aux autres têtes:
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd, meurt vengé sur son corps:
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux.
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux:
O fortune! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus! que de biens! mais pourtant
Il faut les ménager; ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant:
Un, deux, trois, quatre corps; ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours; et mangeons cependant
La corde de cet arc: il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau, l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc, qui se détend, et fait de la sagette
Un nouveau mort: mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse:
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun:
La convoitise perdit l'un;
L'autre périt par l'avarice.

LATINS. *Hor.*, l. 1, od. 11, v. 7 et s.; *Pers.*, sat. 5, v. 142; *Mart.*, l. 1, ep. 16; l. 5, ep. 59; *Camer.*, 368.

ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 2, p. 292.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE. — (170.)

Le Dépositaire infidèle.

Grace aux Filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux;
Peut-être d'autres héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages:
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant:
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs:
Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs.

Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes :
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je soutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Ésope et comme Homère,
Un vrai menteur ne seroit :
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait.
Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer? dit-il quand il fut de retour.
Votre fer! il n'est plus : j'ai regret de vous dire

Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin; puis à sôuper convie
Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
Dispensez-moi, je vous supplie;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie :
Je n'ai que lui, que dis-je ! hélas ! je ne l'ai plus !
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le marchand repartit : Hier au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever :
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment;
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je;
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure :
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope ;
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise :
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;
On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant : l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

LATINS. *Cam.*, 386 ; *Nic. Perg.*, 106.
FRANÇAIS. Divertiss. cur. ; *Bruscamb.*
ITALIENS. *Christ. Zabeta*, p. 20.
ESPAGNOLS. *Ysopo*-Collect., 32 ; *Seb. Mey*, 8.
ORIENTAUX. *Bidpai*, t. 2, p. 186.

FABLE II. — (1719)

Les deux Pigeons.

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançoit davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :

Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère,
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étois là ; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès; cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris : ce blé couvroit d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs étoit usé; si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échappé.
Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,

Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure :
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pié,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints : et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants

Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète!
Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

La Fontaine avoit déjà dit, dans une lettre à la duchesse de Bouillon, (juin 1671):

Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable et vive princesse?

ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. I, p. 77.

FABLE III. — (172.)

Le Singe et le Léopard.

Le singe avec le léopard
Gagnoient de l'argent à la foire.
Ils affichoient chacun à part :
L'un d'eux disoit : Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu : le roi m'a voulu voir;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée.
La bigarrure plaît, partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disoit : Venez, de grâce,
Venez, messieurs; je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler :
Car il parle, on l'entend; il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux : et le tout pour six blancs;

Non, messieurs, pour un sou : si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.
Le singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents!

GRECS. *Æs.-Cor.*, 159; II 159.
LATINS. *Av.*, 40; *P. Cand.*, 87; *Als.*, 137.
FRANÇAIS. *Ysop.-Avionn.*, 18; *Guill. Tard.*, 2; *Guill. Haud.*, 2; *Ph. Hegem.*, 16; *Amyot.-Plut.*, Malad. de l'âme, § 3; Banq. des VII sages, § 34; *Bens.*, 121; Anon. de Col., 17.
ITALIENS. *Capaccio*, 30; *Ces. Pav.*, 141; *Guicc.*, p. 152; *Verdizz.*, 46.

YSOPET-AVIONNET.

FABLE XVIII.

De Renart et de la Ourse.

L'ourse pour sa piau desguisée
En vouloit estre mieux prisée :
Autre dient que c'est une beste
Qui, de la pel et de la teste,
Resemble la belle pentere
A qui autre ne s'acompere,
Tant par y a couleur diverse.
L'en dit qu'elle repaire en Perse.
Et si dit par l'ame son pere,

YSOPET-AVIONNET. *FABLE XVIII.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 53.*

De Renart et de la Ourse.

Que bestes a lui ne se pere[2]
De noblesce ne de biauté :
Car au monde n'a pas auté. [3]
Et pour ce le greve et desdaigne
Qu'autre beste a lui s'acompaigne;
D'ours, de cheval ne de lion
Ne doit-on faire mencion.
Envers lui, célui est avis,
Tous li semblent sales et vis. [4]
Le renart qui tant scet de guille [5]
Vit que cil desprise et aville
Les autres, et se prise et loue :
Si li dit, en faisant la moue :
Ains cuides tu que mieux vailles
Pour ta piau où tant a de mailles
Dont les deux, non mie les trois
Ne vallent un petit pouois. [6]
Tu te fais de ta piau mout cointes
Pour les mailles qui y sont pointes; [7]
Mais je ne pris riens tel pointure,
Ne ne me fi ne n'assegure.
Se Dieu a en toy biauté mise
Pour ce les autres ne desprise :
Car un lait saige est plus prisé,
Que n'est un biau fol desguisé.

Biauté nulle a seu ne se prent :
. . . . . .
Biauté ne vaut riens sans savoir :
L'un et l'autre fait bon avoir.
Telle est la très vraye noblesce
Qui bonnes meurs en cuer adresce.
Le noble cuer tretout surmonte :
Le noble cuer les membres domte.
Nobles sont fais d'ancienneté

Par biau fais et par netteté.
Toutes voies tout bon chrétien [8]
Puet dire : Hors suis de tout lien,
Et deslivrés de servitude.
Ce, Jesus Christ es sien abutte :
Car de haut lieu vint sa noblesse :
De paradis par droit adresse
Où onques vilains n'abita,
Où villeinie nul giste n'a.
Oncques villain n'i demoura,
Ne cultiva ne laboura.
Et toutes fois li nobles homs,
Afin que fut faite raisons
De l'offense du premier pere,
Vint a souffrir la mort amere.
Li fils Dieu naturellement
Vost faire le rachetement,
Pource que fussent anobli
Qui dusse estre mis en obli,
Qui estoient a mort condampné,
Tui cil qui estoient d'Adam né.
Par l'oeuvre de la Trinité
Fu le monde tout visité.
Mais le fils Dieu tant seulement
Prist vrai corps precieusement,
Et descendi de sa hautesse.
De son pere, de sa forteresse
Descendi par porte dorée
Ci aval en nostre contrée.

[1] *Qu'elle repaire*, qu'elle se trouve, de *reperitur*. — [2] *Ne se pere*, ne se compare. — [3] *Auté*, tel. — 4 *Sales et vis*, sales et vils. — [5] *Guille*, ruse, tromperie, finesse. — [6] *Pouois*, poids, de *pondus*. — 7 *Pointes*, et au vers suivant, *pointure* : peintes et peinture. — [8] *Toutes voies*, toutefois.

FABLE IV. — (173.)

Le Gland et la Citrouille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue,
A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là!
Hé parbleu! je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire:
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris: plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme:
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.

Il s'éveille; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
Oh! oh! dit-il, je saigne! Et que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison;
J'en-vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

GRECS. *St. Cyr.*, l. 2, c. 14; l. 3, c. 13.

LATINS. *P. Crinitas* (*P. Riccio*), de honest. discipl., l. 2; *Phil.*, 10; *J. Raul.*, de matrim., serm. 3.

Quercus enim pulchra et alta non fert nisi glandem pro fructu : qui fructus est porcorum; vitis verò vilis arbor et tortuosa fert optimum vinum, Deum et homines lætificans.

FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 262; *Tabarin*, fol. 8, r°.

Si la nature a fait quelque chose en vain.

GRATELARD. Mon maître, nous sommes entrez aujourd'hui en grande dispute, moi et un philosophe. Nous promenions dans un jardin de la pateripatetienne. Je voulois soutenir que la nature faisoit de grands manquements en ce qu'elle produisoit; et lui, me disoit le contraire.

LE MAÎTRE. Et outre ce que la nature produit, elle se montre mère commune et libérale. . . . . .

GRATEL. . . . . J'ai enfin été contraint d'avouer au philosophe, ce qu'il disoit, être vrai.

LE MAÎTRE. On ne le peut nier qu'on ne désassamble quand et quant le lien et l'union qui conjoignent et soutiennent les choses de la nature.

GRATEL. Oui; mais je vais vous enseigner comment il a fallu lui accorder son opinion.

LE MAÎTRE. Comment cela s'est-il pratiqué, Gratelard?

GRATEL. En me promenant, comme j'ai déjà dit, dans ce jardin, j'ai aperçu une grosse citrouille : par ma foi, c'étoit un grand tambour de Suisse qui étoit pendu en l'air : j'admirois comme la nature avoit eu

si peu d'esprit de dire qu'un si gros fruit fût soutenu par une si petite queue qui, au moindre vent, se pouvoit rompre.

LE MAÎTRE. Tu accusois la nature sur ce sujet?

GRATEL. Je l'accusois d'indiscrétion, comme de vrai, il y devroit avoir une proportion *inter sustinentem et sustinendum;* mais, quand j'ai été plus avant dans le bois qui est à l'autre extrémité du jardin, j'ai bien changé d'opinion.

LE MAÎTRE. Tu as connu enfin que la nature ne produit rien qu'avec grande considération.

GRATEL. Par la mordienne, j'étois perdu si elle eût fait autrement: car en passant par-dessous un grand chesne, j'entendois chanter un oiseau qui, par son doux ramage, m'arresta tout court, et, comme je voulois regarder en haut, un gland me tomba sur le nez: je fus alors contraint d'avouer que la nature avoit bien fait; car si elle eût mis une citrouille au sommet d'un chesne, cela m'eût fort bien cassé le nez.

LE MAÎTRE. Il t'eût fait beau voir avec ton nez en escharpe, boire dans une bouteille, Gratelard.

GRATEL. Je jure la Géorgique de Virgile, mon maître, que c'étoit là le moyen par où la nature me pouvoit empecher de porter des lunettes dans ma vieillesse, etc. etc.

On pardonnera, nous l'espérons, la réimpression de ce fragment d'une farce fort rare aujourd'hui. Il a fallu l'autorité des autres commentateurs de La Fontaine pour nous décider à citer les fables des auteurs indiqués: elles ne conviennent nullement au sujet traité par notre fabuliste.

FABLE V.—(174.)

L'Écolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin.

Certain enfant qui sentoit son collége,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilége
Qu'ont les pédants de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin en automne
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut :
Car au printemps il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :
Même il ébranchoit l'arbre; et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfants :
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment

Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant, que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

LATINS. *Virg.*, Georg., c. VI, v. 134:

Primus vere rosam, atque autumno carpere poma.

FABLE VI. — (175.)

Le Statuaire et la Statue de Jupiter.

Un bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

Il sera dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains; faites des vœux :
Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole :

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur
Le poëte autrefois n'en dut guère,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère :

Il étoit enfant en ceci;
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit:
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimère:
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes:
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

LATINS. *Hor.*, l. I, sat. VIII, v. I et s.; *Av.*, 23; *R. Holk.*, lect. 153.
ORIENTAUX. *Isaïe*, c. IV, versets 13, 14, 15, 16, 17.

FABLE VII. — (176.)

La Souris métamorphosée en Fille.

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un bramin le fit : je le crois aisément ;
Chaque pays a sa pensée.
La souris étoit fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu : mais le peuple bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre âme, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi,
Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,

Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
Non, dit-il; ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits :
Je vous conseille de le prendre.
Eh bien, dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? — Hélas ! non; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée
Le bramin fâché s'écria :
O vent, donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre belle !
Il accouroit : un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit : J'aurois une querelle
Avec le rat; et l'offenser
Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de rat, la demoiselle
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat ! un rat : c'est de ces coups
Qu'Amour fait; témoin telle et telle;
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point. Mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au soleil préférable,
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.
Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,

La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté;
Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même;
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son âme en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe;
Mais, agissant diversement
Selon l'organe seulement,
L'une s'élève, et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très-différentes entre elles;
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire, à la loi par le ciel établie;
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

LATINS. *Sanct. Hier.*, quæst. sup. Genes., pag. 1319; *Jac. de Lenda*, fol. 41, r°.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 64; *Basnage*, Hist. du peuple juif.

ORIENTAUX. *Bidpai*, t. 2, p. 385.

FABLE VIII. — (177.)

Le Fou qui vend la Sagesse.

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la sagesse : et les mortels crédules
De courir à l'achat; chacun fut diligent.
On essuyoit force grimaces;
Puis on avoit pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchoient; mais que leur servoit-il?
C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,

Un des dupes un jour alla trouver un sage,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs :
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la sagesse.

LATINS. *Abst.*, 184 ; Democrit. rideus, p. 143.

FABLE IX. — (178.)

L'Huître et les Plaideurs.

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venoit d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent, il fallut contester.
L'un se baissoit déjà pour amasser la proie ;
L'autre le pousse et dit : Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
Si par-là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
Eh bien ! vous l'avez vue, et moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;

Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

LATINS. *Jac. Regn.*, part. 1, f. 21; *Grat. a Stᵒ Eliâ*, 7, 8; Democr. rid., p. 217.

FRANÇAIS. *Eutrap.*, c. 7; *Boileau*, ép. 2, à l'abbé des Roches, vers 41 et s.; *Mor. de Maut.*, 15.

ITALIENS. *Arl. Maynard*, p. 97.

FABLE X. — (178.)

Le Loup et le Chien maigre.

Autrefois carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison : carpillon n'eut pas tort;
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en alloit l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : Jà ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là :
Attendez; mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce, il faut, malgré moi, que j'engraisse.
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre.
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au loup par un treillis :

Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il; et de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile :
Ce loup ne savoit pas encor bien son métier.

Grecs. *Æs.-Cor.*, 35; II 35.
Latins. *Faern.*, 86.
Français. *Mar. de Fr.*, 94; *Guill. Haud.*, 232; *Bens.*, 126.
Italiens. *Ces. Pav.*, 33.

FABLE XI. — (180.)

Rien de trop.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement:
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu, bien souvent épuise les guérets:
En superfluités s'épandant d'ordinaire.
Et, poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins: tant le luxe sait plaire.
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns: ils les croquèrent tous;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers: les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente

A se porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

LATINS. *Abst.*, 190; *Terent.*, Andr., act. 1, sc. 1, v. 61 et 62.

SOSIA.

Nam id arbitror
Apprimè in vitâ esse utile, ut ne quid nimis.

ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 1, p. 346; t. 3, p. 179.

FABLE XII.—(181.)

Le Cierge.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette, et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quant on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en françois la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
Et, nouvel Empédocle aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné:
Ce cierge ne savoit grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit:
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

LATINS. *Albert.*, 58; *Abst.*, 52; *Camer.*, 321.
FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 319.
ITALIENS. *Capaccio*, 29; *Baldi*, 16.

FABLE XIII.—(182.)

Jupiter et le Passager.

Oh! combien le péril enrichiroit les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier;
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appelez-vous ces avertissements?

Un passager, pendant l'orage,
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphants
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire :
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.

Il trouva des voleurs; et n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor:
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit: Mon camarade,
Tu te moques de nous; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don.

Grecs. *Æs.-Cor.*, 17, 18, 47; II 15, 28, 47.
Latins. *J. Posth.*, 15; *P. Cand.*, 45, 50; *Reb.*; *Als.*, 148.
Français. *Guill. Tard.*, 30; *Guill. Tard.*, trad. du *Pogg.*, 205; *Rab.*, l. 4, c. 18 à 35; *Guill. Haud.*, 30, 34, 220; *Bens.*, 138.

FABLE XIV. — (183.)

Le Chat et le Renard.

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pèlerinage.
C'étoient deux vrais tartufs, deux archipatelins,
Deux francs patte-pelus, qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile;
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots sur un arbre il grimpa bel et bien.

L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut.
Partout il tenta des asiles;
Et ce fut partout sans succès :
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire:
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un; mais qu'il soit bon.

GRECS. PROV. :

Πολλ' οἰδ' ἀλωπηξ, ἀλλ' ἐχῖνος ἓν μέγα.

Multa novit vulpes, sed erinaceus unum magnum.

LATINS. Fab. Extrav., 5; *J. Gers.*, paraphr. supr. magnif., tract. IV, par. 4; *Camer.*, 240, 396; *Hartm. Schoppf.*, l. 3, c. 10; *Frit*, 23; *J. Regn.*, part. 1, f. 28.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 98; Rom. du Ren. (B. R. Cangé, 68), fol. 99; *Jul. Mach.*-Extrav., 5; *Guill. Haud.*, 255; *P. Despr.*, 55; *Bens.*, 70; *Le Noble*, 24.

ITALIENS. *Ces. Pav.*, 144.

ESPAGNOLS. *Ysop.*-Extrav., 5; *Sch. Mey*, 52.

ALLEMANDS. *H. Steinh.*-Extrav., 5.

ANGLAIS. *Ogilby*, 57.

HOLLANDAIS. *Esopus*-Extrav., 5.

ROMAN DU RENART.

Thiebert, par ta confession, [1]
Fait Dams Renard, la vérité;
Si te venoient arrousté
Tuit li chien Guille-Buisson; [2]

Si te doint dex confession,
Car me dit, or que tu feroies?
Fuierois-tu, si me laieroies?
Et dist Thiebert, n'y auroit plus:
Ainsois monteroie lassus,
Si regarderoie leur force;
Si je trouvoie ou crue ou fosse [3]
Où je me peusse muchier, [4]
Les lairoie outre chevauchier:
Et vous, Dams Renart, que feriés?
Bien sai, vous vous en iriés;
Si m'en lairiés convenir.
Attant a on véu venir
Guille-Buisson et ses chiens.
Ici ne voi-je nul des miens,
Sire Thiebert, ce dit Renart,
Or traie chascun de son art.

[1] *Thiebert*, surnom du chat. — [2] *Guille-Buisson*, nom fait à plaisir pour un chasseur qui bat les buissons. — [3] *Crue*, *creux*, caverne, enfoncement du terrain. — [4] *Muchier*, cacher, se cacher.

FABLE XV. — (484.)

Le Mari, la Femme et le Voleur.

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
Jamais œillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire,
Déifiant le pauvre sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois, c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi ! si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand' peur,
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu ! Prends donc en récompense

Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance :
Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats :
Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte
Que la plus forte passion,
C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion;
Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte :
J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement;
Le conte m'en a plu toujours infiniment :
Il est bien d'une âme espagnole,
Et plus grande encore que folle.

LATINS *Jac. de Lenda*, fo 74, v°; *Camer.*, 389.
ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 2, p. 355.

FABLE XVI. — (185.)

Le Trésor et les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse,
C'est-à-dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, et finir lui-même sa misère,
Puisque aussi bien sans lui la faim le viendroit faire :
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention une vieille masure
Fut la scène où devoit se passer l'aventure :
Il y porte une corde; et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse et l'emporte;
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !
Je ne me pendrai pas! Eh ! vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme.

Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre :
Et celui qui se pendit
S'y devoit le moins attendre.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 384 ; Anthol. grec., l. [illegible], c. [illegible].
LATINS. *Auson.*, epigr. 21, 22 ; *Statil. Flacc.*; *Abst.*, 109.
FRANÇAIS. *Guill. Guerr.*, 4 ; Divert. cur. ; *de La Fresn. Vauq.*, epigr. p. 639.
ITALIENS. *M. G. B. Cinth. Gyrald.*, Dec. nona, nov. 8.
ESPAGNOLS. *C. G. Tej.*, fol. 249.

FABLE XVII.—(186.)

Le Singe et le Chat.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'étoit un très-bon plat:
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté;
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage:
Bertrand déroboit tout; Raton, de son côté,
Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marrons.
Les escroquer étoit une très-bonne affaire:
Nos galants y voyoient double profit à faire,
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton: Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître;
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verroient beau jeu.
Aussitôt fait que dit: Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque;

Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

LATINS. *Sim. Majol.*, Dies canicul., p. 100; *Jac. Regn.*, par. 2, f. 29.
FRANÇAIS. *Eutrap.*, c. 7; *Guill. Bouch.*, p. 186; *P. Despr.*, 30; *Bens.*, 109; *Le Noble*, 44.

FABLE XVIII.—(187.)

Le Milan et le Rossignol.

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.
Aussi-bien, que manger en qui n'a que le son ?
Écoutez plutôt ma chanson :
Je vous raconterai Térée et son envie.
—Qui Térée? est-ce un mets propre pour les milans?
— Non pas; c'étoit un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira · mon chant plaît à chacun.
Le milan alors lui réplique :
Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique !
—J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

(GREGS. *Æs.-Cor.*, 3; Π 3; *Hes.*, Εργα καὶ ημεραι, v. 202 et s.
Νῦν δ' αἶνον βασιλεῦς ἔρέω, φρονέουσι καὶ ἀυσοῖς.
Ὣ δ' ἴρηξ προσέειπεν ἀηδόνα ποικιλόδειρον
Ὕψι μάλ' ἐν νεφέεσσι φέρων, ὀνύχεσσι μεμαρπὼς.

Ἥ δ' ἐλιὼν, γναμπτοῖσι πεπαρμένη ἄμφ' ὀνύχεσσι,
Μύρετο· τὴν δ' ὄγ ἐπικρατέως πρὸς μῦθον ἔειπεν.
Δαιμονίη, τί λέλακας ; ἔχειν Ὑ σε πολλὸν ἀρείων.
Τῇ δ' εἶς, ἢ σ' ἂν ἐγὼ περ' ἄγω, καὶ ἀοιδὸν ἐοῦσαν.
Δ' εἶπνον δ' αἶκ' ἐθέλπ ποιήσομαι, ἠέ μεθήσω.
Ἄφρων δ' ὅσκ' ἐθέλω πρὸς κρείσσονας ἀντιφερίζειν.
Νίκης τε ςέρεται, πρός τ' ἄιχεσσιν ἄλγεα παχεῖ.
Ὣς ἔφατ' ὠκυπέτης ἶρηξ, τανυσίπτερος ὄρνις.

LATINS. *Abst.*, 89, 92; *P. Cand.*, 133, 134, 135; *J. Posth.*, 3; *Als.*, 28.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 49; *Guill. Haud.*, 209, 355; *P. Despr.*, 48; *Bens.*, 136; *Mor. de Maut.*, 22.

FABLE XIX. — (188.)

Le Berger et son Troupeau.

Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter ! ils étoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin !
Robin mouton, qui par la ville
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde !
Hélas ! de ma musette il entendoit le son :
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.

Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats,
Ils promettront de faire rage :
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

LATINS. *Abst.*, 127.
FRANÇAIS. Trés. des recréat.
ITALIENS. *Guicc.*, Hor. de recr., p. 124.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE. — (189.)

Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Iris, je vous louerois; il n'est que trop aisé :
Mais vous avez cent fois notre encens refusé;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point; je souffrè cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point;
D'autres propos chez vous récompensent ce point:
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses;
Jusques-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.

La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Ouï parler? Ils disent donc
Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts;
Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-là, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde,
Une troisième suit; elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit :
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle :
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait. Mais comment se fait-elle?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité

De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose :
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit; comme entre l'huître et l'homme,
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penseroit,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi. Cependant, quand au bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,

Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains; car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier :
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit : commune en est la tâche,
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon

Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage:
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du nord vous sera mon garant:
Je vais citer un prince aimé de la Victoire;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman:
C'est le roi polonois. Jamais un roi ne ment.
Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps:
Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,
En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps-de-garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux

Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devroit
Rendre Homère. Ah ! s'il le rendoit,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure,
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci ?
Ce que j'ai déjà dit ; qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
Que la mémoire est corporelle ;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis au jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement :
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent ;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvements, c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide ?

Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignoroit encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux.
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple
Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point :
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchoient leur vie : ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisoit à gens de cette espèce :
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut : c'étoit maître renard.
Rencontre incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner :
C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,

L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras;
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

Pour moi, si j'en étois le maître,
Je leur en donnerois aussi-bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort:
Je subtiliserois un morceau de matière,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement;
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor:
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,

Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux :
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré ;
Et ce trésor à part créé
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoique ayant commencé ;
Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre et foible lumière :
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperoit
L'autre âme imparfaite et grossière.

LATINS. *C. J. Solin.*, c. 13; *Plin.*, l. 8, c. 37; *Helyn.*, 79; *Nic. Perg.*, 36; *Brus.*, l. 2, p. 80.

FRANÇAIS. *Amyot-Plut.*, Amour matern., § 7; Anim. les plus advis., § 46.

FABLE II. — (190.)

L'Homme et la Couleuvre.

Un homme vit une couleuvre :
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers !
A ces mots l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourroit aisément s'y tromper),
A ces mots le serpent se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons, jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces lois, condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise

Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent; c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles :
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une vache étoit là : l'on l'appelle; elle vient :
Le cas est proposé. C'étoit chose facile;
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avoient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il vouloit encor me laisser paître!
Mais je suis attachée; et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit!
C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesants.

Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré : puis, quand il étoit vieux
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur :
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servoit de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents :
Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs :
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courboit sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattoit, c'étoit là son loyer;
Quoique pendant tout l'an, libéral, il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée?
De son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire?
Parler de loin; ou bien se taire.

LATINS. *Phil.*, 28; *P. Cand.*, 23; *H. Schopp.*, l. 3, c. 4; *Camer.*, 383; Fab. Extrav., 4; *Helyn.*, 174.
FRANÇAIS. Le Castoiem., conte 3; *Jul. Mach.*-Extrav., 4.
ESPAGNOLS. *Ysopo*-Extrav., 4.
ALLEMANDS. *Minn.-Zing.*, 71; *H. Steinh.*-Extrav., 4.
HOLLANDAIS. *Esopus*-Extrav., 4.
ORIENTAUX. *Bidp.*, t. 2, p. 276.

FABLE III. — (191.)

La Tortue et les deux Canards.

Une tortue étoit, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent, et sa maison,

Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
Miracle ! crioit-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
La reine ! vraiment oui ; je la suis en effet :
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait,
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 61; II 61; *Æs.-Camer.*, 60, 382; *Babr. Nevel.*, 8.
LATINS. *Av.*, 2; *Abst.*, 108; *P. Cand.*, 117; *Walch.*, 2; *Als.*, 149.
FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 183; *Baif*, fol. 24; *Bens.*, 95; *Jul. Mach.-Av.*, 2.
ITALIENS. *Ces. Pav.*, 122; *Verdizz.*, 36.
ESPAGNOLS. *Ysopo-Av.*, 2.
ALLEMANDS. *H. Steinh.-Av*, 2.
HOLLANDAIS. *Esopus-Av.*, 2.
ORIENTAUX. *Bidp.*, t. 2, p. 112.

FABLE IV. — (192.)

Les Poissons et le Cormoran.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payoient pension.
Sa cuisine alloit bien : mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute;
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : Seigneur cormoran,
D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?
Êtes-vous sûr de cette affaire?
N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire?

Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous?
— N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connoît les chemins:
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En auroit aussi bien croqué sa bonne part.

Qu'importe qui vous mange, homme ou loup? toute panse
Me paroît une à cet égard:
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 1, p. 357.

FABLE V. — (193.)

L'Enfouisseur et son Compère.

Un pincemaille avoit tant amassé,
Qu'il ne savoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire :
Car il en vouloit un, et voici sa raison.
L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altère
Si je le laisse à la maison;
Moi-même de mon bien je serai le larron.
— Le larron? Quoi! jouir, c'est se voler soi-même?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire;
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin;
Il aima mieux la terre : et prenant son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or.
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite

Lui dire : Apprêtez-vous; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé; prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir.
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

LATINS. *Abs.*, 169; Dem. rid., p. 68, *Morlin.*, 43.

FRANÇAIS. *Guill. Bouch.*, p. 193; Trés. des récréat., p. 182; Div. cur., *L. Garon.*, cent. 5, c. 1; Lect. divert.

ITALIENS. *Guicc.*, Hor. de Recr., fol. 33.

FABLE VI. — (194.)

Le Loup et les Bergers.

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun:
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris:
C'est par-là que de loups l'Angleterre est déserte;
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier:
Il n'est marmot osant crier,
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pouri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie:
Paissons l'herbe, broutons; mourons de faim plutôt,
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.

Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent : voilà ses gardiens
S'en repaissant eux et leurs chiens;
Et moi, loup, j'en ferai scrupule!
Non, par tous les dieux, non; je serois ridicule :
Thibaut l'agnelet passera,
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra.

Ce loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons!
Ils n'auront ni croc ni marmite!
Bergers, bergers, le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

GRECS. *Æs.-Cor.*, 318; *Æs.-Camer.*, 250.
LATINS. *Abst.*, 9; *Als.*, 99.
FRANÇAIS. *Mar. de France*, 83; *Guill. Haud.*, 276; *Phil. Hegem.*, 20; *Amyot-Plut.*, Banq. des VII sages, § 34; Vie d'Aratus.

FABLE VII. — (195.)

L'Araignée et l'Hirondelle.

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie !
Progné me vient enlever les morceaux;
Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire; et mon réseau
En seroit plein sans ce maudit oiseau,
Je l'ai tissu de matière assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'araignée autrefois tapissière,
Et qui, lors étant filandière,
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion happoit mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle impitoyable joie,
Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :

L'hirondelle, en passant, emporta toile et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, et le fort, sont assis
A la première; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

LATINS. *Abst.*, 4; *Camer.*, 291; *Virg.*, Géorg., l. 4, v. 13 et s.:
Et manibus Procne pectus signata cruentis.
Omnia nam latè vastant, ipsasque volantes
Ore ferunt dulcem nidis immitibus escam.

FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 271.

ANGLAIS. *Ogilb.*, 60.

FABLE VIII. — (196.)

La Perdrix et les Coqs.

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise et turbulents,
Une perdrix étoit nourrie.
Son sexe et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respect,
Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée :
Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même, et se percer les flancs,
Elle se consola : Ce sont leurs mœurs, dit-elle,
Ne les accusons point; plaignons plutôt ces gens :
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits;
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement;
Il nous prend avec des tonnelles,

Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 10; II 10.
LATINS. *P. Cand.*, 124; *J. Posth.*, 10; *Als.*, 54; Fab. ant. *Nil.*, 6.
FRANÇAIS. *Guill. Tard.*, 15; *Guill. Haud.*, 15; *G. Corr.*, 74; *P. Despr.*, 90; *Bens.*, 61.

FABLE IX. — (197.)

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!
Devant les autres chiens oserai-je paroître?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous feroit choses pareilles!
Ainsi crioit Mouflar, jeune dogue; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup : car étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin;
Du reste, ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.

FABLE X.—(198.)

Le Berger et le Roi.

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un Amour ; et l'autre, Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire :
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir : mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du berger, de très-notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes :
Je te fais juge souverain.
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
Il avoit du bon sens ; le reste vient ensuite :
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :

Veillé-je? et n'est-ce point un songe que je vois?
Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois;
Leur faveur est glissante; on s'y trompe: et le pire,
C'est qu'il en coûte cher; de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage:
Je vous parle en ami; craignez tout. L'autre rit:
Et notre ermite poursuivit:
Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main: il le prit pour un fouet;
Le sien s'étoit perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendoit grâce au ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria: Que tenez-vous! ô dieux!
Jetez cet animal traître et pernicieux,
Ce serpent!—C'est un fouet.—C'est un serpent! vous dis-je:
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige?
Prétendez-vous garder ce trésor? — Pourquoi non?
Mon fouet étoit usé, j'en retrouve un fort bon:
Vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas;
Il en perdit bientôt la vie:
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
—Eh! que me sauroit-il arriver que la mort?
Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.
Il en vint en effet: l'ermite n'eut pas tort.
Maint peste de cour fit tant, par maint ressort,

Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts :
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louanges du désert et de la pauvreté;
C'étoient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures,
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortiroit d'un songe!
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avois prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition?

FRANÇAIS. *Fénélon*, hist. d'Alib.; *Bours.*, Ésop. à la Cour, act. 5, sc. 3.

ITALIENS. *Giovann.*, il pecoron., giorn. 25 nov. 2.

ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 2, p. 214, 220.

FABLE XI. — (199.)

Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte.

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisoit résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit :
Mais nul poisson ne s'approchoit;
La bergère perdoit ses peines.
Le berger, qui, par ses chansons,
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,
Laissez votre naïade en sa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle :
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie:
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal.
Et quand à quelques-uns l'appât seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.

Ce discours éloquent ne fit pas grand effet;
L'auditoire étoit sourd aussi-bien que muet:
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris:
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains, et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout;
Il y faut une autre manière:
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 130; II, 130; *Hérodot.*
LATINS. *P. Cand.*, 40; *J. Posth.*, 113.
FRANÇAIS. *Jul. Mach.-Rem.*, 7; *Guill. Haud.*, 218; *Bens.*, 84; *Le Noble*, 38.
ESPAGNOLS. *Ysopo-Rem.*, 7.
ALLEMANDS. *H. Steinh.-Rem.*, 7.
HOLLANDAIS. *Esopus-Rem.*, 7.

FABLE XII. — (200.)

Les deux Perroquets, le Roi et son Fils.

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisoient leur ordinaire :
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimoient ;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,
Nourris ensemble, et compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune perroquet ;
Car l'enfant étoit prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisoit aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau peu circonspect
S'attira de tels coups de bec,
Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le prince indigné fit mourir

Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard crie et se désespère,
Le tout en vain; ses cris sont superflus,
L'oiseau parleur est déjà dans la barque :
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt; et choisit pour asile
Le haut d'un pin : là, dans le sein des dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui même y court, et dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi : que nous sert de pleurer ?
Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur :
Mon fils ! non; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.
Le perroquet dit : Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
Mais que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,

J'achèverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi; car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense;
Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine;
Ne me parle point de retour :
L'absence est aussi-bien un remède à la haine
Qu'un appareil contre l'amour.

•

GRECS. *Æs.-Cor.*, 141; II 141; *Gabr.*, 11.

LATINS. *Phædr.* App. *Burm.*, 27; *Rom.*, 30; *Galf.*, 30; *Nic. Perg.*, 108; *J. Posth.*, 123; Fab. ant. *Nil.*, 65; *P. Cand.*, 21; *Camer.*, 140, 267; *Als.*, 126.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 63; *Ysop. I*, 30; *Jul. Mach.*, 30; *Guill. Haud.*, 137, 241; *G. Corr.*, 26; *Baïf*, fol. 121; *Bens.*, 29, 186.

ITALIENS. *Acc.-Zucch.*, 30; *Tupp.*, 30.

ESPAGNOLS. *Ysopo*, 30.

ALLEMANDS. *Minn.-Zing.*, 34; *H. Steinh.*, 30.

ANGLAIS. *Ogilb.*, 25.

HOLLANDAIS. *Esopus*, 30.

ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 3, [illegible] 93.

YSOPET I.

FABLE XXX.

Du Vilain qui nourrit le Serpent.

Jadis ot nourris un vilain
Une serpente et de ses mains,

YSOPET-I. *FABLÆ XXX.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 54.*

Du Vilain qui norrit le Serpent

Tenir et pestre la souloit, [1]
En telle guise comme il vouloit.
Un jour a li se courrousa
Et la ferit et la blessa, [2]
D'une coignée que il tint.
Après ne say comment ce avint,
Qu'il fust povres et mendiens.
Si cuide bien li paysans [3]
Que c'est meschief ait encouru
Pour son serpent qu'il a feru.
A li vient et moult s'humilie
Et du meffait merci li crie,
En priant qu'elle li pardoint
Dit li serpent : ne me fie point
En toy ne en ta compaignie,
Tant comme tu ayes ta cognie,
De quoy m'as navré et battu :
Car encores m'en battras-tu,
Se tu pues. Se say je de voir, [4]
En desloyal ne puet avoir,
Se merveilles n'est, loiauté.
Tost me pourroies faire bonté;
Mes se de bon cueur te repens,
Je te pardoins, dist le serpens.

Quiconques unes fois mesfait,
A peines a tant s'en retrait.
Se uns desloyaux donnoit miel
Doit-on cuidier que ce soit fiel
Cils qui une fois a véu,
Com cils ne doit estre péu [5]
Qui amis doit estre clamés
Qui nen ne soit amés.
Pource, deboute l'en cautelle, [6]

Le barat qui tapit sous l'ele.
Par cautelle convient mourir :
Cautelle ne doit signourir. [7]

[1] *Pestre*, pour *paître*, nourrir, de *pascere*. — [2] *Ferit*, frappa, de *ferire*. — [3] *Cuide*, croit. — [4] *De voir*, de vrai. — [5] *Péu*, nourri. — [6] *Cautelle*, ruse, finesse, dissimulation, de *cautus* ou de *caveo*. —[7] *Signourir*, dominer, être maître, seigneur.

FABLE XIII.—(201.)

La Lionne et l'Ourse.

Mère lionne avoit perdu son faon :
Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Poussoit un tel rugissement,
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtoient les vacarmes :
Nul animal n'étoit du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : Ma commère,
Un mot sans plus : Tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avoient-ils ni père ni mère?
Ils en avoient. S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi?
—Moi, me taire! moi malheureuse!
Ah! j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse!
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner?
—Hélas! c'est le Destin, qui me hait. —Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous :

Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube, il rendra grâce aux dieux.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 373.
ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 3, p. 187.

FABLE XIV. — (202.)

Les deux Aventuriers et le Talisman.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :
Ce dieu n'a guère de rivaux ;
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageoit de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :
« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
« De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
« Tu n'as qu'à passer ce torrent ;
« Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
« Que tu verras couché par terre,
« Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
« Qui menace les cieux de son superbe front. »
L'un des deux chevaliers saigna du nez : Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?
Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art et de guise
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :

Mais jusqu'au haut du mont! d'une haleine! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton:
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure?
On nous veut attraper dedans cette écriture;
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant:
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté:
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fui: celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte;
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disoit autant quand on le fit saint père:
(Seroit-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.

Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 1, p. 247.

FABLE XV. — (203.)

Les Lapins.

DISCOURS

A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets; et la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
J'entends les esprits corps, et pétris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensoit guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui sur la bruyère,

L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité.
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt : je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains ?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage :
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit,
Je laissse à penser quelle fête !
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de bien, de grandeur et de gloire
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,

Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère :
Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau;
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon discours :
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

FABLE XVI. — (204.)

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de roi.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire,
Demandoient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée
Chacun fît de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connoissances soient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.

L'un, c'étoit le marchand, savoit l'arithmétique :
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
Moi, je sais le blason; j'en veux tenir école.
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole !
Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien; mais quoi !
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours :
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 3, p. 320.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIÈME.

FABLE PREMIÈRE. — (205.)

Le Lion.

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son visir le renard,
Vieux routier et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :
Son père est mort, que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin,
Il a chez lui plus d'une affaire;
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête :
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire

Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être; sinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le sultan dormoit lors, et dedans son domaine
Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui; l'alarme se promène
De toutes parts : et le visir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous? la chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide;
Plus ils sont, plus il coûte, et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal; et force états
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.

Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 1, p. 157.

N. B. On peut, je crois, reconnoître assez de ressemblances entre ce morceau de l'auteur oriental et la fable de La Fontaine pour ne pas craindre d'avancer que celle-ci fut inspirée par la lecture d'un ouvrage que notre fabuliste a si souvent mis à contribution dans ses derniers livres.

FABLE II. — (206.)

Les Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE.

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'âme toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
Que les enfants des autres dieux :
Il sembloit qu'il n'agit que par réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit : J'ai su conduire

Seul et sans compagnon jusqu'ici l'univers :
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissant sans cesse dans les cœurs :
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montreroit tout.

L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire ?

FABLE III. — (207.)

Le Fermier, le Chien et le Renard.

Le loup et le renard sont d'étranges voisins!
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins,
Il n'avoit pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compère un embarras léger.
Hé quoi! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi!
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, sa poulaille; il en a même au croc :
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie!
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun étoit plongé dans un profond repos;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le fermier,

Laissant ouvert son poulaïller,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost des Grecs, et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage !
— Que ne l'évitiez-vous ! c'eût été plus tôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos ?

Ce chien parloit très à propos :
Son raisonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître ;
Mais n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'est erreur :
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que, si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

LATINS. *Abst.*, 148.

FABLE IV. — (208.)

Le Songe d'un Habitant du Mogol.

Jadis certain Mogol vit en songe un visir
Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange et contre l'ordinaire :
Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point :
Votre songe a du sens; et si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce visir quelquefois cherchoit la solitude;
Cet ermite aux visirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerois ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,

Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes!
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris:
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

Virgil. Georg., l. II, v. 475 et s.; v. 483 et s.; v. 488 et s.
Orientaux. Bibl. orient. d'Herb., t. 6, p. 559.

FABLE V. — (209.)

Le Lion, le Singe, et les deux Ânes.

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître ès arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par-là votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre,

Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très-bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louoient tour à tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disoit à son confrère :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous! Non, non; c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire :
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entends;
Il suffit. Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art :

Vous surpassez Lambert. L'autre baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.

J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entre eux les simples excellences,
S'ils osoient, en des majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat;
Et notre maître ès arts, qui n'étoit pas un fat,
Regardoit ce lion comme un terrible sire.

FRANÇAIS. *Clém. Marot*, Frillepipes à Sagon.

Ce Huet et Sagon se jouent;
Par escrit l'un l'autre se louent,
Et semblent, tant ils s'entre-flattent,
Deux vieux ânes qui s'entre-grattent.

FABLE VI. — (210.)

Le Loup et le Renard.

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie?
J'en cherche la raison et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus; et j'oserois peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide élément :
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenoit suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au puits.

Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard étoit désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par-là : l'autre dit : Camarade,
Je vous veux régaler; voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il put il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire :
Il descend; et son poids, emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

LATINS. Fab. collect., 9; *Hartm. Sch.*, l. 4, c. 2; *J. Regn.*, part. 1, fab. 9; *Walch.*, 10.

FRANÇAIS. Rom. du Ren. (B. R. Cangé, 68), fol. 9, 39 et s.; Renart le contrefait (Bibl. du Roi, n. 7630-4), fol. 48 et s.; *Mar. de Fr.*, 49; le Castoiem., conte 18; *Jul. Mach.*, collect. 9.

ESPAGNOLS. *Isopo*, collect. 9.

ALLEMANDS. *H. Steinh.*, collect. 9.

HOLLANDAIS. *Esopus*, collect. 9.

RENART LE CONTREFAIT.

An un destour d'une abaie
Qui sembloit bien estre erbaie [1]
A renars un grand puis trouvé.
L'à c'est renars bien esprové,
Que il y trouva mereveilles :
Car il avoit on puis deus seilles ; [2]
Quant l'une vient, et l'autre vait.
Et Renars qui tant mal a fait
Desuis le puis c'est apouiez [3]
Con cils qui fu mout esmaiez,
Et dist : Puisque ge rien ne voi,
Ge buvrai, que des ier ai soi : [4]
Une soille vois sur cel puis,
Ge buvrai se antrer i puis.

Renars qui fait maintes merveille
Est antrez tout dedans la seille :
Il n'an sot mot quant il avale. [5]
Jà y aura ancontre male. [6]
Quant se sant en l'aive chéus, [7]
Lors sot-il qu'il est decéhus,
Lors dist : A male fin, puist traire
Qui cest angin fist ou fist faire.
Or peut boire s'il a talant ;
Mais il se va mout de malant :
La soif trespasée li est
Pour le mal que venus li est.
Nulle fois, si grant fain ne tient
Qui ne s'anvoist quant periz vient. [8]

. . . . . .

. . . . . .

Or avint donques a cel tans
Que issangrins et maz et lans
S'an issi de une grant lande.
Car querir li convint viande :
Car la fain le destraint forment.
Tournez s'an est irécment.
Vers la maison, a ses randus
Les granz galoz est là tandus.
Le païs a trouvé gasté.
Ci a, dist-il, assez lasté.
. . . . . .
. . . . . .
Ansin que tant pallant ala
Que il trouva ammi sa voie
Le puis ou renars s'esbenoie.
De lez le puis c'est arestez
De paure escheoire aprestez :
Mes l'escheoire li est trop loing.
Lors mist dans le puis son groing
Que il ne set mes que il face.
Vit en l'iau son ombre et sa face.
Cuida fust sa fame Hersanz.
Lors po de deul issi dou sanz,
Cuida renars fust avec L
Pource que jalous fust de L,
Et dist : Mout par suis escharniz
Par ma fame, maz et honniz
Que renars ansinc m'a fortraite
Et ceans avec lui a traite.
. . . . . .
. . . . . .
Lors dist : Pute orde vis provée,
Avec renars vous ai trouvée.
Lors a hullé une grant foiz :
Au contremont revint la voie.

Ansinc comme il dit,' elle dit.
Lors ot issangrin grant despit
Et dit : l'orde vix me degiegne
Ce Dieux veut que james la tiegne
Ge li batrai si bien la teste
Que james jor n'ira a feste.
Et la voix feste respondi
Tout ansinc comme cils lou di.
A feste, di-ge, dist li loups,
Jamés par toi ne serai cous.
Serai cous, se respont la voiz.
Lors fu li loups prins a la poiz.
Cuide qu'el die : Coubs sera
Et il jure que non sera.
Si grant ire an prant et si mal
Que par po qu'il ne saute aval.

Queque issangrin se maintenoit
Et renars tos coiz se tenoit :
Quant il l'ot bien laissié sechier
Si le commança a huichier : 10
Sire issangrin, sire issangrin
Ne puis mes aler nul chemin
Que je ne soi gaitiez par toi
A nuiz mangeroie sanz toi
Bon morciau que tu n'an èusses
Puisque au pais me sèusses,
Ne me puis mes esbenoier,
N'an nul chemin si desvoier,
Comperes, que ne me suiez
Dont plussors foiz vous m'annuiez ;
Maintes fois sui a bon propos,
An aise, an solaz, en repos,
Si comme or ci suis acostez
Dont vous, comperes, m'an ostez ;

De se estes mout antaichié.
Comperes, vous faites pechié :
Ansinc ne vous feroie mie
Que vous tossise bonne vie :
Ge me vouloie sonmeiller,
Mes vous m'avez fait esveiller.
Reposer an nuit ne pèumes,
Pour ce que trop de poine èusmes
A ses aigniax a pasturer
Qui ne nous lessent vif durer :
Que sa aval tant an avons
Que nous que faire n'an savons :
Nous an sommes tuit annuié.
Lors c'est issangrin escrié :
Comperes, foi que doi ma vie,
Cilec ne vous savoie mie;
Mes cileques me guermantoie
De Hersan que vehue avoie.
Amis, el ne set qu'elle dit,
Qu'elle est malade durement,
An cui sauras bien se ge ment
Tant a de ses aigniaux tuez
Que tout li cuers l'an est muez.
Nous n'avons saval autre avoir.
Or li huiche se ge di voir
Lors huiche a renart : voir dit.
La voix respont amont voir dit :
Et lors croit Issangrin et sant
Que tout se li respont Hersant.
Lors dist renart comme a pancez :
Comperes, a ce n'apancez
Que jà sa aval soiens entaichié
Ne de folie ne de pechié :
Car c'est paradis proprement
Où nulz ne jure ne ne mant;

Ne nulz plus pechier n'i pourra,
Ne n'a mal ne jà ne morra :
Tuit sommes de pechié osté,
Et tuit nostre pechié quité :
Jamés nulz ne s'an quiert partir,
Tant peut de delices santir.

Pour Dieu, renart, or me di dont
An cel païs quelz gens i sont ?
Dit renart : Je le te dirai,
Ne jà mot ne t'an mantirai :
Sa aval sont les gueaigneries,
Bochaige, bois et praaries.
Nulz n'ia ne froit ne durté,
Tant est li airs de grant purté.
Jamés nus malades n'i iert
Et sa quanque il li affiert,
Et tousjors sont fort et legier
Et bon apetit de mangier :
Toute la praerie est plaine
De chastrons gras, vestus de laine,
De genices, de pourcelez,
D'oies graces et de poulez,
Autant conme d'erbes y a,
Deffance, ne garde n'i a ;
Car cils qui plus tuer an peut
Plus aprochier de Dieu se peut.
Si pesant sont, si angroisiez
Que tousjours les treuve hon couchiez,
Et de tel eur est cilz leus
Qui un an tue, il an vient ij.

Quant issangrin renart oy
An son cuer mout s'an esjoy,
Des dans commence a quoquer,

Ne pance mie à se moquer,
Et bien pance que il dist voir : [16]
Donc n'i sont, dist-il, moine noir?

N'i a nulle noire abaie.
Telle plante n'i éust mie.
Il despandroient bien paradis,
Certes et ne fussent que dix.

Dit Issangrin; las! que n'i sui
Trestout méisse a essui,
N'i convenist jà venir moine;
Pour Dieu, chiers amis, car m'i moine;
Mais, pour Dieu, ancores me contes
Ce dont j'oï voulantiers le conte :
Des chastrons gras que tu me diz
Ge ne sai se tu voir m'an diz.

Dit renars : Ge te le di bien,
Li plus ne meurent d'autre rien :
Delivrer ne nous an povons,
Ne nul autre chant nous n'oons,
Tant nous font d'anui et de haire...
Ne sai que nous en pensons faire.

A! chiers compere, ge te proi
Que me metes aveques toi :
Certes bien t'an delivrerai
Et tant et plus an mangerai.

Comperes, donques puisque viaux, [17]
Que avec moi venir an viaux,
Trestouz maus talans si pardone, [18]
Et trestout, quanque tu as, done
Et des cileques tant de suis

Et dès maintenant ge t'avis
Antre an celle wuide soille;
Adonques verras marevoille,
Jusques lors ne la peus véoir
Que tu puisses dedans séoir;
Car iqui est toute l'antrée
Par où hon antre an la contrée.

Li lous qui grant dessir avoit
Que an celle contrée soit,
N'i gita pas bien son avis :
Tantost an la soille c'est mis
A sa douleur et a sa poine
Et la polie aval le moine. [19]

Renars aval point ne demeure
Tantost est venus au desseure :
Anmi le puis s'antrancontrèrent [20]
Que l'uns à l'autre se montrerent.
Ce dist le lous : Où alez vous ?
Ge m'an aloie aveques vous :
Ge vois aval et vous montez :
Pourcoi est? or le me contez.

Comperes, ne vous esmaiez, [21]
Mes vous tenez por bien paiez,
Ne ne vous an esmaiez mie
Que ansinc va de ceste vie.
L'un monte et l'autres avale,
L'uns fait borde et l'autre sale;
Li uns monte; li autres chiet;
Li uns gueaigne, a l'autre meschiet;
L'un est toz nus, l'autre a trop robe;
L'un gueaigne et l'autre robe.
Dit renars : tu yras aval,

Si sauras dou bien et dou mal,
Et dou deduit que j'ai ehu,
Et le biau temps que j'ai vehu :
Andure qu'est a andurer
Et te va l'aval andurer.

Sitost com renars amont vint
Et issangrins ou fons se tint,
Tost de la soille se saicha [22]
Et dedans la soille craicha.

[1] *Erbaie*, couverte d'herbages. — [2] *Seilles*, et plus bas *soille*, seau. — [3] *Apouiez*, appuyé. — [4] *Soi*, soif. — [5] *Avale*, *avaler*, descend, descendre. — [6] *Ancontre male*, mauvaise rencontre. — [7] *Aive*, eau. — [8] *Qui ne s'anvoist*, qui ne s'en aille. — [9] *Lors po de deul issi dou sanz*, lors il s'en fallut peu qu'il ne sortît du sens. — [10] *Huichier*, appeler très-fort, comme avec un *huchet* ou cor de chasse. — [11] *Tossise*, ou mieux, *tolsisse*, ôtasse, *de ferre*, *tuli*, — [12] *Amont*, en haut. — [13] *Sa aval*, ici bas. — *Gueaigneries*, bergeries : c'est de ce mot que vient sans doute celui de *guaignon* ou *gaignon*, donné au chien. — [14] *Chastrons*, moutons. — [15] *Angroisiez*, engraissé. — [16] *Voir*, vrai, vérité. — [17] *Viaux*, tu veux. — [18] *Maux talans*, méfaits. — [19] *Polie*, poulie. — *Moine*, mène. — [20] *Anmi*, au milieu. — [21] *Esmaiez*, étonnez, émerveillez. — [22] *Se saicha*, se tira, se retira.

FABLE VII. — (211.)

Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance :
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connoît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché;
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portoit sayon de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'étoit point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :

Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Étoient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auroient la puissance,
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;

Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laissons nos chères compagnes,
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.

A ces mots, il se couche : et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres préteurs; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

Espagnols. *Guevarra*, El relox de principi; traduct. de Herberay, sieur des Essarts, l. 3, c. 3, 4 et 5.

FABLE VIII. — (212.)

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotoit.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir et les vastes pensées :
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Hé bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore,
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter :
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

LATINS. *Abst.*, 166; *Cic.*, de senect., c. 7, § 24; traduct. de l'abbé d'Olivet :

Mais ils travaillent aussi quelquefois avec la certitude de ne pas jouir :

Il plante dans son champ pour la postérité,

a dit Stace dans les Synéphèbes. Aussi le cultivateur le plus décrépit, si on lui demande pourquoi sa main plante, répondra sans hésiter : Pour obéir aux dieux immortels qui ont voulu qu'on me transmît, et qui veulent que je transmette.

Horace, l. 1, od. 4, v. 15;

Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam.

FRANÇAIS. *Regnier des Marais.*

Chaque jour est un bien que du ciel je reçoi;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne :
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

FABLE IX. — (213.)

Les Souris et le Chat-Huant.

Il ne faut jamais dire aux gens,
Écoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté:
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeoient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnoit, il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris le compagnon chassa:
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
Aujourd'hui l'une et demain l'autre

Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre:
Elle alloit jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine,
A traiter ce hibou de montre et de machine!
Quel ressort lui pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit:
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout! il est impossible. Et puis pour le besoin
N'en dois-je point garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite!
Quel autre art de penser Aristote et sa suite
Enseignent-ils, par votre foi?

LATINS. Thèmes de Mgr le duc de Bourgogne (Manuscr. de la Bibl. du Roi, 8511), fol. 102.

Noctua posuerat sedem in trunco cavo pini antiquæ et cariosæ: fortè cepit sorices quàm plures: hos subitò deglutire, inquit, summa stultitia, ægrotarem usque ad nauseam, deindè perirem fame: si servem jugulatos, putrefient; si vivos, effugient. Tum provida et sagax avis rostro adunco abscidit pedes eorum: sic ademit eis facultatem fugæ, et voravit singulos singulis diebus.

ÉPILOGUE.

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisoit en langue dès dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf sœurs, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe; et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque.

LATINS. *Virgile*, Géorg., l. IV, v. 159 et s.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes Fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles, aussi-bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs et en poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons

politiques et en bons généraux d'armée, et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne ; et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

LIVRE DOUZIÈME.

FABLE PREMIÈRE. — (214.)

Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

PRINCE, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse :
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue : au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant;
Il ne va pas, il court; il semble avoir des ailes.
Le héros dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors nécessaire;
Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais : aussi-bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.

De ces sortes de dieux votre cour se compose;
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
Le sens et la raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosoient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenoit alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison;
Quelques moments après, leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
Les voilà devenus ours, lions, éléphants;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme;
Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa.*
Le seul Ulysse en échappa;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignoit à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :

Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe
A son remède encore; et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà la parole.
Le lion dit, pensant rugir;
Je n'ai pas la tête si folle;
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir!
J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque :
Je suis roi; deviendrai-je un citadin d'Ithaque!
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse du lion court à l'ours : Eh! mon frère,
Comme te voilà fait! je t'ai vu si joli!
Ah! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière :
Comme me voilà fait! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je? va-t'en; suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse;
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état.
Le prince grec au loup va proposer l'affaire :

Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois, et redevien,
Au lieu de loup, homme de bien.
En est-il? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière;
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce :
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étoit leurs délices suprêmes :
Tous renonçoient au lôs des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir suivant leurs passions :
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile ;
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

FRANÇAIS. *Amyot-Plut.* : Que les bestes bruttes usent de la raison ; *Fénélon*, Dialogue des Morts, dial. 6.

ITALIENS. *Gello*, la Circe.

ESPAGNOLS. *Lopez de Vega Carpio*, la mas Hidalga Hermosura, jornada primera.

FABLE II.—(215.)

Le Chat et les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau :
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avoient mêmes pénates.
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimoit du bec; l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier toutefois épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le passereau, moins circonspect,
Lui donnoit force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusoit ces jeux :
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit :
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle;

Et Raton de prendre parti :
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami!
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre!
Non, de par tous les chats! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat!
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse;
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

FABLE III. — (216.)

Le Thésauriseur et le Singe.

Un homme accumuloit. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeoit que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassoit toujours :
Il passoit les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours du mécompte à son fait.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait :
La chambre bien cadenassée
Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour don Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auquel donner le prix :
Don Bertrand gagneroit près de certains esprits;

Les raisons en seroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la rose;
Éprouvoit son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
Par les humains sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure;
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage!

LATINS. *Nic. Perg.*, 99; *Morlin.*, 47; *Hor.*, l. 1, sat. 1, v. 70 et s.
FRANÇAIS. *Tristan l'hermite*, le Page disgracié, t. 2, p. 242; Trés. des récréat.
ITALIENS. Cento novelle antiche, 91; *Straparola*, noch. 8, nov. 4.

FABLE IV.—(217.)

Les deux Chèvres.

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices :
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs l'onde rapide et le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.
Ainsi s'avançoient pas à pas,

Fac Simile d'un Thème du Duc de Bourgogne (Père de Louis XV) d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, N.° 8511. Fol. 62.

62

duo capellæ aberrantes a grege ad-
repserunt in rupes præruptas ut car-
perent morum dumeta. post longos

sibi invicem obviæ factæ sunt

circuitus tandem ~~quo convenerant~~
ad trajectum alti rivi in quo tabula
angusta posuerat. eis ex adverso
positis, una quæque contendebat se
numquam cessuram loco sociæ.

una olim

mea inquit ~~[illegible]~~ erat polyphemo.

vero

gratissima, mea respondit altera
erat amalthea quæ lactavit jovem
sic dum sese ~~invicem~~ exagitant præ-
cipites ruunt in gurgitem

N. B. Les mots Sibi invicem, una, olim, vero écrits en plus petits caractères, sont de la main de FENELON Précepteur du jeune Prince.

Gravé par Choiseau

Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée;
Et l'autre la chèvre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

LATINS. Thèmes de Mgr LE DUC DE BOURGOGNE. (Man. de la Bib. du Roi, n. 8511), fol. 62.

Duæ capellæ aberrantes à grege adrepserunt in rupes præruptas, ut carperent morsu dumeta. Post longos circuitus, tandem sibi invicem obviæ factæ sunt ad trajectum alti rivi, in quo tabula angusta pons erat. Eis ex adverso positis, unaquæque contendebat se numquam cessuram loco sociæ : Avia, inquit una, erat olim Polyphemo gratissima. Mea verò, respondit altera, erat Amalthæa quæ lactavit Jovem. Sic dum sese exagitant, præcipites ruunt ingurgitem.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE,

QUI AVOIT DEMANDÉ A M. DE LA FONTAINE UNE FABLE QUI FUT NOMMÉE LE CHAT ET LA SOURIS.

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le chat de la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune prince alors se joueroit de ma muse
Comme le chat de la souris.

FABLE V. — (213.)

Le vieux Chat et la jeune Souris.

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis :
Laissez-moi vivre; une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre; attendez quelque temps :
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.
Ainsi parloit au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner! cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en tout de ce pas
Haranguer les sœurs filandières :
Mes enfants trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma fable,
Voici le sens moral qui peut y convenir :

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :
La vieillesse est impitoyable.

FRANÇAIS. Satire Ménippée, harangue de M. *d'Aubrai.*

Dedans ce rets insensible, vous attirastes le bonhomme monsieur le Cardinal de Bourbon, prince sans malice : et le sceustes si dextrement tourner et manier que luy mistes une folle et indiscrette ambition dans la teste, pour faire de luy comme le chat de la souriz, c'est-à-dire, après vous en estre joué, de le manger.

FABLE VI. — (219.)

Le Cerf malade.

En pays plein de cerfs un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs.
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent :
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire, sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire :
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme !
O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 277.
LATINS. *Tan. Fab.*, 3.
FRANÇAIS. *Desm.*, 5.

FABLE VII. — (220.)

La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard.

Le buisson, le canard, et la chauve-souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout alloit bien : quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile;
Ou plutôt il n'en poussa point :
Le plus petit marchand est savant sur ce point;
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avoient soufferte
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert.
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,

Et les sergents, et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochoit les passants à tous coups.
Messieurs, leur disoit-il, de grâce, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le plongeon sous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osoit plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :
Suivi des sergents à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'est ni souris-chauve,
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 42; II 42.

LATINS. *Faern.*, 82; *J. Posth.*, 42; *Ulpianus*, lib. Pandect. XXI, t. de evictionibus; *Nonius*, ex Agathone *Varronis :*

Quid multa ? Factus sum vespertilio, neque in muribus plane, neque in volucribus sum.

FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 38; *Bens.*, 124.

ITALIENS. *Ces. Pav.*, 101.

FABLE VIII. — (221.)

La querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.

La Discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire.
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle!

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Édifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas

Aux passe-droits qu'avoit une chienne en gésine.
Quoi qu'il en soit, cet altercas
Mit en combustion la salle et la cuisine :
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un règlement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disoit qu'il falloit bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent;
Les souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâtit : maint vieux chat, fin, subtil et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main-basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles.

FRANÇAIS: *Guill. Haud.*, 267.

FABLE IX. — (222.)

Le Loup et le Renard.

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état?
Tel voudroit bien être soldat,
A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poëte
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères :
Et ce temps-ci n'en produit guères.
Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets.
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
J'approche des maisons : tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint; et le loup dit : Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le renard, ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :

Mères, brus et vieillards, au temple couroient tous.
L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante loups:
Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion:
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet:
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale.

LATINS. *Hor.*, l. 1, sat. 1, v. 1 et s.; Thèmes de MGR LE DUC DE BOURGOGNE (Manuscr. de la Bibl. du Roi, n. 8511), fol. 30:

VULPES POENITENS.

Vulpes quam tædebat artis suæ, quia villicus vicinus cautè imminuebat in dies prædam, decrevit se fieri tyronem in arte luporum. Lupus, cujus in officinâ dedit operam, in eo animadvertit egregiam nocendi facultatem et incœpit eum instituere. Profer, inquit, rictum immanem; exere linguam arentem et flammeam: dentibus minare.....

FABLE X. — (223.)

L'Écrevisse et sa Fille.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
Je pourrois l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
Comme tu vas, bon dieu! ne peux-tu marcher droit!
Et comme vous allez vous-même! dit la fille :
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?

Elle avoit raison : la vertu

De tout exemple domestique,
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone :
Mais il faut le faire à propos.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 295, 297; *Babr. Nevel.*, 6.

LATINS. *Av.*, 3; *Alb.*, 96; *Philelph.*, 8; *Faern.*, 45; *P. Cand.*, 115; *J. Regn.*, part. 1, fab. 39.

FRANÇAIS. *Ysop.-Av.*, 2, *Jul. Mach.-Av.*, 3; *Guill. Haud.*, 184; Microcosme, embl. 24; *Baïf*, fol. 43; *Bens.*, 96; *Bours.*, les Fables, act. 3, sc. 5; *Le Noble*, 79; *Mor. de Maut.*, 1.

ITALIENS. *Capaccio*, 75; *Ces. Pav.*, 103; *Verdizz.*, 24, 34; *Guicc.*, p. 13.

ESPAGNOLS. *Ysopo-Av.*, 3.

ALLEMANDS. *Minn.-Zing.*, 65; *H. Steinh.-Av.*, 3.

HOLLANDAIS. *Esopus-Av.*, 3.

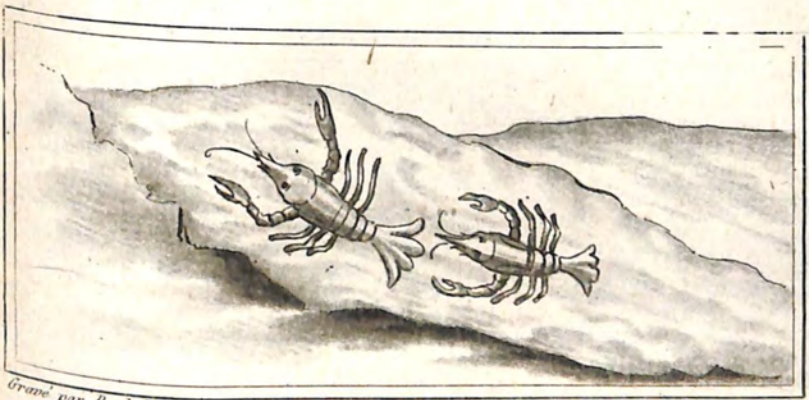
YSOPET-AVIONNET.

FABLE II.

De l'Écrevisce qui aprenoit son Filz a aler.

Unes ecrevice de mer,
Ainsi l'ai-je ouï nomer,
Aloit au miex qu'ele savoit
De tant de piés comme elle avoit.
Sa mere dit : Fille, comment
Alés vous si honteusement?
Vous ne faites que reculer :
Autrement duciés vous aler :

YSOPET-AVIONNET. *FABLE II.*



Gravé par Paul Legrand. *Pl. 56.*

De l'Escrevisce qui aprenoit son Filz à aler.

Car c'est trop laidement alé.
Bien avés or, mere, parlé,
Dit la fille, or alés avant,
Si que je vous aille suivant;
Mes que devant aler vous voie.
Adonc se met la mere en voie;
Mais en lui a plus a reprendre
Qu'em celle qu'elle veult aprendre.
La fille si va hudement, [1]
La mere va plus sotement.

L'on doit avoir poids et mesure
Des biens que l'on a de nature:
Aucuns autres souvent reprent
De ce de quoy plus il mesprent:
Qui aucun juge d'aucun creismes [2]
Regart avant sur soy méismes
Tel bien une poutre cognoit
Qui d'un tref pas ne s'aparçoit: [3]
Quant li bien enseigne le mestre,
Honte est s'il fait chose senestre: [4]
Chose nuls importable fais
Se aussi bien tu ne le fais.

[1] *Hudement*, hideusement. Un autre manuscrit porte : Se la fille va laidement. — [2] *Creismes*, crimes. — [3] *Tref*, poutre, solive. — [4] *Senestre*, peu droite, de *sinister*.

FABLE XI. — (224.)

L'Aigle et la Pie.

L'aigle, reine des airs, avec Margot la pie,
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace eut peur : mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : Allons de compagnie :
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savoit notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, m'amie : adieu, je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :
C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandoit pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les dieux;
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux;
Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses.

LATINS. *Abst.*, 26; *Camer.*, 304; *Hor.*, l. 1, ep. 7, v. 72 et s.
Ut ventum est ad cœnam, dicenda, tacenda locutus,
Tandem dormitum dimittitur, etc.

FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 293; *Bens.*, 194.

FABLE XII.—(225.)

Le Roi, le Milan et le Chasseur.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par-là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées!

Et la princesse et vous n'en méritez pas moins :
J'en prends ses charmes pour témoins;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles,
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne :
Le ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer :
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie :
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,
Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa majesté.
—Quoi! sur le nez du roi?—Du roi même en personne.
—Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne?
—Quand il en auroit eu, c'auroit été tout un :
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Seroit se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.

L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre, et le poing, mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan et l'autre en citoyen des bois :
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élèvent de tels faits par eux si mal suivis :
Bien peu, même des rois, prendroient un tel modèle.
Et le vendeur l'échappa belle;
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître :
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois; étoit-ce un si grand mal?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher :
Le roi même feroit scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'étoit point au siége de Troie?

Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts :
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons;
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles
Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière :
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans;
C'est le *non plus ultrà* de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon des présents
Il croyoit sa fortune faite :
Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire :
Lui de crier; chacun de rire,
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi

Je ne l'ose assurer; mais je tiendrois un roi
Bien malheureux, s'il n'osoit rire;
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci,
Jupiter et le peuple immortel rit aussi :
Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? l'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure....

N. B. C'est donc à cet auteur que La Fontaine a cru devoir le sujet de cette fable; cependant je n'ai rien trouvé de semblable dans les diverses traductions ou imitations du philosophe indien. Rien d'analogue ne se présente non plus dans l'Hectopades de Veeshno Sarma. M. Guillon a pourtant cité la page deux du second volume de Bidpaï; il veut sans doute parler de la traduction de Gallaud et de Cardonne, en trois volumes; mais la fable qu'on lit en cet endroit n'a aucun rapport avec celle-ci.

Voyez, dans le premier volume, la Notice sur *Bidpaï*.

FABLE XIII. — (226.)

Le Renard, les Mouches et le Hérisson.

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois,
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusoit les dieux, et trouvoit fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux mouches manger.
Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? est-ce un poids inutile?
Va, le ciel te confonde, animal importun!
Que ne vis-tu sur le commun?
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité:
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas:
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls; une troupe nouvelle
Viendroit fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 314; *Joseph.*, Ant. jud., l. 18; *Nicéphore* (*Calist.*), l. 1, c. 17; *Mich. Glycas*, Annal., p. 236; *Const. Manassés*, Annal., p. 52.

LATINS. *Helyn*, c. 51; *Nic. Perg.*, 87; Prompt. exempl., de judice iniquo; *Abst.*, proem.; *Faern.*, 78; *Brus.*, l. 3, p. 204; Thèmes de MGR LE DUC DE BOURGOGNE (Man. de la Bibl. du Roi, n. 8511), fol. 119.

Vulpes novitia et imperita cecidit in laqueum propter alveos apium : hæ apes pupugerunt eam adeò acriter, ut esset cruentata à vertice usque ad pedes : dolebat famam gentis vulpinæ læsam, et pudebat eam tam stolidè se captam fuisse. Tum fortè vidit vulpem aliam prætereuntem : Amica, inquit, expelle apes. Veterator respondit : Aliæ apes avidiores statim te sugerent.

FRANÇAIS. *P. Gring.*, les folles Entrepr[illegible]; *Amyot.-Plut.* : Si l'administration convient aux vieillards; *Phil. Hegem.*, 19; Microcosme, embl. 24; *Quinet.*

ITALIENS. *Capaccio*, 27; *Ces. Pav.*, 97; *Verdizz.*, 19.

FABLE XIV. — (§ 227.)

L'Amour et la Folie.

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance:
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici:
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien..
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouoient un jour ensemble:
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint; l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux:
L'autre n'eut pas la patience;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux:
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris:
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas;

Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas :
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande :
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

LATINS. *Commir.*, 6.
FRANÇAIS. *Louise Charly*, dite *Labbé*, Débat de folie et d'amour.

FABLE XV. — (228.)

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.

A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Je vous gardois un temple dans mes vers,
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS :
Non celle-là qu'a Junon à ses gages :
Car Junon même et le maître des dieux
Serviroient l'autre, et seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru :
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie; agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des états font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,

Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement;
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâce de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer;
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.

Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivoient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité.
Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites :
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'alloit ébattre innocemment;
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés?
A ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit : Ah! si j'étois
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger :
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le corbeau part à tire d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piége et se tourmentant.

Il retourne avertir les autres à l'instant ;
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?

Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesoit : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur
Sur qui s'étoit fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille feroit le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
Que monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agit et travaille.
A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit (*).
Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur; cependant chaque jour

(*) Ce qui suit ne se trouve pas dans l'édition de 1694.

Je le célèbre et je le chante.
Hélas ! il n'en rend pas mon âme plus contente !
Vous protégez sa sœur, il suffit; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître étoit l'Amour; j'en vais servir un autre,
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi-bien que la vôtre.

ORIENTAUX. *Bidpai*, t. 2, p. 262.

FABLE XVI. — (229.)

La Forêt et le Bûcheron.

Un bûcheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche :
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain ;
Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes.
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages ;
Qui ne se plaindroit là-dessus ?

Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 179, 356; II 179, 356; *Babr. ex Suid.*, t. 2, p. 370.

LATINS. *Phædr.* App. *Gudii*, 5; *Rom.*, 54; *Rom. Nil.*, 33; Fab. ant. *Nil.*, 44; *Galfr.*, 54; *J. de Cap.*, c. 16; ex Vitis Patrum, l. 7, c. 35, § 4; *P. Cand.*, 147; *Als.*, 121.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 23; *Ysop. I*, 50; *Jul. Mach.*, 54; *Vinc. de Beauv.*, 20; Mer des Hist., 26; *Guill. Haud.*, 150, 247; *G. Corr.*, 39; *Bens.*, 39; *Le Noble*, 55.

ITALIENS. *Acc.-Zucch.*, 54; *Tupp.*, 54; *Baldi*, 77; *Ces. Pav.*, 131, 143; *Verdizz.*, 68.

ESPAGNOLS. *Ysopo*, 54; *Seb. Mey*, 42; *Cosm. G. Tejad*, fol. 313, r°.

ALLEMANDS. *H. Steinh.*, 54.

ANGLAIS. *Ogilby*, 36.

HOLLANDAIS. *Esopus*, 54.

YSOPET I.

FABLE I.

Du Bois et de la Coignie.

Une coignié où fault un manche [1]
Dont nuls ne coupe ni ne tranche,
Ot en sa maison uns vilains :
Au bois pria qu'un de ses rains [2]
Li donnast pour un manche avoir.
Li bois, par son non-savoir,
Li ottroya legierement,
Don s'en repentira briefment.
Enmanché a cils sa coignié,
Puis l'a a II poings empoignié :

YSOPET-I. *FABLE L.*

Gravé par Paul Legrand. Pl. 67.

Du Bois et de la Coignie.

Du bois en commence a abattre,
Non un ou deus, ne trois ne quatre;
Mais du meilleur et du plus bel
Abat et met en un monsel.
Le bois qui s'est donné la mort,
Dist lors que sa folie l'a mort,
De ce qu'au vilain a baillée
Dont sera et roupt et taillée. [3]

Nuls homs son ennemi ne doit
Servir de chose quelque soit,
Dont peris li puisse avenir,
S'il ne se veut pour fol tenir.
Qui armes baille a ennemi,
S'il meurt, ne doit estre gemi. [4]
Qui le sien trop largement donne
Pourra oïr encor rampone. [5]
De ce mailet ou de plus grant
Puisse avoir cils rompu les dent
Qui tant donna a son enfant
Que puis ala son pain querant,
Puis apres a dongier menjue [6]
Ferus soist de ceste maçue. [7]

[1] *Fault*, manque, de *faillir*. — [2] *Rains*, branches, de *ramus*. — [3] *Roupt*, rompu, brisé, de *ruptus*. — [4] *Gémi*, plaint. — [5] *Oïr encor rampone*, entendre encore des reproches. — [6] *Dongier*, pouvoir, domination. Ce vers signifie : Et ne put ensuite manger que sous le pouvoir ou à la volonté de son enfant. — [7] *Ferus*, frappé, de *ferire*. On voit que ces derniers vers sont une allusion au testament de Conaxa, rapporté par Cesarius

FABLE XVII. — (230.)

Le Renard, le Loup et le Cheval.

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand; j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant :
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont; et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs,
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir:
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir:
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.

RENART LE CONTREFAIT.

Gravé par Paul Legrand. Pl. 57 bis.

Manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

N.° 7630.
4

Fol. 203.

Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant, et gâté.
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

Latins. Fab. Extrav., 1; *Camer.*, 237; *Phil.*, 25; *Hartm. Sch.*, l. 2, c. 6.

Français. Renart le contref. (Man. de la Bibl. du Roi, n. 7630-4), fol. 203, r°; *Jul. Mach.*-Extrav., 1; *Math. Regn.*, sat. 3, v. 215 et s.; Anon. de Cologne, 25.

Italiens. Cento nov. antich., 92.

Espagnols. *Ysopo*-Extrav., 1; *Seb. Mey*, 27.

Allemands. *H. Steinh.*-Extrav., 1.

Hollandais. *Esopus*-Extrav., 1.

RENART LE CONTREFAIT.

Si com renart a lui palloit
Et d'estre seus il se doloit,
Si vit Yssangrin son compere :
N'onques jor, foi qu'il doit son pere,
Ne pot-il tant beste hair.

Yssangrin venoit par aïr;
Si a renart mis a raison.
Renart amis, an nul saison,
Un bon morciau ne me donnastes,
Ne dou doner ne vous penastes,

Et ge adès vous an ai donné, [2]
An maint bon leu vous ay mené
Que vous avez par moi sahus [3]
Dont plusor bien vous sont venus :
Ancor an un leu vous manrai [4]
Et telz proie, presant vous, panrai
Dont vous aroiz tres bonne part :
Antandez, comperes renart,
Onques si bon morciau n'éustes,
Ne nul leu vous ne le séustes ;
Ge vous an ferai hui le don. [6]
Comperes, or me le dites donc ;
D'aler ne veil pas estre quites ;
Mes où est ce que vous me dites ?
Dou bien quant ge par vous l'aurai,
Moult grant merciz vous an dirai ;
Mes de ce dont ge rien n'aroie
Mercier ne vous an saroie. [7]

Renart, tu yes de fier couraige,
Ou trop ies fox, ou trop es saige.
Tu ne croiz rien c'on t'oit promis [8]
Jusqu'il te soit en la main mis.
Car ge veil, dit renart, compere,
Quant le gré savoir dois je pere : [9]
Car promesse sans aporter,
C'est pour amfans reconforter.
En trop de leus iert mes cuers mis [10]
S'an tous prometeurs estoit mis :
Por ce por promesse que j'oie,
Se dons ne vient, jà n'an esjoie.

Sire, et vous aroiz cest convant : [11]
Or me sivez, g'irai devant.
Dame fauve a un poulain

Tanres, jeunes est; porce l'ain : [12]
N'a pas longtemps qu'el poulena;
Nul respit de ce elle n'a
Que jusques crestiennez soit,
Puis a mun vouloir qu'il an soit,
Et mes vouloirs si est mangier;
Autrement non quier estrangier. [13]
De ce ne soies jà doutant :
Elle est ci près, elle m'atant
En ceste prarie où el paist.

Renars l'escoute et si se tait,
Pance qu'ancor ne l'a il mie
Quelque chose que il li die.

Tant ont andui chemin tenu [14]
Qu'il sont en la praerie venu
Là où dame fauve estoit
Et son poulain qui la sivoit,
Que xv jors ancor n'ot mie.
Li lous ne pot tere : Je die,
Renart, est cestui gras et tandre?
Qui t'an vouroit I quartier tandre,
Di moi combien tu an donroies ?
Tant mes amis estre pourroies
Qu'un quartier t'an departiroie.
Et, dit renart, bien le vouroie;
Mes quant ses III quartiers aroiz,
Si vous plest, le quart me lairoiz.
Di moy, renart, conbien il vaut ?
Comperes, jà dire non faut.
Quant assez mangié en aurez,
Tout a temps la valeur saurez.

Dit Ysangrin : Tost le sauroiz

Et tost vostre quartier auroiz.
Lors s'an est a Fauve venus :
Devant li en estant tenus [15]
Et dist : Fauve, delivre moi
Ce poulain que ge cilec voi;
Car por mun droit le doi avoir :
Or tost si an fai ton devoir.
Dit Fauve : Non contredi mie :
Ge sui dou faire apareillie;
Mes que bautisiez soit avant,
Non ait et plus je te convant; [16]
Car telle ordonnance an menons.
Or di, Fauve, quelz iert ses nons? [17]
Ge lui otroy, par Jhesucrit.
Et dist Fauve, il est escrit
Dedans la sole de mon pié,
Dont tu doiz avoir le cuer lié :
Or garde mout quel nom y a.
Fauve le pié tandu l'i a :
Le nom cilec trouver devez,
Isangrin, se lire savez :
Véez quel nom il doit avoir,
Puis si an faites vo devoir.

Lors dist Issangrin a renart :
Comperes, véez, se dieux vous gart,
Vous savez trop miax de moi lire :
Baisiez vous, saichiez la m'a dire.
Dist renart : J'ai la rume chue,
Pour coi j'ai troublée la vehue,
Qui par les yaux touz me dessant,
Pour coi toz aveugles me sant;
Et si n'ai-ge lehu qu'au lois,
Si ne sai point lire françois :
Anviz vouroiz bon clerc bien lire [18]

An nul romant ne bien escrire
Si que par se, ge ne saroie,
Aveques se, ge ne pourroie.
Lors a renart les yaux couvers,
Le borne fait et le travers,
Et dist : n'i voi goute, compere,
Ge ne pourroie letre lere :
Il convient que vous me meigniez
Et que par la main me taigniez.
Delivrez vous, lisiez la letre :
Ge voudroie jà en messon estre :
Ce ne fust por vous compaignier, , ,
Ge me feusse hui faiz seigner,
Et por le rume et por la touz.
Lors met Issangrin a genouz,
Sa teste dessouz le pié boute
Et dist : Fauve, ge n'i voi goute :
Tu ne cez le pié a point metre.
Lors dist Fauve : Vois ci la letre.
Dou pié le fiert sur le sommet
Si que arois a terre le met
Touz estourdiz, touz estormiz :
Pour neant fust-il andormiz.

Fauve s'anfuit et ses poulains
Et dant renart ne fut pas vains,
En bonne haie tost se boute :
Des iqui Issangrin escoute,
Quel contenance il fera,
Me ne por cel cob mors cera.
Miaux li vausist estre an maison :
Ades n'a pas clergie saison :
Or voi ge bien tout an apert
Que clergie bien sa saison pert;
Aucunes foiz vilain guéaignent

Es leus où li clerc se mehaignent :
S'Issangrin lire ne saust,
Ancor ceste prune il n'éust.

Issangrin de paumisòn vient
Qui por fox decehus se tient :
Moult se guermante et dit, pour voir :
Ge ne fis mie grant savoir,
Quant ge vouloie clers devenir.
Ge m'an sai bien a coi tenir;
Tel mestier n'ai ge mie chier,
Ge am trop miax estre bouchier;
Mes ores m'an irai ailleurs
Querir avantures meilleures,
Qu'elle m'a si grand cob donné
Que tout le chief m'a estonné.
Ne quiert pas ma mor deservir
Qui de tels dons me fet servir.
De telz, nul ne donroie feuille
N'iert jamès le chief ne me deuille
Tousjours mes souvenir m'en doit.
Et renart qui le regardoit
S'an est mout forment esjoiz,
Dist : or est maléur finiz :
S'ansinc comme autan i feusse
Ceste aumosne aquisse eusse;
Mes dieux m'an a mout bien gardé
Qui m'a cest presant retardé :
Est cui cura dei,
Nemo nocebit ei.
Lors s'an depart les saus menus,
Touz liez et joians c'est tenus,
Et dist : Fox est, bien l'ose dire,
Qui au pié de cheval se mire :
Jamés jor ne m'i mireray

Quant de ceste leçon liray.
Juvenaus nous an dit tout voir,
Que grant san a celui por voir,
Qui set son annui retarder
Par autrui annui regarder.
De cetui soit Dieux graciez.

[1] *Seus*, seul. — *Se doloit*, se chagrinoit, de *dolere*, *doleo*. — [2] *Adès*, toujours. — [3] *Sahus*, su, de savoir. — [4] *Vous manrai*, je vous menerai. — [5] *Panrai*, je prendrai. — [6] *Hui*, aujourd'hui. — [7] *Saroie*, saurois. — [8] *C'on t'oit*, qu'on t'ait. — [9] *Pere*, paroître, faire paroître. — [10] *Leus*, lieux. — *Iert*, seroit, de *erit*.— [11] *Convant*, convention, traité.— [12] *Tanres*, tendre. — *L'ain*, je l'aime. — [13] *Non quier estrangier*, je ne voudrois pas me déranger.— [14] *Andui*, tous deux, de *ambo*. — [15] *En estant tenus*, se tenant debout, de *stans*. — [16] *Non ait*, n'est pas. — *Je te convant*, j'eu conviens avec toi.— [17] *Fauve*, nom donné à la jument dans les vieux poëtes.— [18] *Anviz vouroiz ben clerc bien lire*, je voudrois bien savoir lire comme un clerc.— [19] *Le borne*, le borgne. — [20] *Lere*, lire. — [21] *Cez*, sais. — [22] *Arois*, roide. — [23] *Clergie*, science. — [24] *Fox*, fou. — *Decehus*, déçu, de décevoir. — [25] *Ge am trop miax*, j'aime mieux. — [26] *Ne me deuille*, ne me fasse mal.

FABLE XVIII. — (231.)

Le Renard et les Poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : Quoi! ces gens se moqueront de moi!
Eux seuls seront exempts de la commune loi!
Non, par tous les dieux! non. Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, sembloit, contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un; autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

LATINS. *J. Gerson* (*J. Charlier*), paraphr. du *Magnificat*, tr. 4, part. 4; *Erasm.-Camer.*, 15; Thèmes de Mgr le DUC DE BOURGOGNE (Manuscr. de la biblioth. du Roi, n. 8511), fol. 2.

PULLI INDICI ET VULPES.

Pulli indici villæ in salice cavâ degerant sedem quam villicus clauserat tubulis : Vulpes nesciebat quid faceret : tandem simulavit se mortuam esse in prato in quo gramen copiosum erat. Pulli indici eam existimantes esse exanimem exierunt è cavo arboris : at vulpes, ut vidit eos egressos, irruit in turbam ignavam, et vorans eos, sic alloquebatur hostes : Vestra salix cava nihil proderit vobis adversùs dolos meos.

FRANÇAIS. *Guill. Haud.*, 260.

ITALIENS. *Verdizz.*, 78.

FABLE XIX. — (232.)

Le Singe.

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme :
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battoit. La pauvre dame
En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit, sa femme est morte;
Il a déjà d'autres amours,
Que l'on croit qu'il battra toujours;
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit singe, ou qu'il fasse un livre :
La pire espèce c'est l'auteur.

FRANÇAIS. *Bens.*, 61; *Perrault*, 17.

Au labyrinthe de Versailles, une fontaine étoit décorée d'un perroquet et d'un singe : celui-ci s'habilloit en homme; est-ce là l'origine de la fable? N'est-ce pas plutôt quelque conte du temps qui en fournit l'idée?

FABLE XX. — (233.)

Le Philosophe scythe.

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage, assez semblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant partout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitants?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;
Laissez agir la faux du temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre; et l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis.

Il ôte de chez lui les branches les plus belles:
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort:
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

LATINS. *Aul. Gell.*, Noct. att., l. 19, c. 12; *G. Cogn.* (*Gilb. Cous.*), 85; *Virg.*, Géorg., l. 4, v. 132.

Regum æquabat opes animis....

FRANÇAIS. *Amyot-Plut.*, de la vertu morale, § 26. Comment il faut lire les poetes, § 3.

FABLE XXI. — (234.)

L'Éléphant et le Singe de Jupiter.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce singe avoit nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venoit trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même :
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême;

Toute sa cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le singe avec un front sévère.
L'éléphant repartit : Quoi! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas;
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère?
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit: Eh! parmi nous que venez-vous donc faire?
— Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis:
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 364; II 364.

FRANÇAIS. *Rabel.*, Prol. nouv. du IVe liv., p. 4.

. . . . . Vrayement, dist Jupiter, nous en sommes bien : nous a ceste heure n'avons aultre faciende, que rendre coingnées perdues? Si fault-il luy rendre : cela est escript ès destins, entendez vous? aussi bien comme si elle valust la duché de Milan. A la verité sa coingnée luy est en tel pris et estimation que seroit a ung roy son royaulme. . . .

FABLE XXII. — (235.)

Un Fou et un Sage.

Certain fou poursuivoit à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.
Tu fatigues assez pour gagner davantage;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer :
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

LATINS. *Phædr.*, 44; *Abst.*, 172.
ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. I, p. 344.

FABLE XXIII. — (236.)

Le Renard anglais.

A MADAME HARVEY.

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux.
Tout cela méritoit un éloge pompeux :
Il en eût été moins selon votre génie ;
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément ;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament :
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres ;
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,

Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire:
Là, des animaux ravissants,
Blaireaux, renards, hibous, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.
Leur confrère aux abois entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute, parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris: leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant:
Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle! Il y vint, à son dam.
Voilà maint basset clabaudant;
Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux:
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème!
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;

Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne provision ?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre.
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers,
Et se font écouter des nations étranges.
Votre prince vous dit un jour
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse :
C'est peu de chose; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'isle de Cythère?
Vous voyez par-là que j'entends
Mazarin, des Amours déesse tutélaire.

LATINS. *Abst.*, 146.

FRANÇAIS. Rom. du Ren. (Manuscr. de la bibl. du Roi. Cangé, 68 ?, fol. 79.

ROMAN DU RENART.

Or vous dirons, se Deux me gart,
Quellz meschance advint a renart : [1]
En la sale une hart avoit
Où IX pels de volpil pendoit : [2]
Là s'estoit renars acrapés
Qui tantesfois les a gabés;
Et li sires qui s'en prist garde,
A son venéour dit : Resgarde, [3]
Quantes pels avons de volpil ?
Sire, IX en avons, fait-il.
Noef, deable, j'en y voi dis.
Cils sant avant tous esbays :
S'est venus tout droit celle part
Et a choisi sire renart [4]
Qui a la hart pendus estoit :
A grant effort se soutenoit
Durement aus dens et aus piés.
Li venerres s'est mervilliés
Com dams renart est desloyaux
Qui s'est pendus avec les piaux.
Chent déable li ont fait pendre : [5]
Certes je l'en ferai descendre.
La main giette, penre le voult, etc.

[1] *Meschance*, mésaventure, mauvaise chance. — [2] *Pels*, peaux, de *pelles*. — *Volpil*, renard, de *vulpes*. — [3] *Venéour*, et plus bas *venerres*, veneur, chasseur, de *venator*. — [4] *Choisi*, regardé. — [5] *Chent*, cent.

FABLE XXIV. — (237.)

Le Soleil et les Grenouilles.

Les filles du limon tiroient du roi des astres
Assistance et protection:
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres
Ne pouvoient approcher de cette nation;
Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune:
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la Nature.
Le soleil, à leur dire, alloit tout consumer;
Il falloit promptement s'armer
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisoit un pas,
Ambassades coassantes
Alloient dans tous les états:

A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit sur les intérêts
De quatre méchants màrais.
Cette plainte téméraire
Dure toujours : et pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant;
Car si le soleil se pique,
Il le leur fera sentir :
La république aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

LATINS. *Commir.*, 1.

N. B. Cette fable fut d'abord imprimée sur une feuille volante, avec ce titre : *Appendix ad fabulas Phædri, ex Bibl.* Leidensi, *etc. Juxta exemplar editum* Amstelodami, *typis Buninganis, ad insigne* Josue. *Parisiis*, 1672, *in*-8°.

FRANÇAIS. *Furetière*, dans les œuvres du Père Commire.

FABLE XXV. — (238.)

L'Hyménée et l'Amour.

A LL. AA. SS. Mlle DE BOURBON ET Mgr LE PRINCE DE CONTI.

Hyménée et l'Amour vont conclure un traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années :
Bourbon, jeune divinité,
Conti, jeune héros, joignent leurs destinées.
Condé l'avoit, dit-on, en mourant souhaité :
Ce guerrier, qui transmet à son fils en partage
Son esprit, son grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser,
Contemple avec plaisir de la voûte éthérée
Que ce nœud s'accomplit, que le prince l'agrée,
Que Louis aux Condé ne peut rien refuser.
Hyménée est vêtu de ses plus beaux atours :
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie.
Il descend de l'Olympe, environné d'Amours
Dont Conti doit être la proie :
Vénus à Bourbon les envoie.
Ils avoient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle sortit de l'onde,
Et rendit surpris notre monde
De voir un peuple si brillant.
Le chœur des Muses se prépare :
On attend de leurs nourrissons

Ce qu'un talent exquis et rare
Fait estimer dans nos chansons.
Apollon y joindra ses sons,
Lui-même il apporte sa lyre.
Déjà l'amante de Zéphyre
Et la déesse du matin
Des dons que le printemps étale
Commencent à parer la salle
Où se doit faire le festin.

O vous pour qui les dieux ont des soins si pressants,
Bourbon, aux charmes tout-puissants,
Ainsi qu'à l'âme toute belle;
Conti, par qui sont effacés
Les héros des siècles passés;
Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
Les grâces et l'esprit, seuls soutiens de l'amour.
Dans la carrière aux époux assignée,
Prince et princesse, on trouve deux chemins:
L'un de tiédeur, commun chez les humains;
La passion à l'autre fut donnée.
N'en sortez point, c'est un état bien doux,
Mais peu durable en notre âme inquiète:
L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite;
L'amant alors se comporte en époux.
Ne sauroit-on établir le contraire,
Et renverser cette maudite loi?
Prince et princesse, entreprenez l'affaire:
Nul n'osera prendre exemple sur moi.

De ce conseil faites expérience,
Soyez amants fidèles et constants :
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne soyez époux qu'à soixante ans.
Vous ne changerez point. Écoutez Calliope;
Elle a pour votre hymen dressé cette horoscope :

Pratiquer tous les agréments
Qui des époux font des amants,
Employer sa grâce ordinaire,
C'est ce que Conti saura faire.
Rendre Conti le plus heureux
Qui soit dans l'empire amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'est ce que Bourbon saura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtroit d'eux un jeune Amour
Plus beau que l'enfant de Cythère,
En un mot, semblable à son père.
Former cet enfant sur les traits
Des modèles les plus parfaits,
C'est ce que Bourbon saura faire;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'est à quoi Bourbon n'entend rien.

FABLE XXVI. — (239.)

La Ligue des Rats.

Une souris craignoit un chat
Qui dès long-temps la guettoit au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'étoit un maître rat,
Dont la rateuse seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat ni chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte.
Dame souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi! quoi que je fasse,
Seul je ne puis chasser le chat qui vous menace :
Mais assemblons tous les rats d'alentour :
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La souris fait une humble révérence;
Et le rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés
Faisoient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et tous les poumons essoufflés.
Qu'avez-vous donc, lui dit un de ces rats; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris;

Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats.
Chacun dit : Il est vrai. Sus ! sus ! courons aux armes !
Quelques ratés, dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet :
Chacun se met en équipage ;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage :
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenoit déjà la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie :
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très-prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou :
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

FABLE XXVII. — (240.)

Daphnis et Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE.

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE.

Aimable fille d'une mère
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'Amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce seroit trop; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit:
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choses:
Il les dit mieux que je ne fais;
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce dieu le souverain pouvoir;
On l'appeloit Alcimadure:
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres lois
Que son caprice; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs:
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs!
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur: jamais la moindre grâce,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.

Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien;
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument.
On gravera sur la bordure:
« Daphnis mourut d'amour : Passant, arrête-toi,
« Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
« De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
Il auroit poursuivi; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant:
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Écho redit ces mots, dans les airs épandus :
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna, la voyant accourir.
Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr,
Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

Grecs. *Théocrite*, idylle 23.
Latins. *G. Cogn.* (*Gilb. Cous.*), 92.

FABLE XXVIII. — (241.)

Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome; ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie:
La moitié! les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue; et le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre hospitalier;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
« Il a pour tels et tels un soin particulier,
« Ce sont ses amis; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur de débats.

Aucun n'étoit content; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutoient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins?
Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
— Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.

Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas:
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidens sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages:
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!
Je la présente aux rois, je la propose aux sages:
Par où saurois-je mieux finir?

LATINS. De Vitis Patrum, l. 5; Verba seniorum; Prompt. exempl., de Perseverantiâ in peccatis.

FRANÇAIS. Vies des saints Pères du désert, traduct. de M. Arnaud d'Andilly, t. 2, p. 496.

FIN DES FABLES.

PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOME.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille:
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile;
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste:
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple:
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps:
Ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.

Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composoient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence ;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au devant des dieux, et leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même étoit de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus

D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois;
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports, le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêloient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte?

Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde ;
Ils lui préfèreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
La volatille échappe à sa tremblante main,
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs !
Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine ;
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins.
Les animaux périr ! car encor les humains,

Tous avoient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris :
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins?
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels
Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain et triste office :
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux :
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contoient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille;
Philémon leur disoit : Ce lieu plein de merveille

N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg étoit autour ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies ;
Du céleste courroux tous furent les hosties.
Il ne resta que nous d'un si triste débris :
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris ;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles.
Elle devenoit arbre, et lui tendoit les bras :
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne ;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom, passer ces aventures.
Vendôme, consentez au lôs que j'en attends ;
Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps :

Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie;
L'entreprise demande un plus vaste génie;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages,
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents,
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire:
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet tout le sacré vallon;
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

LATINS. *Ovide*, Métamorph., liv. VIII, v. 614 et s.

FRANÇAIS. *Philippe de Vitry*, traduction en vers des Métamorphoses d'Ovide (Man. de la Bib. du Roi, n. 7230), fol. 152 et s.; *Voiture*, t. 1, p. 253:

La fortune est une grande trompeuse.... et, pour l'ordinaire, elle nous vend bien chèrement les choses qu'il semble qu'elle nous donne.

LES FILLES DE MINÉE.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Je chante dans ces vers les filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains se faire reconnoître :
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.

La Grèce étoit en jeux pour le fils de Sémèle.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle :
Alcithoé, l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : Quoi donc ! toujours des dieux nouveaux !
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers :
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins?
Et nous irons chommer la peste des humains !
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne, qui voudra, ce jour-ci, du relâche;
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits :

Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
Du monarque des dieux les divers changements;
Mais, comme chacun sait tous ces événements,
Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,
Accoutumer nos cœurs à goûter son poison;
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
Alcithoé se tut, et ses sœurs applaudirent.
Après quelques moments, haussant un peu la voix :

Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse :
Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine;
D'autant plus tôt épris, qu'une invincible haine
Divisant leurs parents, ces deux amants unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.
Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons, où régnoient ces guerres intestines :
Ce fut un avantage à leurs désirs naissants.
Le cours en commença par des jeux innocents :
La première étincelle eut embrasé leur âme,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
Mais c'étoit à l'insu de leurs parents cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne

Les plaisirs, et surtout ceux que l'Amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amants à se dire avec signes leurs soins.
Ce léger reconfort ne les put satisfaire;
Il fallut recourir à quelque autre mystère.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons;
Le temps avoit miné ses antiques cloisons:
Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause;
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour:
Chère Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie;
Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie:
J'en ai d'autres en Grèce; ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asile chez eux;
Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir;
Car je n'ose parler, hélas! de mon désir.
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice?
De crainte des vains bruits faut-il que je languisse?
Ordonnez: j'y consens; tout me semblera doux:
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante.
Votre amour étant pure, encor que véhémente,
Je vous suivrai partout: notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrète,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,

Contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles.
Je n'en fais point ici de peintures frivoles :
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi ;
Vous-mêmes peignez-vous cet amant hors de soi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore ;
N'attendez point les traits que son char fait éclore :
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès,
Là, nous nous attendrons : le rivage est tout près,
Une barque est au bord ; les rameurs, le vent même,
Tout pour notre départ montre une hâte extrême ;
L'augure en est heureux, notre sort va changer ;
Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger.
Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur arrêtés au passage.
Heureux mur ! tu devois servir mieux leur désir ;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain Thisbé sort, et prévient Pyrame ;
L'impatience, hélas ! maîtresse de son âme,
La fait arriver seule et sans guide aux degrés.
L'ombre et le jour luttoient dans les champs azurés.
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte ;
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit ; et son voile, emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La lionne le voit, le souille, le déchire ;
Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
Pyrame arrive, et voit ces vestiges tout frais.
O dieux ! que devient-il ! Un froid court dans ses veines

Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines,
Il le lève; et le sang, joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas.
Thisbé! s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue!
Te voilà par ma faute aux enfers descendue!
Je l'ai voulu; c'est moi qui suis le monstre affreux
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux :
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres.
Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres?
Jouis au moins du sang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame.
Thisbé vient; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
Que devient-elle aussi! Tout lui manque à la fois,
Les sens et les esprits aussi-bien que la voix.
Elle revient enfin, Clothon, pour l'amour d'elle,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumière des cieux ;
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler; sa langue est retenue:
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard; et découvrant son sein :
Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton âme alarmée:
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant! reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main et le poignard font alors leur office;
Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements :

Dernier trait de pudeur même aux derniers moments.
Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
Et du sang des amants teignirent par des charmes
Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour,
Éternel monument d'un si parfait amour.

Cette histoire attendrit les filles de Minée:
L'une accusoit l'amant, l'autre la destinée;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette passion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente:
L'est-elle, elle devient aussitôt languissante:
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit;
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie,
Poison le plus cruel dont l'âme soit saisie:
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite:
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour;
A ses rayons perçants opposons quelques voiles:
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir.
Cependant donnez-moi quelque heure de silence:
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;
Souffrez-en les défauts, et songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris; il étoit aimé d'elle :
Chacun se proposoit leur hymen pour modèle.
Ce qu'amour fait sentir de piquant et de doux
Combloit abondamment les vœux de ces époux.
Ils ne s'aimoient que trop! leurs soins et leur tendresse
Approchoient des transports d'amant et de maîtresse.
Le ciel même envia cette félicité :
Céphale eut à combattre une divinité.
Il étoit jeune et beau; l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.
Nos belles cacheroient un pareil sentiment :
Chez les divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale :
Les jeunes déités, qui n'ont qu'un vieil époux
Ne se soumettent point à ces lois comme nous.
La déesse enleva ce héros si fidèle.
De modérer ses feux il pria l'immortelle :
Elle le fit; l'amour devint simple amitié.
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups.)
Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous
Fera le désespoir de votre âme charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout oracle est douteux, et porte un double sens :
Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens.
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle!
Et comment! n'est-ce point qu'elle m'est infidèle?

Ah! finissent mes jours plutôt que de le voir!
Éprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des mages aussitôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux;
Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire;
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présents : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant, que Procris lui parût incertaine.
Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine:
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts;
Conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets;
S'imagine en chassant dissiper son martyre.
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphyrs.
Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs!
Venez, légers démons par qui nos champs fleurissent!
Aure, fais-les venir, je sais qu'ils t'obéissent:
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.
On l'entendit : on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
Elle en est avertie; et la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis.
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits;
Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle? —
Nous vous plaignons: il l'aime, et sans cesse il l'appelle:
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois;

Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne :
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. —
Elle en profite, hélas! et ne fait qu'y songer.
Les amants sont toujours de légère croyance :
S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours!)
Ils seroient aux rapports insensibles et sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose.
Elle se lève un jour; et, lorsque tout repose,
Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue.
Il invoquoit déjà cette Aure prétendue :
Viens me voir, disoit-il, chère déesse, accours;
Je n'en puis plus, je meurs; fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée.
L'épouse se prétend par ces mots outragée :
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
O triste jalousie! ô passion amère!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère!
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas!
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un faon de biche avoit pour demeure secrète.
Il en sort; et le bruit trompe aussitôt l'époux.
Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse :
Malheureux assassin d'une si chère épouse!

Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur :
Il accourt, voit sa faute ; et, tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent ;
L'infortuné mari, sans cesse s'affligeant,
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours :
Triste fin d'un hymen bien divers en son cours!

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire :
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois :
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Clymène, en un tissu riche, pénible et grand,
Avoit presque achevé le fameux différend
D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante.
On voyoit en lointain une ville naissante.
L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,
Dépendoit du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre :
Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix est la marque assurée.
Elle emporta le prix, et nomma la cité :

Athène offrit ses vœux à cette déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portoient force présents divers;
Tout le reste entouroit la déesse aux yeux pers.
Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.
Clymène ayant enfin reployé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit :

Rarement pour les pleurs mon talent réussit;
Je suivrai toutefois la matière imposée.
Télamon pour Cloris avoit l'âme embrasée:
Cloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les grâces, la beauté,
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans ce siècle où nous sommes:
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces amants, quoique épris d'un désir mutuel,
N'osoient au blond Hymen sacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit; l'autre état ne le peut:
Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.
Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers:
Un pays contesté par des peuples divers
Engagea Télamon dans un dur exercice;
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Cloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime et son cœur.

Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt, et laisse à la belle
D'amples possessions et d'immenses trésors :
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y transporte; et partout révérée,
Partout des deux partis Cloris considérée
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venoit de consacrer un trophée à son nom.
Lui de sa part accourt, et, tout couvert de gloire,
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère;
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au sein de sa patrie, et de l'aveu des siens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance,
Ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphyre les suivoit : quand, presqu'en arrivant,
Un pirate survient, prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
Télamon jusqu'au bout porte la résistance :
Après un long combat son parti fut défait,
Lui pris; et ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. O dieux! qui l'eût pu croire?
Le Sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat aussitôt qu'il fut pris.
Le Destin ne fut pas à Cloris si contraire.
Un célèbre marchand l'achète du corsaire :

Il l'emmène; et bientôt la belle, malgré soi,
Au milieu de ses fers range tout sous sa loi.
L'épouse du marchand la voit avec tendresse:
Ils en font leur compagne, et leur fils sa maîtresse.
Chacun veut cet hymen: Cloris à leurs désirs
Répondoit seulement par de profonds soupirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage:
Vous soupirez toujours; toujours votre visage
Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret:
Qu'avez-vous? vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre âme:
Cloris, c'est moi qui suis l'esclave, et non pas vous.
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
Parlez, nous sommes prêts à changer de demeure:
Mes parents m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus.
J'en sais qui l'agréeroient; j'ai su plaire à plus d'une:
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune.
Quelle que soit la nôtre, usez-en: vous voyez
Ce que nous possédons et nous même à vos pieds.
Ainsi parle Damon: et Cloris tout en larmes
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes:
Vos moindres qualités et cet heureux séjour
Même aux filles des dieux donneroient de l'amour:
Jugez donc si Cloris, esclave et malheureuse,
Voit l'offre de ces biens d'une âme dédaigneuse.
Je sais quel est leur prix: mais de les accepter,
Je ne puis; et voudrois vous pouvoir écouter.

Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage :
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grâce aux dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentiments, malgré tous mes ennuis ;
Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire?)
Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.
Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers :
Je prétends le chérir encor dans les enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?
Je ne suis déjà plus aimable ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
Et, doublement esclave, est indigne de vous.
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle :
Fuyons, dit-il en soi, j'oublierai cette belle;
Tout passe, et même un jour ses larmes passeront :
Voyons ce que l'absence et le temps produiront.
A ces mots il s'embarque, et, quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage,
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne :
Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin,
Puis le plaint, puis l'emmène, et puis lui dit sa flamme.
D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'âme;
Elle chérit un mort! Un mort, ce qui n'est plus,
L'emporte dans son cœur! mes vœux sont superflus.
Là-dessus, de Cloris il lui fait la peinture.
Télamon dans son âme admire l'aventure,

Dissimule, et se laisse emmener au séjour
Où Cloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile et commune.
On apprend leur retour et leur débarquement.
Cloris, se présentant à l'un et l'autre amant,
Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable.
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable;
Un œil indifférent à le voir eût erré :
Tant la peine et l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;
Cloris le reconnoît, et tombe à ce spectacle :
Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe presqu'à son tour.
On demande à Cloris la cause de sa peine :
Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine.
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zèle avoit changé de face,
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de désir.
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
A sceller de l'hymen une union si belle;
Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,
Il pria ses parens de doter son rival.
Il l'obtint, renonçant dès lors à l'hyménée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau :
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;

Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte subite.
Cloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards dans ce dernier moment.
Il s'écrie, en voyant finir ses destinées:
Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années!
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
Que la haine du Sort avançât mon trépas?
En achevant ces mots, il acheva de vivre:
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre;
Blessé légèrement, il passa chez les morts:
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords.
Même accident finit leurs précieuses trames;
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs âmes.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint statue et marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose.
Je ne garantis point cette métamorphose:
On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Clymène: et cherchant dans les siècles passés
Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le sage interprète.
J'admirai, je plaignis ces amants malheureux:
On les alloit unir; tout concouroit pour eux:
Ils touchoient au moment: l'attente en étoit dûre:
Hélas! il n'en est point de telle en la nature;
Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains;
Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.
Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
La fête est vers sa fin, grâce au ciel, avancée;

Et nous avons passé tout ce temps en récits
Capables d'affliger les moins sombres esprits :
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.
Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.
Le miracle en est grand, Amour en fut l'auteur :
Il en fait tous les jours de diverse manière.
Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisoit aux yeux; mais ce n'est pas assez :
Son peu d'esprit, son humeur sombre,
Rendoient ces talents mal placés.
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des ours,
Et passoit, sans aimer, les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire.
J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas
Qu'insensible aux plus doux appas
Jamais un homme ne soupire.
Hé quoi ! ce long repos est-il d'un si grand prix ?
Les morts sont donc heureux ? Ce n'est pas mon avis :
Je veux des passions ; et si l'état le pire
Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, et le voilà frappé :
Voilà son cœur développé.
Amour, par son savoir suprême,
Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros.
Zoon rend grâce au dieu qui troubloit son repos :

Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille.
Surprise et dans l'étonnement,
Elle veut fuir; mais son amant
L'arrête, et lui tient ce langage:
Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage:
C'est l'effet de vos traits aussi puissants que doux;
Ils m'ont l'âme et l'esprit et la raison donnée.
Souffrez que, vivant sous vos lois,
J'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
Iole, à ce discours, encor plus étonnée,
Rougit, et sans répondre elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle:
Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,
Ni ses soins pour plaire à la belle:
Leur hymen se conclut. Un satrape voisin,
Le propre jour de cette fête,
Enlève à Zoon sa conquête:
On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur, et le joint, et l'engage
En un combat de main à main.
Iole en est le prix aussi bien que le juge.
Le satrape, vaincu, trouve encor du refuge
En la bonté de son rival.
Hélas! cette bonté lui devint inutile;
Il mourut du regret de cet hymen fatal:

Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.
Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
Que sert-il d'être plaint quand l'âme est envolée?
Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire;
Et ses sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire,
C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé:
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous touche,
Ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remords dans leur profane sein.
Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortége:
Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilége?
Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur
Opposer son égide à ma juste fureur:
Rien ne m'empêchera de punir leur offense.
Voyez: et qu'on se rie après de ma puissance!
Il n'eût pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois sœurs, on n'en voit nulle trace.
Leurs métiers sont brisés; on élève en leur place
Une chapelle au dieu, père du vrai nectar.
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
Au destin de ces sœurs par elle protégées;
Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées,
Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien:
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
Chommons : c'est faire assez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus :
Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

LATINS. *Ovid.* Metamorph., l. IV, v. 1 et s.

Premier récit : Pyrame et Thisbé.

LATINS. *Ovid.* Métamorph., l. IV, v. 36 et s.; *Joh. Gristch*, serm. 33, § O; *Jac. de Lenda*, fol. 64.

FRANÇAIS. *Philippe de Vitry*, traduction en vers des Métamorphoses d'Ovide (Manuscr. de la Bibl. du Roi, n. 7230), fol. 94; *Barb.-Méon*, t. 4, p. 326; Manuscr. de la Bibl. du Roi, n. 1239, p. 47.

Second récit : Céphale et Procris.

LATINS. *Ovid.* Métamorph., l. VII, vers 689 et s.

FRANÇAIS. *Philippe de Vitry*, traduct. en vers des Métamorph. d'Ovide. (Manuscr. de la Bibl. du Roi, n. 7230), fol. 135.

Quatrième récit : Zoon.

ITALIENS. Il Decameron di *Giov. Boccaccio*, Giorn. V, nov. 1.

LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

S'il est un conte usé, commun et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
Quelle grâce aura ta matrone,
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertu sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté;
On l'alloit voir par rareté;
C'étoit l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!
Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie:
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célèbre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole.
Il mourut; et son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,

Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la décheveléе,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme,
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte:
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée.
Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie),
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie:
Prête, je m'entends bien; c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avoit été nourrie;
Toutes deux s'entr'aimoient; et cette passion
Étoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles:

Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court et le mieux;
Mais la dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la bière,
Froide dépouille, et pourtant chère:
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument:
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort, et toute la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.
Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence:
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un soldat bien récompensé

Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le soldat nonchalant, endormi,
Rempliroit aussitôt sa place.
C'étoit trop de sévérité :
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grâce.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
Le mort pour elle y répondit :
Cet objet sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention;
Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie :
Le temps avoit agi. Si la foi du serment,

Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé :
Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, madame; il voudroit achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor, si nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière ?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt : qui nous presse? attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
Que vous serviroit-il d'en être regardée ?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois : Hélas ! c'est dommage !
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela !
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps, il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame.
Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat;

Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit; une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré :
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange :
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait :
Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde :
Il en entend le bruit, il y court à grands pas;
Mais en vain, la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce?
Si madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passants n'y connoîtront rien.

La dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles,
Il en est qui ne le sont pas :
S'il en étoit d'assez fidèles,
Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution
Nous trompe également; témoin cette matrone.
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire;
Cela lui sauvoit l'autre : et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.

LATINS. *Phædr.* fab. nov. *Perrotti*, 14; *Petron. Arbitri* sat., p. 41 et s.; *Rom.*, 49; *Rom. Nil.*, 30; *Galf.*, 49; *J. de Sarrisb.*

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 33; *Hebers*, Dolopathos en vers, inédit; Dolopathos en prose, p. 20; les VII Sages de Rome, p. 14; *Le Febvre de Therouane*, Matheolus, liv. 1, fol. 150; *L. Dup.*, fol. 97; *Brantome*, Dames galantes, disc. 4, t. 2, p. 159; *Jul. Mach.*, 49.

ITALIENS. Cent. Nov. ant., nov. 56; Cento Nov. amorose degli incogniti, nov. 2; *Acc.-Zucch.*, 49; *Tupp.*, 49.

ESPAGNOLS. *Ysopo*, 49.

ALLEMANDS. *Minn.-Zing.*, 57; *H. Steinh.*, 49.

HOLLANDAIS. *Esopus*, 49.

YSOPET I.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616.—3.

FABLE 44.

Ça se traie cils qui a femme [1]
Si chier com a son corps et s'ame,
Et si orra une matire [2]
Qui aus maris est bonne a dire.

Un preudons et sa femme estoient
Qui, par samblant, mout s'entramoient.
Et quant ly preudons deffina, [3]
Sa femme tel dueil en mena
Qui onc ne se voust deporter, [4]
Ne nuls ne l'en puet conforter
Ne faire cesser de son plaint; [5]
Mais sur la tumbe mout se plaint
Senz repos nul ne senz sejour, [6]
Que ne s'en part ne nuit ne jour :
Pour priere ne pour menace
Ne se mouvoit de celle place
Et dit qu'elle ne se mouvra
Jamais d'illeuc, ains y morra.
Adonc fu uns lierres pendus, [7]
Et que il ne fust despendus
Fu la garde baillée et mise
En un chevalier, en tel guise
Que se il le larront perdoit,
Il seroit pendus la en droit.
Cils au larron garder bailla,
Tant se peina et traveilla
Qu'il ot soif et aller ne sçot [8]

Fors là où les complaintes ot [9]
De celle qui crie et qui brait;
Et pour le feu celle part vait:
Boire quiert et a boire a heu [10]
Mout li plaist ce qu'il a véu.
Au partir li deist: Doulce amie,
Si grant plains ne vous affiert mie; [11]
Laissiés vostre plorer ester; [12]
Vous n'y povés rien conquester. [13]
Au pendu va que il garda:
Quant il fu là si regarda,
Puis le relaisse et s'en revient
Vers celle dont au cuer li tient,
De belles paroles la paist,
Tant qu'a celle s'amour li plaist,
Et puis au larron s'en retourne.
Quant il le vit, petit sejourne, [14]
Ains revient et acole et baise
Celle qui samble que li plaise
Com cilz qui s'amour li permet;
Mais quant cilz au retour se met
Pour celui que garder devoit,
Senz le larron les fourches voit,
Qu'il avoit esté despendus,
Pasmés chay tous estendus: [15]
Si ne fu mie de mereveilles; [16]
Puis vint arriere, si conseille
Du fait, a dit a celle femme
Que ly roys sus corps et sus ame
L'y avoit ce pendu livré:
Jamais n'en sera delivré
Que ly roys ne le face pendre
Si ne s'enfuit senz plus attendre.
Celle qui s'amour ot lié, [17]
Et qui l'autre ot tost oublié

Que souloit au baron avoir, [18]
Ly dist : Je ay trouvé, de voir, [19]
Engin par quoy serés gueriz : [20]
Veissist cy endroit mon mariz ;
Nous le deffouirons et prendrons,
En lieu du larron le pendrons.
Cils le deffoui et pendi,
Oncques autres n'y attendi.
Cils qui ce vit et regarda
Que lui ainsi de mort garda,
Si la prist puis par mariage.
Si ne scé-je s'il fit que sage.
Autant puet-il de soy attendre
Con du premier qu'elle fist pendre. [22]

Femme seulle, se m'est avis,
Deçoit a gens et mors et vis : [23]
A paines a bon finement
OEuvre de femme ou cilz livre ment.

[1] *Ça se traie*, ici vienne. — [2] *Orra*, entendra. — *Matire*, matière. — [3] *Deffina*, prit fin, mourut. — [4] *Ne se voust deporter*, ne se veut éloigner. — [5] *Plaint*, pleurs, deuil, de *planctus*. — [6] *Senz sejour*, sans cesse. — [7] *Lierres*, larron. — [8] *Ot*, eut. — *Ne sçot*, ne sut. — [9] *Ot*, entendit. — [10] *Quiert*, demande, de *quærere*. — *Ieu*, eu, de avoir. — [11] *Affiert*, convient. — [12] *Plorer ester*, pleurs s'arrêter. — [13] *Conquester*, gagner. — [14] *Petit sejourne*, demeure peu de temps. — [15] *Chay*, tomba, de *cheoir*. — [16] *Mereveilles*, merveilles. — [17] *Ot lié*, eut agréable. — [18] *Souloit*, avoit coutume, *solebat*. — *Baron*, mari, de *vir*, *varon* en espagnol. — [19] *De voir*, vraiment, en vérité. — [20] *Engin*, moyen, art, ressource, de *ingenium*. — [21] *Deffouirons*, exhumerons, de *effodere*. — [22] *Con*, comme. — [23] *Mors et vis*, morts et vivants.

BELPHÉGOR,

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue,
Jetoient maint pleur, poussoient maint et maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en passant à chaque âme :
Qui t'a jetée en l'éternelle flamme ?
L'une disoit, hélas ! c'est mon mari :
L'autre aussitôt répondoit, c'est ma femme.
Tant et tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art et de prudence,
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le prince ayant proposé la sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,

Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,
Bref, ce qui suit notre condition
Fut une annexe à sa légation.
Il se pouvoit tirer d'affliction,
Par ses bons tours et par son industrie;
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
Sa mission devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit :
Il n'en mit guère; un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense :
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla comme un riche homme;
Grosse maison, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance :
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,

Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange. Apollon l'encensa;
Car il est maître en l'art de flatterie :
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle;
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen en journaux différents:
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli, que le diable en eut honte :
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle et bien faite, et peu d'autres trésors;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le père dit que madame Honesta,

C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer;
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort appétissoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa;
Dont Belphégor se moquant en son âme:
Hé quoi! dit-il, on acquiert une femme
Comme un château! ces gens ont tout gâté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers;
Les si, les cas, les contrats, sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille :

Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états :
Chez les amis tout s'excuse, tout passe;
Chez les amants tout plaît, tout est parfait;
Chez les époux tout ennuie et tout lasse.
Le devoir nuit : chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel, que madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla :
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle : un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme si vertueuse?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret; et, si je faisois bien...
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.

Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse et le père et la mère,
Et la grand'sœur avec le petit frère;
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eut un intendant.
Un intendant! qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit;
Dont par raison bien et dûment déduite
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,

Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse:
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal:
Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abusoient: il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Mathéo, c'étoit le nom du sire,
Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit:
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers, et sa femme encor pire:
Qu'il n'y savoit remède que d'entrer
Au corps des gens, et de s'y remparer,
D'y tenir bon: iroit-on là le prendre?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre:
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Sitôt que lui Mathéo l'en prieroit.
Trois fois sans plus; et ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergents.

Tout aussitôt l'ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien :
Mais Mathéo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple. Il se transporte à Rome;
Saisit un corps : Mathéo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable sortit.
Le roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille :
Maint jeune prince étoit son poursuivant.
Là d'Honesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asile.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer),
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui, sans savoir comment,
Sans dons du ciel, par hasard seulement,
De quelques corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif et misérable,

Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire : on le force, on l'amène,
On le menace ; on lui dit que, sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur :
D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court : n'est fils de bonne mère
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart ;
Cent mille écus bien comptés, d'autre part.
Mathéo tremble, et lorgne la finance.
L'esprit malin, voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois ;
Dont Mathéo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe et mène à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde
Un peu surpris au manant demanda :
Pourquoi ce bruit? coquin, qu'entends-je là ?
L'autre répond : C'est madame Honesta

Qui vous réclame, et va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'Hymen fait de sa confrérie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux destin,
Mais, comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fut contraint d'enfiler la venelle :
Dans les enfers, encore en change-t-on.
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer!
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer?
Premièrement, je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison.

En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut :
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

LATINS. *Abst.*, 194.

FRANÇAIS. *Le Febvre de Therouane*, Matheolus, l. 2, fol. 28; Facét. journées de *G. Chappuis*, journ. III, nouv. 3.

ITALIENS. *Machiavel;* Straparola, notte 2, nov. 4.

On trouve en note dans la traduction française de Straparole, 1726:

Un chanoine de Saint-Martin de Tours m'a dit que le mariage du diable, en 5 ou 6 lignes, se trouvoit dans un vieux manuscrit latin de cette église.

LAINEZ.

FIN.

Frontispice du Manuscrit N.° 7616, contenant les Fables d'YSOPET-I. et d'YSOPET-AVIONNET.

Gravé par Paul Legrand. VI. 58.

L'Auteur, à genoux, offre son livre à la S.te Vierge.

APPENDICE.

Après avoir publié la majeure partie des fables inédites contenues dans plusieurs recueils du XIVe siècle, nous avons cru devoir y joindre encore celles dont La Fontaine n'a pas traité les sujets, afin de rendre complète la publication de ces précieux manuscrits. Nous réunissons donc ici, sous le nom d'APPENDICE :

1° Les dix-neuf dernières fables de l'YSOPET I. Deux d'entre elles sont accompagnées des apologues latins inédits dont elles sont l'imitation.

2° Trois fables insérées parmi les premières dans quelques manuscrits de l'YSOPET I.

3° Huit fables de l'YSOPET-AVIONNET. La dernière de celles-ci est accompagnée de la fable latine qui a servi d'original.

4° Les sept fables de l'YSOPET II que nous n'avons pu placer à la suite de celles de La Fontaine.

5° Les prologues et les épilogues en vers de ces diverses collections.

6° Vingt-deux fables latines en prose, que nous désignons par le titre de *Romulus Bibliothecæ regiæ.*

FAC SIMILE *des premiers vers du Manuscrit N° 7616.*

Gravé par Paul Legrand — Pl. 59.

Ce liuret que cy vous recite.
plaist a oir et si proufite.
Et pour ce que plus delitables.
Soit y a maintes belle fables.
A ce quoiseuse ne peresse.
Mon sen ne endorme ne ne blesse.
Me vueil travailler et pener.
Dun petit iardin a lever
Ou chascun pourra se me samble.
Et fleur et fruit cuillir en samble.
Fleur que a oir est delitables.
Fruis que en est fais et profitables.
Qui la fleur plaira la fleur preigne.
Et qui le fruit le fruit retiengne.
Qui voudra le fruit et la fleur.
Prengne les deux cest le meilleur.

Ecrit par Choizeau

APPENDICE.

YSOPET I.

PROLOGUE.

Ce livret que cy vous recite
Plaist à oïr et si prouſite;
Et pour ce que plus delitables
Soit, y a maintes belle fables.
A ce qu'oiseuse ne peresse [1]
Mon sen n'endorme ne ne blesse, [2]
Me vueil travilier et pener
D'un petit jardin a hever, [3]
Où chascun pourra, se me samble,
Et fleur et fruit cuillir ensamble:
Fleur que a oir est delitables, [4]
Fruis qu'en est fais et profitables: [5]
Qui la fleur plaira la fleur preigne,
Et qui le fruit, le fruit retiengne;
Qui voudra le fruit et la fleur,
Prengne les deux, c'est le mellieur.
Et pour ce que saiche est ma terre, [6]
Au jardin vueil faire requerre
Dieu qui tout puet et scet et voit,
Que de sa rousée m'envoit
Qui le jardinet par sa grace
Fleurir et fructefier face:
Pour ce qu'il soit plus essauciez
Je joins mes mains devos au ciez,
Que suppliant tout mon deffaut [7]

La mere et le fils qui ne faut; [8]
Quar com ne savons que faison
Et convient que par tout trason, [9]
De cieulx envoie le subside :
La mere et fils nous aïde
E main biau dit qui semble fable
Ha main biau mot et anotable.
J'ay oy dire mainte foiz :
Sus saiche cruse est bonne noiz. [10]

[1] *Oiseuse*, oisiveté. — [2] *Mon sen*, mon sens. — [3] *A hever*, achever. — [4] *A oir*, à voir. — [5] *Fais*, frais. — [6] *Saiche*, sèche. — [7] *Suppliant*, suppléant. — [8] *Qui ne faut*, qui ne trompe pas ou qui ne se trompe pas. — [9] *Par tout trason*, par toutes sortes de raisons. — [10] *Cruse*, écorce, croûte, de *crusta*, écaille, coquille.

YSOPET-I. *FABLE IV.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 60.*

Le Plet du Chien et de la Brebis.

YSOPET I.

FABLE IV.

Le Plet du Chien et de la Brebis. [1]

Le chien fist l'oielle semondre [2]
Et dit qu'elle luy doit respondre
D'un pain que presté luy avoit.
L'oille qui riens n'en savoit
Entame le plait en nyant,
Et dit qu'elle ne li doit niant. [3]
Le chien amainne pour sa part,
L'ecoufle, le loup et regnart [4]
Qui testmoigne sertainement
Que le chien de niant ne ment;
Mais il se mentent par la geule.
L'oeille qui est trestoute seule,
Et ne se puet pas bien deffendre,
Si dit qu'elle n'a de quoy rendre.
Le juge qui vers le plus fort
Se tient soit a droit, soit a tort,
A rendre le pain li commende.
Celle qui n'a dont elle rende,
Tout viengne yver en sa saison, [5]
Convient que vende sa toison.
Par faulx tesmoings mais jugement (*a*)
Ce voit l'en aveir souvent.

Faus tesmoing par sa fausse foy
Grieve a autrui et dampne soy.
Dieu repreuve faulx tesmoignage;
Ainsi le dit la sainte page.

Nuns ne doit faus tesmoings prier [6]
Ne en faus tesmoings lui fier.
Li unlz dit : Puisque je le preuve,
Je gaigne san ce que m'en meuve :
Puisque de prouver ne me doubte
Boire leur donrré bonne goutte.

VARIANTES.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616-3.

(*a*) Par faux tesmoings va nue au vent :
Ce voit l'en arriver souvent.

[1] *Plet* ou *plait*, procès, de plaider.— [2] *L'oielle*, *l'oille*, *l'oeille*, l'ouaille, la brebis, de *ovis*. — [3] *Niant*, rien. —[4] *Ecoufle*, oiseau de proie, épervier, quelquefois hibou. — [5] *Tout viengne yver en sa saison*, quoique la saison de l'hiver soit proche. — [6] *Nuns*, nul ou nuls.

LATINS. *Phædr.*, 17; *Rom.*, 4; Fab. ant. *Nil.*, 15; *Rom. Nil.*, 4; *Galfr.*, 4.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 4.

YSOPET I. FABLE XIII.

Gravé par Paul Legrand. Pl. 61.

De l'Aigle et de Renard.

YSOPET I.

FABLE XIII.

De l'Aigle et de Renart.

L'aigle qui roy des oisiaus [1]
Embla un des renardiaus
A renart pour ses aigles paistre.
Renart qui dolent en dust estre,
Moult li pria, moult li requit
Que son renardiau li rendist.
Onques l'aigle ne li voust rendre. [2]
Renart pot oïr et entendre
Que son filz près de mort estoit
Se conseil en lui ne mettoit;
Et bien vit que force n'avoit
Ne povoir, se engin ne savoit, [3]
Comment se vengast du meffet.
Sous l'aubre où l'aigle ot son ni fet,
Buche vert et chaume asembla,
Si ne sai ge se il l'embla; [4]
Mout i sot bien le feu bouter.
La fumée prist a monter
Jusques aus aigliaus qui ou ni furent : [5]
A bien petit que mors ne furent.
Li aigles voit que ses aigliaux [5]
Estainguent soit il lait ou biaus; [6]
Sa proie li convient laissier,
Autrement n'en puet passer.

Par cest flaviau povés entendre

Que li grans puet bien nuire au mendre, [7]
Et li mendre puet nuir au grant,
Si comme avés oy ci devant.
A la fois li victorieus
Du vaincu rechiet es lieus;
Et le petit par son engin
Abat le grant de son engin.
Aucunes fois tel puet bien nuire
Qui aidier ne se puet duire : [8]
Bien puet pou qui ne puet blesier;
Tel vint qui ne puet aidier. [9]

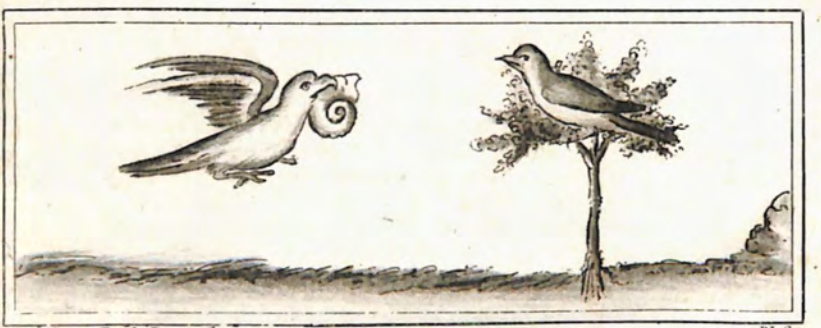
[1] Peut-être faudroit-il lire : *L'aigle qui roi est des oisiaux.* — [2] *Voust*, voulut. — [3] Pour faire le vers, il faut lire. — *S'engin ne savoit*, ou bien, *se engin n'avoit.* — [4] Je lirois, pour la mesure : *Jusqu'aus aigliaux qui ou ni furent.* — [5] On pourroit également lire, *l'aigles*, au lieu de *li aigles.* — [6] *Estainguent*, étouffent; peut-être de *extinguere.* — [7] *Mendre*, petit. — [8] *Duire*, conduire, de *ducere.* — [9] *Tel vint*, tel vainc, de *vaincre.*

Grecs. *Æs.-Cor.*, 1.

Latins. *Phædr.*, 28; *Rom.*, 13; Fab. ant. *Nil.*, 14; *Rom. Nil.*, 11; *Galfr.*, 13.

Français. *Mar. de Fr.*, 10.

YSOPET-I. *FABLE XIV.*



Gravé par Paul Legrand. *Pl. 62.*

De l'Aigle et de la Limace.

YSOPET I.

FABLE XIV.

De l'Aigle et de la Limace.

Li aigle enla en pourchas : [1]
Ce jour ne print fors un limas.
Li limas crie que cil li nuise
Tost se boutte dedans sa cruise. [2]
A l'aigle dit lors la cornille :
Ce que vous, en ceste coquille,
Portés, ne vous vaut une poire ;
Mais se vous me voulés croire, [3]
Il vous vaudra aucune chose,
Qu'il a dedens viande enclose ;
Mais la coquille la vous tost. [4]
Brisiés la, si charra tantost : [5]
Bien le vous sauray devisier,
. . . . . .
Lessiés le a terre chéoir :
Apertement pourrez véoir
Que sus les pierres brisera :
Là elle si fort ne sera,
Pourquoy elle chiet de haut.
Li aigles qui croire le vaut [6]
Lesse chéoir sa proie a terre.
Autre y vet pourchacier et querre.
Cest viande a il perdue.
La corneille s'en est péue. [7]

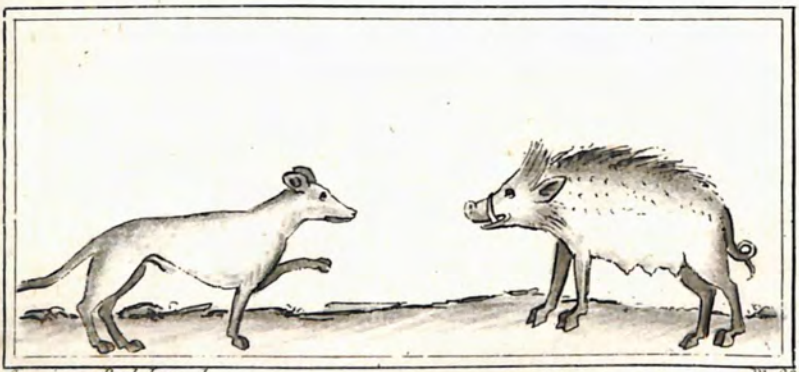
Malle langue, par sa parole,
Tout le monde engine et afole :

L'en ne doit mie tantost croire
Que chascune chose soist voire : [8]
Car par trop grant credulité
Chiet en en grant necessité.
Oyr-dire va par la vilie :
Qui trestout croist, forment s'avile. [9]
A celui doit l'en imputer
Qui creance fait abuter. [10]

[1] *Enla*, alla. — [2] *Cruise*, écorce, écaille, coquille. — [3] Il faudroit lire : *Voulés en croire.* — [4] *Tost*, enlève, ôte, du vieux verbe *tolir*, qui vient lui-même de *ferre*, *tuli*. — [5] *Charra*, tombera, de *cheoir*. — [6] *Le vaut*, la veut. — [7] *Péue*, nourrie, de paître, *pascere*. — [8] *Voire*, vraie. — [9] *Forment s'avile*, s'avilit fortement. — [10] *Abuter*, abuser, de *abuti*.

Latins. *Phædr.*, 37; *Rom.*, 14; *Rom. Nil.*, 12; *Galfr.*, 14.
Français. *Mar. de Fr.*, 13.

YSOPET-I. *FABLE XX.*



Gravé par Paul Legrand *Pl. 63.*

Du Loup et de la Truie.

YSOPET I.

FABLE XX.

Du Loup et de la Truie.

Ysangrins li lierres atains [1]
Priot a une truie prains [2]
Qui pourcelet isnellement, [3]
Et il li promet léaument
De bien garder sa portéure.
Celle qui point ne s'asure
Dit au loup : Je vain ne ne prise
Ne ta cure ne ton servise :
Male garde tost m'en feroies;
Les moy ester et va tes voies : [4]
Va-t-en deci, en maléur,
Si pourcelleré en asseur.
Se tu veulz ma volenté faire,
Ensus de moy te prie a traire.
Pere et mere doit par nature
Doubte avoir de sa porture.
Cils qui ne la puet enchanter
S'en va et la laisse enfanter.

Savoir devés par ceste istoire
Que on ne doit pas tourjours croire;
Quant langue doucement parole,
Endort la gent comme citolle, [5]
Com guitarne, comme vielle,
Psalterion, douçaine belle; [6]
Mais l'ipocrite blaudicierres,

Li faux mauvés, li puens lierres,
Desoit par son barboutement [7]
Qui ne resiste justement.

[1] *Lierres atains*, larron reconnu. — [2] *Prains*, enceinte, de *prægnans*. — [3] *Pourcelet*, pourceloit, mettoit bas ses petits pourceaux. — *Isnellement*, prochainement, à l'instant. — [4] *Les*, laisse. — [5] *Citolle*, instrument de musique, de *cithara*. — [6] *Douçaine*, autre instrument de musique. — [7] *Desoit*, deçoit, trompe.

LATINS. *Phædr.* fab. nov. *Perotti*, 18; *Rom.*, 34; *Rom. Nil.*, 21; *Galfr.*, 34.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 29.

YSOPET I.

FABLE XXII.

Du Chien et du Larron.

Un lierres en un hostel vient [1]
Pour embler : Mes dehors se tient [2]
Pour un chien qui ne laisse entrer.
Au chien print son pain a monstrer.
Ne m'abaies, dit-il au chien,
Tien de mon pain, de mon pain tien.
Dit le chien : Pour ton meschief faire,
Me vues par ton pain faire taire
Se ton don prens, siens vendras [3]
Et roberas tout et prendras.
Tu cuides pour un mors de pain [4]
Moy donner pardurable fain ? [5]
Fuis-toi de ci : Tu pers ta painne
Ta viende ne m'est sainne. [6]
Atraire pour toi ne me laist [7]
Celui qui me norrit et paist.
Ne veuls pas perdre mon grant aise,
Pour un repas, à Dieu ne plaise.
Va-t'en de ci, je te le pri
Car ce je abaie ne ne cri,
A pou je te fais a savoir, (*a*)
Bien y pourras dommage avoir.
Cils ne se muet : Le chien abaye [8]
Et li lierres se met en voye
Que plus ni ose demourer (*b*)
Ne plus ne veult le chien ourer. [9]

Se on te donne, regarde quoy,
Qui est qui donne et pourquoy :
Se tu donnes regarde a qui
Et ne soiez glous, je t'en pri. [10]
Dieu si mesure la personne
De celui qui volentiers donne
Et regarde la volenté
De celui par qui presenté
Est le don : D'ou petitement
S'esjoit autant comme de cent. [11]
Toriaus, vaches, aniaux, genices,
Tout est benignes et propices.

VARIANTES.

Manuscr. de la biblith. du Roi, n° 7616-3.

(*a*) Car je te fais ci assavoir
Tost y pourras dommage avoir.

(*b*) Perte y pourroit bien recouvrer.

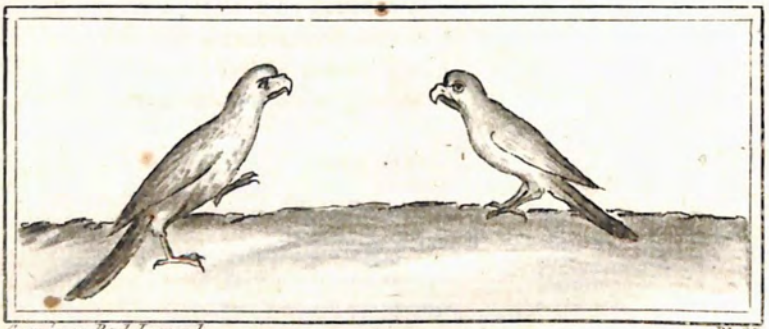
[1] *Lierres*, larron, voleur, de *latro*. — [2] *Embler*, voler, dérober. — [3] *Siens* nu *céans*, ici dedans. — [4] *Mors*, morceau. — [5] *Pardurable*, longue, continuelle. — [6] *Viande*, aliment, ce qui sert de nourriture. — [7] *Atraire*, attirer, séduire. — *Laist*, laisse. — [8] *Ne se muet*, ne se meut pas, ne bouge pas. — [9] *Ourer*, prier, de *orare*. — [10] *Glous*, glouton, avide. — [11] *S'esjoit*, se réjouit, est satisfait.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 129.

LATINS. *Phædr.*, 23 ; *Rom.*, 23 ; Fab. ant. *Nil.*, 20 ; *Rom. Nil.*, 23 ; *Galfr.*, 23.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 28.

YSOPET-I. *FABLE XXIV.*



Gravé par Paul Legrand. *Pl. 65.*

Du Filz à l'Ecouffle qui estoit malades

YSOPET I.

FABLE XXIV.

Du filz à l'Ecoufle qui estoit malades.

Talent me prent que je vous die [1]
D'une troup grieve maladie
Fievre quartaine, tierce ou double,
Qui seurprint le fils à l'escoufle [2]
Que aucuns appellent le hua [3]
Par un pou que ne le tua :
Nuls conseil ne povoit trouver :
A sa mere prist a rouver [4]
Quelle fist à Dieu oroison
Qui li envoyast guerison
Chandeille offrir à nostre Dame
Que li gardast et corps et ame.
Biaux fils dont vous vient se corages?
A tart voulés devenir sages
Que de ce que ce ne disoies (*a*)
Quant tu les grans pechiés faisoies
Et les grans maulx en ton enfance.
A tart vient ceste repentance
Dehais ait qui en priera [5]
Et qui pate nostre en dira :
Car ce seroit paine pardue :
La mérite vous est randue
De ce qu'a Dieu et a ses saints
As fait, dont tu, a tort, te plaints.

Qui de ses fais ne se chastie,
En autrui bien, pourquoy se fie

Dieu qui est plains de tout pardon
Ne s'apaise mie par don
Qui lui soit de mauvais porté, [6]
Ou qui soit en pechié morté : [7]
Qui n'a repentance parfaite
Et qui après mal faire gaite, [8]
Qui s'atent jusques a mort
Bien faut-il a mauvais amort
Car nul n'a plaiges de sa vie [9]
Plus longue est plustot fenie
Aussitost meurt un Minopet [10]
Comme un viel, se dit Ysopet :
Aussitost meurt viau comme vache;
Mort, viel et jone ensemble chasche [11]

VARIANTE.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616-3.

(*a*) Que dont ice ne disiés
Quant les grands pechiés faisiez.

[1] *Talent, envie.* — [2] *Escoufle*, oiseau de proie. — [3] *Hua*, chat-huant, hibou. — [4] *Rouver*, prier, de *rogare*. — [5] *Dehais*, tristesse ou dévouement. [6] *De mauvais porté*, porté par un méchant. — [7] *Pechié morté*, peché mortel. — [8] *Gaite*, guette, attend le moment favorable. — [9] *Plaiges*, otage, garant, caution. — [10] *Minopet*, ailleurs, *mignopet*, un jeune homme, un homme d'un petit mérite; peut-être de *minoris pedis*, sur un petit pied. — [11] *Chasche*, chasse, pourchasse, poursuit.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 132.
LATINS. *Phædr.* App. *Gud.*, 1; *Rom.*, 19; *Galfr.*, 19.
FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 87.

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 66.*

Du Loup et de l'Agnian.

YSOPET I.

FABLE XXVI.

Du Loup et de l'Aigniau.

Une brebis ot un faon : [1]
Pour le nourrir le bailla on
Une chievre plaine de lait
Qui trop bien norrit l'aignelait,
Aussi comme ce porté l'eust.
Le loup voulentiers s'en péust [2]
Et dit à l'aigneil par falue : [3]
Ta droite mere te salue
Qui te porta ; se est l'oaille [4]
Qui mout s'ébaït merveille [5]
Comment tu l'as ainssi laissié
Pour une chievre compisié [6]
Qui put plus que ne fait mais cus : [7]
Vien t'en, ne demeure ci plus
Que je te manre a ta mere [8]
Qui n'est punese ne amere;
Mais est tres douce la brebis :
De lait te garde plain le pis,
Alons, vien t'en, qu'elle t'atent.
Tu me vas, dit l'aignau, flatent :
Je puis mout bien apercevoir
Que tu me cuides decevoir.
Or ne va plus a se beant [9]
Je ne te otroie niant. (*a*)
La chievre me norrist et pest
Si bien me fest que mieux m'en est
Et m'aime autant comme ma mere.
Jai sa norriture plus chiere

Puisque je l'ai surement
Que l'a ma mere o dempnement. [10]
A mon seigneur, non a moi, vaut
Mon vivre qui la laine en quiaut. [11]
Mieux vaut ici asséur estre
Qu'ailleur pour toy de mon corps pestre
S'a ma mere voloie aler
De ce ne t'estuet flaveler [12] (*b*)
Plus chier ai mengier une feve
En seurté avecques bonne treve.
Ne veuil mengier a grant péeur
Les bons morciaux de lechéeur. [13]

Le bon conseil que l'on demande
Vaut trop miex que nulle viande;
Mais il n'est si mauvaise chose
Quant barat dedans se repose. [14]
Mauvais conseil puet troup grever
Pour ce le doit-on eschever [15]
Du mauvais, vient malhureté
Et du bon, pais et seureté.

VARIANTES.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616-3.

(*a*) Je ne te croiray de noyant.
(*b*) De ce ne t'estoit pas parler.

[1] *Ot un faon*, eut un petit. — [2] *S'en péust*, s'en seroit nourri. — [3] *Par falue*, par fausseté, par *fallace*, de *falsus*. — [4] *L'oaille*, ou mieux *l'oeille* ou *oveille*, la brebis, de *ovis*.— [5] *S'esbaït merveille*, le sens et la mesure demandent *à merveille*, s'étonne extrêmement. — [6] *Compisié*, vile, avilie. — [7] *Mais*, mon. — [8] *Manre*, mène. — [9] *A se béant*, attendant après cela. — [10] Ce vers est inintelligible. — [11] *Quiaut*, cherche, de *quærere*. — [12] *Estuet*, est besoin, est nécessaire. — *Flaveler*, parler, narrer. — [13] *Lechéeur* ou *lechéor*, débauché, parasite. — [14] *Barat*, ruse, tromperie. — [15] *Eschever*, éviter, écarter, bannir.

LATINS. *Phædr.*, 54; *Rom.*, 26; Fab. ant. *Nil.*, 23, *Galfr.*, 26.
FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 44.

YSOPET ~ I. *FABLE XXVII.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 67.*

Du Chien qui cheï en vieillesce.

YSOPET I.

FABLE XXVII.

Du Chien qui chei en vieillesce.

Un Paysant un chien avoit
Juene et legier qui bien savoit
Courre des piés, mordre des dens :
Si l'ot moult chier le paysans [1]
Tant comme en bon point se tint.
Mais quant il en vielaice vint
Quil ne se post mais aydier
Dont prent li vilains a plaider
Si maine son chien malement
Et bat et fiert vilainement
Ne lui souvient de nulle riens
De prouesce qu'ait fait li chiens.
Mauvais loyer ore en reçoit.
Ha! dit le chien, las ce que doit
Tant comme fu en mon aaige
Ne sen alast beste sauvaige
Que ne prinse tant fort courut
Droit fust que ce me secourut
Et me vausist en ma vieillesce [2]
Ce que j'ay fait en ma jonesce.
Mes puisque fruit et esploit fault [3]
Amours ne dure ne ne vault.
Et tant com li ons puet et donne
Tant est amée sa personne.
Amés et chiers tenus estoie
Quant de bons morciaus vous prenoie

Or sui vieus et tenu a vis [4]
Des biens que fis, ce m'est avis.

N'est parole ne mencion
Si est selon mencion (*a*)
Vilonnie est de ce blasmer
Quant souloit louer et amer. [5]
Et ce qu'en aime en jonesse
Ne doit l'en hair en viellesse
Cils qui mauvais et felon sert
Sa peine et son service pert.
Felons ne scet rien deporter
Li diables le puissent porter.
Trois choses sont que l'en ne prise
Combien qu'aient fait bon servise
Viel chien, viel queus et viel barbier [6]
Combien qu'aient fait bon mestier
Du tems passé a leurs seigneurs.
Vieux barbiers ne sont bon seigneurs
Le queus, le chien sont empirés :
Car viellesce les a tués
Pour ce les a len en haïnne
Que de fruit ne portant racine
Cils fait plaisance trop petite
A seigneur, s'il ne li profite.

VARIANTES.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616-3.

(*a*) Si est selon m'entencion.

[1] *Si l'ot moult chier*, ainsi l'eût bien cher. — [2] *Vausist*, valut. — [3] *Faut*, *fault*, manquent — [4] *Tenu a vis*, regardé comme vil. — [5] *Souloit*, avoit coutume, de *solet*. — [6] *Viel queus*, vieux cuisinier, de *coquus*.

LATINS. *Phædr.*, 94; *Rom.*, 27; *Rom. Nil.*, 62; *Galfr.*, 27.

YSOPET I.

FABLE XXXI.

Du Cerf, de la Brebis et du Loup.

Li loup où na point de pité, (a)
Ne scé par quelle auctorité
. . . . . at poissance nouvelle,
Etoit jugés d'une querelle
Que sire Brichemers le cerfs
Vint a demender envers:
Madame Blance la brebis
Si maintiant ainsi en se di [1]
Qu'un boissiau de fourment li doit.
Le loup commande que il poit [2]
Sem blé sans nulle raison dire. [3]
Celle ne l'ouse contredire. [4]
Ains si convenance et promet
A rendre au terme qui li met.
Li termes vient : Li serf demande [5]
Que la brebis son blé li rende.
La brebis qui savoit de droit
Dit que jamais ne li rendroit.
Car promesse qui par péeur
Est faite, n'a point de valeur.
Par péeur et par contraignance [6]
Du loup, fist cette convenance.
Pour ce le blé rendre refuse :
Car droite péeur m'en excuse.

Drois ne veult pas que chose vaille

A qui péeur achoison baille [7]
La où dorne commencement
N'est pas parfait consentement.

VARIANTE.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616-3.

(*a*) Ly lous ou point n'a de pitié,
Ne say de quelle autorité
Ou de legat ou d'apostolle,
Estoit juges d'une querelle
Que sires Brichemers ly cerfs
Entent a demander envers
Madame Blanche la brebis;
Se maintenoit ainssi ses diz.....

[1] *En se di*, en ses dits, terme de barreau. — [2] *Poit*, paye. — [3] *Sem blé*, son blé. — [4] *L'ouse*, l'ose. — [5] *Serf*, cerf. — [6] *Contraignance*, contrainte. — [7] *A qui péeur achoison baille*, à laquelle *ou* à qui la peur a donné occasion.

LATINS. *Phædr.*, 16; *Rom.*, 31; *Galfr.*, 31.
FRANÇAIS. Voyez *Ysopet II*, fab. XIV, dans l'Appendice.

YSOPET-I. *FABLE XXXIII.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 69.*

De la Mouche et du Preudomme.

YSOPET I.

FABLE XXXII.

De la Mouche et du Preudomme.

Un preudomme qui chauve yert [1]
Point une mouche et cils se fiert [2]
Au front qu'il veult fuir la mouche
. . . . . cil s'en vet qui n'a touche (*a*)
Puis le refiert et puis saut,
Puis se refiert, et tousjours saut
Et a sa teste et à son front.
Diables, dit cil, jouer te font
Me fier, tu t'en iras (*b*)
Je te fier, tu periras :
Miex te venist en pais tenir : [3]
Nul preu ne t'en peut venir : (*c*) [4]
Car se je me sept fois feroie,
Et pour ce mains sains n'en seroie :
Se une fois te puis ferir,
Riens qui t'en puist garentir. (*d*)

Qui ennuy fait, ennuy requiert,
Et ferus doit estre qui fiert.
Souvent pour petit de meffait
Recovrent mains pis que n'ont fait.
Pour ce te doyes en toutes places
Garder que a nulluy meffaces.
L'on voit par petite achoison [5]
Le domage venir foison : [6]
A la fois qui cuide ferir [7]

L'autre occit et le fait perir :
Ne fai a nullui nuisement [8]
Se vivre veuls séurement.
Tant vet le pot a l'iave qui brise; [9]
Pour ce a nul mal fere ne vise.

VARIANTES.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616-3.

(*a*) Mais elle s'en va qu'il ne la touche
Puis se rassiet et puis s'en saut.
Mais cils refiert mes toujours faut
Fors a sa teste et a son front.

(*b*) Se je me fiers, tu t'en riras;
Se je te fiers, tu périras.

(*c*) Car nul preu ne t'en puet venir.

(*d*) N'est riens qui t'en puisse guerir.

[1] *Yert*, étoit, de *erat*. — [2] *Point*, pique, de poindre. — *Fiert*, frappe, et plus bas *refiert*, frappe de nouveau; *feroie*, frapperois; *feru*, frappé. — [3] *Miex te venist*, mieux te vaudroit. — [4] *Nul preu*, aucun profit. — [5] *Achoison*, cause, occasion. — [6] *Foison*, à foison. — [7] *Cuide*, croit. — [8] *Nuisement*, dommage, chose nuisible. — [9] *Iave*, eau.

LATINS. *Phædr.*, 87; *Rom.*, 32; Fab. ant. *Nil.*, 66; *Galfr.*, 32.
FRANÇAIS. Voyez *Ysopet II*, fab. XVIII, dans l'Appendice.

YSOPET ~I. *FABLE XXXVIII.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 70.*

Du Predomme et de la Belette.

YSOPET I.

FABLE XXXVIII.

Du Predomme et de la Belette.

Uns homs une belette prist;
Et la belette li requist
Que il éust merci de lui.
Pourquoy di homme, que je sui
Celle qui tes souris prenoist
Et qui tout l'hostel nest tenoit.
J'ai des long-temps esté ta serve,
Souffres encores que je te serve,
Ne ne te mande autre guerredon. [1]
A ce lui respont li preudon :
Par foy se mes souris pris (*a*)
Pour mon preu pas ne le fis [2]
Non pour mon preu, mais pour le tien :
Cil fet a deserte ne tien [3]
Quant il n'est fait de volenté
. . . uns homs qui est entalenté [4]
. . . . . aucune fois proufite.
Tieux profix na point de merite. [5]
Quant mes souris ainsi prenoies
De mon preu point ne te prenoies (*b*)
. . . avoies enmour ne foy
. . . a mes souris ne a moy
Pour mon pain sans le dommagier
. . . poirs d'elles vengier.
Ta pel qui est si engressié
De mon pain me sera laissié :

N'en auré ores autre gage [6]
De cel me soudra mon doumage [7]

La volentés le fait deceuvre.
Là regardes, non pas à l'euvre.
Les fais distingue le propos
Le fait qui peut estre repos [8]
Par la volenté se mesure.
Qui bien regarde la figure
Qui en remuant voit et pense
Considerer y fait la cause
La cause nuit et si profite
De la cause vient la merite

VARIANTES.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616-3.

(*a*) Par foy se mes souris preis
Je sçay bien que tu le feis
Pour ton preu, non pas pour le mien,
Nul fait a deserte ne tien
Se il n'est fais de volenté:
Car uns hom̃s bien entalenté
De nuire aucunes foys profite.
Tiex prouffis n'a point de merite.

(*b*) De mon preu point ne te pensoies
Si n'avoies n'amour ne foy
Ne a mes soris, ne a moy.
De mon pain soule domagier
Te povoies d'eles vangier.

[1] *Guerredon* ou *guerdon*, récompense, faveur. — [2] *Preu*, profit. — [3] *Deserte*, service bon ou mauvais. — [4] *Entalenté*, conseillé. — [5] *Tieux*, tel ou tels. — [6] *Ores*, à présent. — [7] *Me soudra*, me paiera, de *solvere*. — [8] *Repos*, replacé, représenté, de *reponere*.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 406.
LATINS. *Phædr.*, 22; *Rom.*, 39; Fab. ant. *Nil.*, 29; *Galfr.*, 39.

YSOPET - I. *FABLE XL.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 71.*

Du Pastour qui osta l'Espine du pié au Lion.

YSOPET I.

FABLE XL.

Du Pastour qui osta l'espine du pié au Lion.

Un lions qui chasoit sa proie
De courre après, moult fait sa proie:
Comme il couroit de grant ravine
Ou pié li entra une espine
Qui le blesa si malement
Qu'aler li convient belement.
Souvent avient que on se blesce
Par dépourvéeue hatesse [1]
Li bleciés arreste et destourbe [2]
Des autres piés toute la tourbe [3]
A paines peut-il pour sa plaie
Aler, si deut et esmaye; [4]
Mes fortune qui point et blesce [5]
Sauve le chetif et redresce.
Si fait au lion grant confort
Quant li double la plaie fort.
Tant va et vient a quelque paine
Qu'une aventure a lieu l'amaine
Où un pastour ses bestes garde,
Et quant le pastour le regarde
Un aigniel li tent et presente;
Mes sis qui sa douleur tourmente
Ne fait force de son présent,
Le pié dont malade se sent
Li monstre et li pastour s'encline;
Si luy oste du pié l'espine

Le pié nestoie bien et cure :
Bien a enployé sa cure
Mieux qui ne cuide la moistié :
Vet s'en le lyon tout haitié [6]
Et avant son mire mercie, [7]
Et pense que il n'oublie mie
Le grant bienfait que cis a fait,
Et sans grace point ne sen vait,
Ne ne se pert pour tems qu'il aille.
Il advint en ce tems sans faille
Que la maimes lion fu prins,
Et avecques les bestes mis
Qui encloses furent a Rome,
Dont il y ot une grant some;
Et en celle maimes saison
Il vint que icis meismes hon [8]
Qui a gueri du lion le pié :
Fu la getié pour son pechié
Où ces bestes furent ensemble,
Et pour demourer, ce me semble.
Or oés que fist le lion [9]
Bien cogneust que ce fu li hon
Qui du pié li osta l'espine :
Vers lui s'en vient et si s'encline,
Et li commence a faire faiste
D'oreilles, de queue et de testes,
En conjoiant, les mains li loiche [10]
Et garde que nuls ne l'aproiche
Ni n'ia beste tant soit fiere
Qui le morde ne qui le fiere [11]
Tant le deffent bien cis et garde [12]
Et li peuple qui cils regarde
S'en esbait moult durement
Si ont fait par assentement
Quant il ont séu le fet

Que li lyons au boys s'en vet.
Delivrés, et li poures hom
S'en vet aussi en sa maison.

Par viellesce ne doit service
Ne bonté estre en oubli mise :
Des bontés que chascuns resoit,
A tousjours, souvenir en doit.
Nature requiert guerredon [12]
D'amour, d'amistié et de don.
Orgueil en fait la destourbence [13]
Ingratitude qui balence
Et ne mesure justement
Ains mesure mauvaisement.
Il n'est homme pire de li
Qui le bien as enseveli
Ne m'en fait après nul semblant
Et courtoisie vet emblant. [14]

[1] *Dépourveeue hatesse*, hâte imprudente. — [2] *Destourbe*, enlève la boue, ôte le trouble. — [3] *Toute la tourbe*, toute la boue. — [4] *Si deut*, ainsi se plaint, se lamente. — *Esmaie*, s'étonne. — [5] *Point*, pique, blesse, de poindre. — [6] *Haitié*, soulagé. — [7] *Mire*, médecin. — [8] *Hon*, homme. — [9] *Oés*, écoutez, de ouïr. — [10] *Loiche*, lèche. — [11] *Fiere*, frappe. — [12] *Guerredon*, récompense, grâce. — [13] *Destourbence*, trouble le souvenir des bienfaits. — [14] *Vet*, va. — *Emblant*, volant, dérobant.

Latins. *Phædr.*, App. *Burm.*, 10; *Appien.*; *Rom.*, 41; *Galfr.*, 41; Fab. ant. *Nil.*, 35; *Rom. Nil.*, 25.

Français. Voyez *Ysopet II*, fab. 19, dans l'Appendice.

YSOPET I

FABLE XLVII.

Du Loup et du Mouton.

Le mauvés glout, sire Ysangrin [1]
Prinst de maladie le fercin; [2]
Pria Dieu que par sa pitié
Li fust icel mal respité, [3]
Voua que jamais ne mengeroit
Et que chartreurs sains devenroit. [4]
Les bestes furent aséur,
De lui n'avoient-ils point péur.
Il rencontra un gras tenrastre; [5]
Ne l'avoit pas norri marrastre;
Quant Ysangrin vit le mouton,
Il le salua, le glouton,
Et li dit : Saumon, diex te gart
. . . . . veoir a biau regart.
. . . . loups tres fers sire bis,
Je suis le fils d'une brebis,
Je ne say en l'iave noer; [6]
Mes convient mes piés embouer. [7]
Dit le loup : De ce ne me chaut [8]
Saumon sambles, par St-Siquaut,
Et pour saumon vous mengeray,
Et tretout vous devoureray.
Li mauvais loup li court sure [9]
A peu sa gorge le deveure.

Mauvais veut faire et songier fraude
Et la pensée nourrit si baude [10]
Que de malice le convent [11]

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 72.*

Du Loup et du Mouton.

Maintient et pense adés comment
Il pourra autruy decevoir,
Laisse pour fausseté le voir; [12]
Mais Baras en enfer yra [13]
Tous vis ci acourpira.
En ce monde ne puet morir,
Car chascuns le vuet secourir.

[1] *Glout*, glouton. — *Ysangrin*, surnom du loup. — [2] *Fercin*, maladie, germe ou virus de maladie. — [3] *Respité*, qui a du répit. — [4] *Sains chartreurs devenroit*, deviendroit un saint chartreux. — [5] *Tenrastre*, gros mouton, sans doute, mais le plus souvent ce mot veut dire, un porc engraissé. — [6] *Iave*, eau. — *Noer*, nager, de *natare*. — [7] *Embouer*, embourber. — [8] *Chaut*, importe, de chalioir. — [9] *Sure*, sus, courir sus. — [10] *Baude*, méchante, rebelle, opiniâtre. — [11] *Convent*, pacte, convention. — [12] *Le voir*, la vérité. — [13] *Baras*, dol, tromperie.

LATINS. La fable latine en vers élégiaques que l'on a mise à la suite est tout ce que nous avons dans cette langue avant l'auteur dont nous donnons les fables.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 73,

ANON. VET. INED.

De Lupo et Mutone.

Morbi mole lupus premitur superosque precatur
Ut sibi non sano subsidiare velint.
Curatur. In vota lacrimis fluvialibus ortis
Ac esum carnis devovet inde lupus,
Obvius ecce lupo tum vervex ipseque pinguis
. . . . . .
Non sum, mi domine, salmo, sed fertilis agnus :
Nam mea progenies non bene natat aquis.
Cui lupus obliquis oculis : Tu salmo videris.
Tanquam salmonem furcifer ore vorat.

Quisquis obesse cupit fraudis convinctus
Tendit ad inferna vita dolosa gradus.

YSOPET I.

FABLE LIII.

Du Singe et du Renart qui li pria que li donast de queue.

Le singe qui, a son ort cul, [1]
Vouloit faire targe et escu, [2]
Dit a renart : Biaus amis chiers,
Donne moy ce que je te quiers, [3]
De ta queue une partie;
Car c'elle estoit en deux partie [4]
En auriens nous assés endui [5]
Et tu voi quel poise ennui,
Et com' laidement te traine :
Bien tu la dois avoir en haine,
Ramasse les ordures entiers,
Et par chemins et par sentiers.
Merci te cri a jointes mains,
Donne m'en la moitié ou mains. [6]
Mais renart, qui pas ne voudroit
Que nuls homs a tort ou a droit
Emportast de lui bonne chose,
Au singe respont et opose :
Tu dis que ma queue est pesant;
Mes miex de moy nuls ne le sant.
Elle est trop grant, se memes sus
Ce paret moy que ne l'est plus,
Et tout soit-il quelle me poise
Et ors traine encore une toise, (a)
Mal engin quen aviengne riens,
Uns si or cus comme est li tiens,

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 73.*

Du Singe et du Renart qui li pria que li donast de queue.

Si l'é plus chier tendre en ces merdes [7]
Que ton vesséus cul en terdes. [8]

Maintes gens maintes choses ont
Qui petit de pourfit leur font,
Dont uns homs souffreteus seroit
Riches qui la lui donneroit,
Len ne puet le glou souler [9]
De chose qu'il puisse engouler, [10]
Ne de viau, ne d'esturgon,
Ne de saumon, ne de muiron, [11]
Ne de lievre ne de connin, [12]
Se tout ne cuide estre honin : [13]
Le grand doit le petit aidier
De ce qu'il a trop sans plaidier;
Le ventre qui est saginé, [14]
Et de bon vin bien aviné,
Doit secourir au diseteurs, [15]
Paistre sil qui est souffreteurs. [16]

VARIANTE.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616-3.

(a) Et trainist encor une toise
Ne vueil je pas qu'elle avient riens
A sy ort cul com est li tiens
Si hay plus chier terdre en ces merdes.

[1] *Ort*, sale, hideux, de *horridus*. — [2] *Targe*, bouclier. — [3] *Quiers*, demande, de *quærere*. — [4] *C'elle*, si elle. — [5] *Endui*, entre nous deux, à nous deux. — [6] *Mains*, moins. — [7] *Tendre*, traîner. — [8] *Terdes*, essuie, de *tergere*. — [9] *Le glou souler*, rassasier le glouton. — [10] *Engouler*, avaler, dévorer. — [11] *Muiron*, anguille, lamproie, de *muræna*. — [12] *Connin*, lapin, de *cuniculus*. — [13] *Honnin*, honni. — [14] *Saginé*, rassasié, de *saginatus*. — [15] *Diseteurs*, qui éprouve la disette. — [16] *Sil*, celui.

LATINS. *Phædr.* App. *Burm.*, 17; *Phædr.* fab. nov. *Perotti*, 1; *Rom.*, 57; Fab. ant. *Nil.*, 46; *Rom. Nil.*, 36; *Galfr.*, 57.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 36.

YSOPET I.

FABLE LIV.

D'un Marchant et de son Asne.

Un mercheant vet au marchié
Son ane devant lui chergié,
Et pour ce qu'il ne s'areste point
Souvent le semont et le point [1]
De l'eguillon pour toust aler.
Et dont se print a esmaier [2]
Li anes dit : Et las chetis !
Miex voudroie estre mort que vis
Je fusse hors de ceste paine.
Ainssi se demente et demaine (*a*) [3]
Ne savoit mie l'aseprestre [4]
Que promis li ot ja son maistre,
Pour lui trouver nouviau labour, [5]
Sa pel pour en faire un tabour, (*b*)
Au menestrier si donroit
Aussitôt con li asnes mouroit,
Ou pour faire piau de nacaire [6]
Que li menestrier feroit brere.

Il est a maintes gens avis
Que mort les maite en paradis,
Pour la poine qu'il ont soufferte ;
Mais Dieu regarde la deserte. [7]
Deserte, non pas mort ne paine,
Au repos homme et femme maine :
Nuls ne doit, pour avoir repos,

YSOPET-1. *FABLE LIV.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 74.*

D'un Marchant et de son Asne.

Fermer en la mort son pourpos. [8]
Que puet chaloir, que mort endure
De morir? mais que il bien mure.
Cils a qui ennuies sa vie,
Desirer sa mort est folie;
Car puis la mort, par aventure,
Aura il nouvelle plus dure.
Plantureuse et grace substance
Et de fort mort senefiance
Quant en a faculté paisible:
Ainsi le lisons en la bible.

VARIANTES.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616-3.

(*a*) Ainsi se garmente et demaine
Ne savoit pas li arceprestres
Que promis li avoit ses maistres.

(*b*) Que sa pel pour faire un tabour
A un menestre donroit.

[1] *Le semont et le point*, le gronde et le pique. — [2] *Esmaier*, s'étonner. — [3] *Se demente*, se désespère, perd l'esprit. — [4] *L'aseprestre*, et, dans la variante, *l'arceprestre*, archiprêtre: Dans nos vieux poëtes, Bernard l'archiprêtre est le surnom de l'âne. — [5] *Labour*, travail, de *labor*. — [6] *Nacaire*, timballes. — [7] *Deserte*, service, de desservir. — [8] *Pourpos*, proposition. — [9] *Chaloir*, importer.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 241.

LATINS. *Phædr.*, 59; *Rom.*, 58; Fab. ant. *Nil.*; 47; *Galfr.*, 58.

YSOPET I.

FABLE LVII.

Du Loup et du Pastour et du Chien.

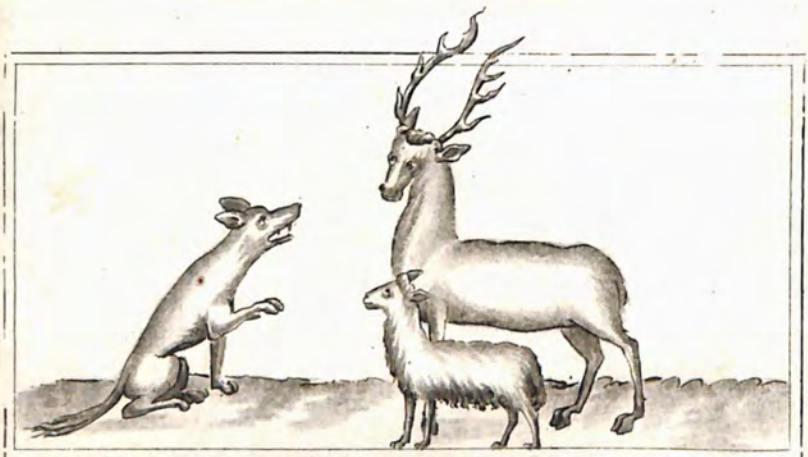
Syre ysangrin fit aliance
Au pastour, par grant decevance;
Soubs le miel li baille la fraude,
Mauvés venin de sus messaude
Et li dit : Mon chier ami douls, [2]
Nuls autre chose ne me douls, [3]
Mes que du chien l'abeiement
Qui m'abaie si malement :
Il fait devisier nostre amour [4]
Par abai qui fait grant clamour; [5]
Il fait nostre amitié blecier,
Le bien de pais faist despecié : [6]
Si me veuls mettre en seurté
Par ta pitié, par ta murté, [7]
Baille le moy pour un bon plaige [8]
De seurté me soit bon ostaige.
Tantoust com li loups fait la gaite [9]
Les brebis en leur part agaite.
Les brebis depute au bergier
Leur vie leur fait abregier.

L'anemi se faut comme ame, [10]
Afin que soyens en diffame, [11]
Et mis a grant confusion,
Pour qui fait celle fiction :
Sa a ennemi baille ta hache

YSOPET-I. *FABLE LVII.*

Gravé par Paul Legrand *Pl.76.*

Du Loup et du Pastour et du Chien



Gravé par Paul Legrand. *Pl. 68.*

Du Cerf, de la Brebis et du Loup.

Ne te tien mie pour bien sage :
Pour chose qui veuil prier
A toi ne dois de rien fier :
Et dit renommée commune :
De nuls eschever voisse aucune [12]
Et voire alés du preterit
Qui fait le futur averit [13]
De preterit se avisera
De ce que au futur sera.

[1] *Decevance*, déception. — [2] *Douls*, doux, *dulcis*. — [3] *Douls*, chagrine, de *dolere*. — [4] *Devisier*, diviser. — [5] *Clamour*, clameur, bruit, de *clamor*. — [6] *Despecié*, depecé, mis en pièces. — [7] *Murté*, mérite. — [8] *Plaige*, garant, caution. — [9] *Gaite*, garde. — [10] *Faut*, feint. — *Ame*, ami. — [11] *En diffame*, diffamés. — [12] *Eschever*, éviter. — *Voisse*, veuille. — [13] *Averit*, avéré.

Latins. *Galfr.*, 63; dans l'édition des fables d'*Acc.-Zucch.*, Rome, 1483.

YSOPET I.

FABLE LVIII.

Du Bouteiller et du Juif.

Un juif marchéant pourtoit
Grans richesses : Si se doubtoit, [1]
Et s'en ala au roy requerre
Conduit pour aler par sa terre :
Au roy pour ce bon argent donne :
Son boutelier li abandonne
Et baille le roy pour conduit
Et cils le moine et le conduit. [2]
Mes convoitise qui le blesce
De l'avoir et de la richesse
Que il scet que le juif porte
Le fait entrer en voie torte
Cils qui avoit aler devoit (*a*)
Vait derriere, le juif, le boit.
Si se doubte et li dit : amis,
Se je vous ai arrières mis
Ne vous desplaise ne ennuit :
Mes alés avant mes ennuit
Car miex que moy savés la voie
Et cils qui le juif convoie
Va derrière et l'espée sache [3]
Et cuide que nuls ne le sache
Au juif dit : Tu y moras
Et tout ton avoir me leras. [4]
Cils a cui riens ne vaut crier
Vit des perdrix lés voleter (*b*) [5]
Devant euls volant d'avanture
Au boutelier dit : Je te jure
Que ces perdrix t'encuseront [6]

YSOPET-I. *FABLE LVIII.*

Gravé par Paul Legrand *Pl. 76.*

Du Boutellier et du Juif.

Au roy et pendre te feront.
Cils qui tout ce riens ne prise
Au juif a la teste prise (*c*)
Corps et tout cela et couvri
Et la male au juif ouvri
Et la richesse toute prise (*d*)
Et s'en retourne en son servise,
Sans faire nulle mencion
Et du meurtre et de l'occision
Qu'il ot faite par son desroy;
Puis fust bien 1 an ou le roy
Sept jours a servir li convint
Des perdris; et puis li souvint
Des autres perdris : Si c'en rit (*e*)
Dont il moult follement mesprit
Qu'a poinne s'en pout il tenir
Et sens plus pour le souvenir
De ce que le juif ot dit.
Le roy enquiert pourquoy irrit;
Mes cils ne li vout mie dire
Et ci ne cesse encor de rire
Si fort que au roy point ne plait;
Mes n'en fait semblant, ains se test
Que plus n'en a ores parlé.
Autre fais a le roy parlé.
Si li dit : Vallet di moy voir,
Je veuil la verité savoir;
Di moy dont si grant ris te vint
L'autr'ier et de quoy te souvint
Quant devant moy ainsi rioies
Pour po de ris ne te crevaies;
Et cils qui au roy mentir n'ose
Li conte mot a mot la chose
Et du juif comment il l'occist
Et comment le juif li dit

Que les perdris qui là voloient
Devant le roy l'encuseroient.
Le juif li dit verité :
Par perdris fut iniquité
Cogneus et li fais scéus.
Li roy qui fust moult esmeus
Si asembla ses conseliers :
Si fu jugiés li bouteliers
Du roy, des barons, a pendre,
Quonques homs ne le pot deffendre.

Trop est cils fols, a dire voir,
Qui tue home pour son avoir :
Car tel avoir bien le recors. [10]
Tost coute honneurs et ame et corps.
Qui de glaive fiert perira;
Ja de ce quite n'en ira
San son sans fait home floter [11]
Su es iert ce puet bien noter.

VARIANTES.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616-3.

(*a*) Cils qui avant aler devoit
Va derriers : le juif ce voit.

(*b*) Vit de perdrix une niée (nitée, de *nidus*.)

(*c*) Ly a du juif la teste prise
Corps et chief céla (*cacha*) et couvri.

(*d*) S'a la richesse toute prise.

(*e*) De ce que li juifs li dist
Des autres perdris : si s'en rist
Et sens plus, pour ce souvenir
De ce que le juifs li dist :
Ly roys enquiert pourquoy se rit.

[1] *Si se doubtoit*, et pour cela redoutoit. — [2] *Cils le moine*, celui-ci le mène. — [3] *L'espée sache*, tire l'épée. — [4] *Me leras*, me laisseras. — [5] *Lés voleter*, voler auprès. — [6] *T'encuseront*, t'accuseront. — [7] *Par son desroy*, par sa déloyauté. — [8] *Irrit*, il rit ou se moque, de *irridere*. — [9] *L'autr'ier*, l'autre jour. — [10] *Le recors*, le requiert. — [11] *San son sans fait home floter*, fait errer l'homme hors de son sens.

YSOPET-I. *FABLE LIX.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 77*

De Gens de la Cité d'Athènes.

YSOPET I.

FABLE LIX.

De Gens de la Cité d'Athenes.

Nous trouvons en la fois en fable
Chose qui est moult convenable.
Les gens de la cité d'Athaines
Jadis furent de conseil sainnes,
Obeissoient a leur loy
Sans coaction ne deloy.
Là leur failli leur grant savoir
Que prince et roy voudrent avoir :
Et ce perdirent leur franchise,
Leur volonté en autrui mise :
Leur loy par honte estoit gardée,
Comme le roy feist par espée
Pour ce que l'a leur appetit [1]
Ne gouvernast grand ne petit
Et fussent mieux en arroy [2]
Demandant furent à Dieu roy.
Dieu leur fist protestation
S'ammettroit a la diction [3]
Du roy, yceux et volenté
Leur corps et avoir a planté [4]
En toutes ces necessités ;
Ce fu la pure verités.
Le roy, en faisant ces justices
Bien commendoit, pugnissoit vices;
Pour yceste non nobleté [5]
Se tindrent pour desbareté [6]
Et convint souffrir le dangier.
Cest exemple n'est mensonger.

De ce parle plus, je me tès :
La chievre qui est en un test
De chaume, quant elle trop gratte,
Aval gist par le fait de sa pate.
Cils qui grate sa seche roingne,
Quant puis lui cuit, douleur empoigné.
Delice qu'angendre douleur
Est gitée par fouleur :
Touverez au livre des Rois
Comment on print a grant desrois. [7]
Le peuple qui voudrent avoir
Un roi pour garder leur avoir
Et leur corps, pour devant aler,
Pour monter et pour avaler, [8]
Mener du peuple la bataille,
La gouverner sans nulle faille,
Pour aler devant o venir,
Bien s'en sevent a quoy tenir.
Jules Cesar disoit : Venés
Aux barons a lui assenés : [9]
Il vous esteut avant aler [10]
Et je demouray pour gaber. [11]
Ne dissoit le prince assaillant :
Ainssi font li autre vaillant.

[1] *A leur appetit*, à leur gré. — [2] *En arroy*, en ordre. — [3] *S'ammettroit a la diction*, s'en remettroient à la parole. — [4] *A planté*, entièrement. — [5] *Non nobleté* : je crois que ce mot veut dire *nouvelleté*, nouveauté. — [6] *Pour desbareté*, pour trompés. — [7] *A grant desrois*, avec grande déraison. — [8] *Avaler*, descendre. — [9] *Assenés*, assurés, dévoués. — [10] *Il vous esteut*, il vous faut. — [11] *Pour gaber*, pour me moquer, pour me divertir.

N. B. Cette prétendue fable n'est qu'une imitation fort libre d'un prologue de Galfred, entièrement tiré des premiers vers de la seconde fable de Phèdre : *Ranæ regem petentes*.

LATINS. *Phædr.*, fab. secund., prol.; *Rom.*, fab. 21 prol.; *Rom. Nil.*, fab. 18, prol.; *Galfr.*, 21.

YSOPET-I. *FABLE LXIV.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 78.*

De la Femme qui norissoit sa Vache et el la commendoit chascun jour a un Saint.

YSOPET I.

FABLE LXIV.

De la Femme qui norissoit sa Vache et el la commendoit chascun jour a un Saint.

Une femme avoit une vache
Et la norissoit en sa crache : [1]
Chascune fois l'envoioit pestre,
Chascun jor ot un saint pour mestre,
A qui ellé la commendoit. [2]
De son lait manjoit et vendoit :
Disoit : Sire saint Nicolas,
Que ma vache ne chie en las [3]
De loup, d'autre mauvaise beste!
Veuillez lui aidier : Saint Silvestre,
Saint Dominique, saint François,
Tous les jours le disoit ensçois. [4]
Puisque la vache fust getée, [5]
Un saint donnoit la destinée :
Et quant toute jour revenoit
Saine dont grant joie menoit
La bonne femme et maris;
Par l'un des saints estoient gueris
A qui orent devotion
Le jour, sans nulle fiction.
Si avint que une matinée
Que la vache fust hors getée,
Si la commanda a tous sains
Que reviengne son chatel sains, [6]
Que de sa vache ne reçoive
Perte : Ains encore de son lait boive.

Si avint que celle journée
De mauls loups fust elle estranglée
Son bon argent li devint piautre [7]
Li uns sains s'atendoit a l'autre. [8]

Si veons que a chose commune
Nulle personne ne sauve,
Et la propre chose revoile
Et vient souvent devers l'oreille
Lisons ou livre de Job le sage :
Soyons de si grant vaselage
Que nous, a un saint singulier,
Nous avoons sans reculer.
Qui ne le fait repentira
Soit quant de vie finira,
A tart se pourra repentir
Quar tout convient ameutir [9]
La priere qui est singuliere
Est plus entrant et plus plainiere.
Le singulier sieut plus mouvoir [10]
A bon preu et a bon estouvoir [11]
Que ne fait generalité.
Dame de grant benignité
Vous estes partout exectée [12]
Tous chastes saiges a vous bée [13]
Car vous estes la droite adrese,
De paradis la forteresse :
Nuls ne vous doit discimuler;
Mes vous doit-l'en accumuler
Avecques tous sains et toutes sainte :
Ainsçois devés estre emprainte
Au cueur de chacun souffreteurs
. . . . . .
Entre toutes et entre tous
Car chascun a vous se rallie

Vostre banniere desploie
Et tousjours pour desbareter. [14]
L'ennemi ne puet contralier [15]
Ou l'on voit vostre confenon [16]
Saiges sommes s'a vous venons.
Mere de Dieu, nous secourés
Ou trestous sommes devorés.

[1] *Crache*, crèche. — [2] *Commendoit*, recommandoit. — [3] *Ne chie en las*, ne tombe dans les lacs, *laqueum*. — [4] *Ensçois*, ainsi. — [5] *Getée*, envoyée dehors. — [6] *En son chastel sains*, bien portante à sa maison. — [7] *Piautre*, moindre. — [8] *Li uns sain*, chaque saint. — [9] *Ameutir*, mûrir. — [10] *Sieut*, a coutume, de *solet*. — [11] *Estouvoir*, besoin, nécessité. — [12] *Exectée*, exceptée. — [13] *Bée*, aspire. — [14] *Desbareter*, détromper. — [15] *Contralier*, contrarier. — [16] *Confenon*, bannière.

Latins. La fable latine qui a servi d'original accompagne la fable française.

De Rustică et Juvencâ.

Rustica nutrivit longinquo tempore vaccam
De cujus fovit femina lacte domum.
Sanctus ei proprius aderat, quem sæpe rogabat,
Fiat ut incolumis pulchra juvenca sibi.
Omnibus haec sanctis vitulam commendat, ut ipsi
Custodire velint. Fit tamen esca lupo.

Instruit exemplum communia sæpè negari,
Auribus erectis propria namque sonant;
Corditùs ut propria curentur non aliena
Corda pitorum propria sæpe movent
Est convertendum sanctorum semper ad aras
Job patiens velva clamitat ore suo.

YSOPET I.

Manuscr. de la biblith. du Roi, n° 7616-3.

FABLE 44.

D'une Femme et d'un Jouveanceau.

Une femme yere en un païs
Qui estoit nommés Thaïs ;
Mout belle damoiselle estoit;
Grant paine et grant cure metoit
Qu'a ces jouvenceaux peust plaire,
Et si disoit, pour mieux attraire,
A chascun qui si chier l'éust
Qui du sien rien ne receust.
La damoiselle un en eslut
Qui, entre les autres, lui pleut,
Qu'elle voult qui fust ses amis,
Et dist qu'en lui son cuer a mis :
A vous m'ottroy, a vous me don [1]
Senz attendre nul guerredon : [2]
Jamais autre, se dieux me gart,
Fors vous, en mon cueur n'aura part.
Cilz qui entent et scet de voir [3]
Qu'elle dit pour lui decevoir,
Pense a lui decevoir encontre;
Mais grant samblant d'amour li monstre,
Et li dist : Ma tres doulces amie,
De ce ne vous doubtez mie
Que nulle autre tant ne me plaist.
Ainsi de parolles la paist. [4]

Je me doubt, dit-il, toute voie
Qu'ancores decéuz ne soye :
Autre foys m'avez decéu
A paroles, bien l'ay scéu;
Par vos autres faiz trespassez,
Me cognois es futurs assés.

Se femme vous vuet conchier, [5]
Autel voudray faire huy comme hier. [6]
Tu ne dois jà crerre putain : [7]
Pour ce, s'elle te dit : je t'aim,
Ne fait fors decevoir la gent :
Elle ne t'aimm' pas, mes l'argent.

[1] *Don*, donne. — [2] *Guerredon*, grâce, récompense, faveur. — [3] *De voir*, vraiment. — [4] *La paist*, la nourrit. — [5] *Conchier*, tromper. — [6] *Autel*, autant. — *Huy*, aujourd'hui. — [7] *Crerre*, croire.

LATINS. *Phædr.* fab. nov. *Perotti*, 28; *Rom.*, 50; *Rom. Nil.*, 31; *Galfr.*, 49.

YSOPET I.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616-3.

FABLE 45.

D'un Pere et d'un Enfant.

Un prudons ot un fil mot jenne [1]
Qui nulle chose terrienne
Ne vouloit, pour son pere faire;
Ainçois faisoit tout le contraire :
A bien faire ne a bien prendre
Ne vouloit penser ne entendre :
Ly prudons qui batre ne l'ose
Si s'est pourpensez d'une chose
Qu'il ot jadis oït conter
Qu'un gaignieres qui vost donbter [2]
Un toreau le mist à la charue
Ou son buef et li toreau rue [3]
Qui ce jof n'avoit pas apris [4]
N'arer ne se fust ja pris; [5]
Mais il voit le buef ansien
Qui are et trait bien au lien
Et le fiert et le vilain point [6]
Ne cils ne s'en effraye point
Et si voit que cils lensoit [7]
De l'aguillon et lui disoit :
Sire buef, si feras que sauter
Apren ce toreau a arer :
S'il n'are, il puet bien comparer :
Ly toreaux a arer se met
Qui or vet a tenir si fort

Qu'il aroit des piés et du corps.
Au preudomme de ce souvint
Et puis a sa mesnie vint : [8]
Devant son fil, l'un fiert et chace,
L'un ledange, l'autre menace ; [9]
Si les tourmentoit et menoit,
Qui n'y a nul qui paour n'ait
Et dit qu'il n'i a liens si fier,
Si le fait un peu courroucier,
Qui ne le châtie bien et bate,
Et qui de lui l'orgueil n'abate.
Li fils qui ce regarde et voit
Si se pourpense et se pourvoit
Qu'ainsi pourroit de lui faire.
Si s'en voult desormès retraire
De mal et changier son couraige
Pour autrui chasti devient saige. [10]

Bon exemple fait bon a prendre
A grant doit obéir le mendre. [11]

[1] *Ot*, eut. — [2] *Gaignieres*, gardien de troupeau. — [3] *Ou*, plus souvent *od*, avec. — [4] *Jof*, jeu. — [5] *N'arer*, ni à labourer. — [6] *Point*, pique, de *pungere*. — [7] *Lensoit*, lançoit. — [8] *Mesnie*, tous ceux qui composent la famille, le ménage. — [9] *Ledange*, blâme, gronde. — [10] *Pour autrui chasti devient saige*, devient sage par la correction donnée à un autre. — [11] *Le mendre*, le moindre, le petit.

LATINS. *Phædr.* fab. nov. *Perotti*, 11; *Rom.*, 51; *Galfr.*, 51.

YSOPET I.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, n° 7616.-3.

FABLE 56.

D'un Chevalier et d'un Vilain.

En son hostel avoit un roys
Un chevalier et un bourgoys.
Li bourgoys l'hostel maintenoit,
De l'argent garde se prenoit :
Li autres aux armes aloit,
D'autre chose ne se mesloit.
Ly roys ot le bourgoys mout chier; [1]
Mout en pesa au chevalier [2]
Et dit que du bourgoys dira
Tel chose aus roy que lui nuira.
Un jour a le roy appelle
Et lui a dit tout arcelle :
Sire, fait-il, vous ne savez
Dou vilains que céans avez;
Lerres est vers vous et traittes : [3]
Car saichés quant vous le préittes,
Il estoit en grant povreté :
Or a tel meuble et tel chasté [4]
Que nombrés ne seroit pas tost
De ce que il vous emble et tost. [5]
Sire chevalier, dit ly roys,
Que dites vous de mon bourgoys?
Je cuit qui n'ait de cy a Rome
De lui plus loyal ne preudhomme.
Sire, se ne me voulés croire,

Bien feray ceste chose voire
Par devant vous de ce m'en vant'.
Viengne le bourgoys devant,
Dit li roys, et li bourgoys vient,
Et li chevaliers remaintient
Ly cri qu'il avoit maintenu.
Ly bourgoys qui estoit chenu,
Debrisiet et de grant aage, [6]
S'esbahit mout du grant oultrage
Que ly chevalier lui met sus:
Si s'esbahit encore plus
De ce qu'il a mauvais yeux
Et que il est feibles et vieux:
Toute voie se pense deffendre,
Si est alé son gaige tendre;
Mais pour l'aage dont il yere,
Encore lui a on ordené que il quiere
Autre champion, s'il lui plaist,
A lendemain, sans autre plaist. [7]
Mout quiert li prudons et pourchasce
Qui pour lui la bataille face;
Mais cils ne treuve nuls qui la praigne,
Tant se greuve ne tant se plaigne: [8]
Ne pour denier ne pour maille
N'ose nuls faire la bataille.
Tant a fortune bonne durée
A ly homs amis sans mesurée,
Et quant bonne fortune cesse,
Ly faulx amis tantost le lesse.
Ly preudons qui fu mout pensis,
Au soir a table s'est assis
Et sa mesnie environ lui. [9]
Courroucié sont de son ennuy
Et mout dolent de son contraire.
Las dit-il, que pourray-je faire?

Que sont my amy devenu ?
Ne dont m'est cils meschiefs venus ? [10]
Assez cuidoye amis avoir :
Or puis-je véoir et savoir
Que n'en ay ne un ne demi ;
Et où sont alé tant d'amì
Qui maistre et seigneur me clamoient, [11]
Et disoient que tant me amoient ?
De l'amour que li vens m'emporte
Trop me griefve et me desconforte
De ce qu'ay perdu mes amis.
Viguereux est mes ennemis,
Jœnnes, fors et d'armes prisiés ; [12]
Et je foibles et debrisiés,
N'oncques d'armes n'aprins ensuivre. [13]
Si cuidoye mieux en paix vivre.
Si ne sçay néant de bataille,
Et il en scet assés sans faille :
Chaux est, je frois et la véue
Ay mauvaise et il a ague. [14]
Briefment, je n'y voy nulle voye
Ne chose qui aidier me doye,
Fors que j'ay bonne querelle
Et cils mauvaise qui m'apelle.
En paix cuiday fenir ma vie :
Or ne puis, ce me fait enuie :
Or me gart Dieux par sa puissance
Et me deffende de mescheance.
Ainsi li bourgoys se complaint,
Quant un bouvier avec lui meint, [15]
Se dresse et li promet, sans faille,
Que pour lui fera la bataille :
Pitiés vostre serjant esmuet [16]
Qui vous offre ce qu'il puet.
Le bourgoys qui ce a oui

Ne doubtes pas, s'en esjoui :
Quer auques miex que neant vault
J'ay tieux armes comme il li fault. [17]
Arma ly bourgoys son bouvier:
Armé ce fit le chevalier
Si comme a chevalier avient. [18]
Ly uns et l'autre on champ vient.
Tuit son prest ainssi, comme il semble,
Et quant vint a l'aler ensemble,
Ly chevalier qui ot desdain
De combattre a tel villain,
Vit qu'il ne se prise neant
Se tantost noyent recreant.
Si l'assaut de si grant ayr
Pour ce qu'il le cuide esbahir
Que trop si eschauffe et sy lasse
Et li villains si bien s'en passe
Par couardie ou par sagesse
Que non mehaigné ne non blesce : [19]
Trop bien scet endurer les cops,
Et li chevaliers comme foulx
N'entent qu'a ferir et a battre
Qui le cuide tantost abatre :
Tant a féru, tant a maillé [20]
Qu'il se sent las et traveillé,
Qu'a force le convient suer :
Si prent son vis a essuier, [21]
Et ainssi comme il s'essuia,
Li bouviers qui bien l'espia,
Et congnut qu'il estoit lassé,
Lance un cop qui l'a tout cassé
O sa massue le bras destre [22]
Si qui ne puet en estant estre,
Ains se laist du cheval chéoir
Et li bouviers se va séoir

Qui estoit plains de grant simplece,
Au chevalier dit qu'il se drece,
Où il jà ne s'en levera,
Et cil dist que il non fera.
Ainsi me serrai-je comme tu. [23]
Cils dit que non prise un festu
Ne son povoir. Mais le prevost
Commande au chevalier tantost
Que se lieve ou vaincus s'en aut; [24]
Mais cils ne se muet ne ne saut [25]
Son anemy, si comme il doit.
Et quant li prevost tout ce voit,
Au chevalier dit qu'il bataille
Au bouvier ou vaincu s'en aille.
Cils ne dit mot ne ne se muet,
Comme cils qui aidier ne se puet:
Et li prevost dist de reschief;
Bien a ceste bataille a chief [26]
Ly bouviers mise et bien otiée:
Au roy a la chose monstrée.
Dit ly roys: Je veuil or endroit
Que chascuns destiengne son droit
Et face chascuns son devoir.
Ly bouviers lors, qui esmouvoir
Fait li chevaliers qui se siet,
Ly escrie qu'il se liet. [27]
Non feray, dit li chevaliers;
Ne je aussi, dit li bouviers,
Se tu te sies, je me serray,
Se tu me fiers, je te ferray.
Ly peuples qui ce leur oy dire
Et ly roys s'en prindrent a rire.
Bouviers, dist li roys, lieve sus,
Ran toy vaincus ou en fais plus:
A moy, sire, fait li bouviers,

Ains se levera li premiers;
Mais il a paour de chéoir.
Fiers, dist ly roys, pour véoir
Se il se levera ou non :
Ou toy ou lui convient le nom
De vaincu avoir en cest point :
Tel non, dit cils, ne vueil-je point.
Ly bouviers, puisqu'il le convient,
Se lyeve et au chevalier vient :
Lyeve toy, dit-il, meschéant,
Ne te vueil ferir en séant :
Car ce seroit honte a moy,
Et plus grant reproches a toy
Soy séant se laisse tuer :
Et cils ne se veult remuer.
Li bouviers, sans plus ataignier, [28]
A pris sur lui a deschargier
D'une grant maçue qu'il porte :
Ly a toute l'eschine torte.
Cils qui deffendre ne se pot,
A devant tous dit le mal mot :
Mercy, pour Dieu, pas ne me tue;
Tu as la bataille vaincue.
Ly bourgoys fust joyaux et lyés
Et ses ennemis courrouciés.
Ce ne say-je que fis le roys
Du chevalier et du bourgoys;
Mais li bourgoys fist du bouvier
Hoyr de sa terre pour loyer [29]
Du gage qu'a tel fin mena,
Et pour ce que nuls enfans n'a.
Drois vaint besoings, ains demonstre
Amour : barat nuit encontre.

[1] *Ot*, eut, avoit. — *Mout chier*, très cher. — [2] *Mout en pesa*, cela déplut beaucoup. — [3] *Lerres*, voleur. — *Traittes*, traître. — [4] *Chasté*, château. —

[5] *Emble et tost*, vole et dérobe. — [6] *Debrisiet*, brisé, cassé. — [7] *Plaist*, plaidoyer. — [8] *Se greuve*, se tourmente. — 9 *Mesnie*, gens de la maison, du ménage, *familia*. — [10] *Meschiefs*, mésaventure. — [11] *Me clamoient*, m'appeloient. — [12] *D'armes prisiés*, renommé pour ses faits d'armes. — [13] *N'oncques d'armes n'aprins ensuivre*, je n'ai jamais appris le métier des armes. — [14] *Ague*, perçante. — [15] *Meint*, demeure, *manet*. — [16] *Sergant*, serviteur, domestique. — [17] *Tieux*, telles. — [18] *Avient*, convient. — [19] *Non mehaignié ne non blesce*, ne blesse ni n'est blessé. — [20] *Tant a maillé*, a tant frappé sur la cotte de mailles. — [21] *Vis*, visage. — [22] *O*, avec. — *Bras destre*, bras droit. — [23] *Me serrai-je*, m'asseoirai-je. — [24] *S'en aut*, s'en aille. — [25] *Ne ne saut*, ni n'attaque. — [26] *A chief*, à fin. — [27] *Liet*, lève. — [28] *Ataignier*, attendre. — [29] *Hoyr*, héritier, de *hæres*.

LATINS. *Galfr.*, 60.

YSOPET I.

ÉPILOGUE.

C'est la substance de cest Livre.

Or vous ai conté mainte fable
Où maint bon mot et profitable
Puet chascun oïr et entendre,
Qui a la fin se voudra prendre;
Mais aus bourdes ne gardés mie.
Toute la mouëlle et la mie,
Tout le sen, toute la substance,
Vous enseigneront sans doubtance
Les derreniers vers de la fable:
Car il sont trestout veritable.
Et du fransçois et du latin
Prenés vous sans plus a la fin.
Il n'i a nulle fausseté,
Et pour ce l'é-je translaté:
Pour les dames tant seulement
L'ai du latin trait en romant, [1]
Esquelles excellant clergie [2]
Ne tres eminant n'afiert mie; [3]
Mais est proprement leur ouvrage
De Dieu servir de bon courage,
Et de leur belle portéure [4]
Avoir et diligence et cure, [5]
Et que facent chose plaisant
A leurs maris en eulx aisant: [6]
Et li mari doivent entendre
Aus armes et lettres aprendre;

Mais de armes doivent savoir,
Plus les amer sus toute avoir.
Et pour ce dit Justiniens
Qui fist les livres anciens :
Je vueil mes chevaliers adrois,
Plus sachent armes que les drois :
Mais l'un et l'autre et bon ensemble. [7]
Si doit l'en mettre, ce semble, [8]
Noble homme quant il a VII ans
Que aus letres soit entendans
Jusques a XIIII ou a XV :
Puis lui soit la leson aprise [9]
Des armes et la cognoissance
Quant chevauche et hors d'enfance [10]
Pour viter peresce et repos. [11]
Revenons a nostre propos :
Ce livre fit chier a tenir.
Ci convient Isopet fenir.
Je vous aferme et creant
De ce ne mentur néant
Que estudier en Ysopet
N'est pas euvre de mignopet : [12]
Car en y treuve verité
Combien que fable recité
Fait ce n'est pas a mervilier
Car qui en logiq' veut veillier
Il trouvera que de presmisses
Fusiés ensemble bien assises
Et ansinc vraye conclusion.
Yceste est vraye opinion ;
Mais aucunement verité
Ne puet engendrer fausseté :
Car ce qui est ne puet non estre,
Et qui n'est pas puet bien estre :
Et l'espine porte la rose

De janvier ist bien douce chose
La rose près est de l'ortie
La terre qui bien est gargnie
Porte bon blef et pour ce vuarge [13]
. . uet mauvés ensemble charge
. . uet se doit si abergier
. . utost l'un pour l'autre arragier [14]
Jusques l'en viengne a la murté,
Plus puet l'en par grant seurté
Miex a part mettre le bon blé,
. . chardons soient asemblé
Les vuarges pour un feu mettre.
Ainsi les nous dit en la lettre
Li souverres de tout le monde; [15]
Pour ce que là où il abonde
Multitude et humain lignage
Sembleroit que ce fust doumage
Qui vaudroit debonnaireté
Pour cause de pularité :
Car qui voudroit tout effacier
Les bons y faudroit enlacier.
Ne puet estre qu'en mainte gent
Ne soient aucun bel et gent.

[1] *Trait en romans*, traduit en français.— [2] *Esquelles*, auxquelles.— *Clergie*, science. — [3] *Afiert*, convient, est séant. — [4] *Porteure*, postérité, enfants. — [5] *Diligence et cure*, amour et soins. — [6] *En eulz aisant*, en leur procurant leurs plaisirs, leurs aises. — [7] *Et*, lisez *est*. — [8] *Ce semble* : pour la mesure, il faut lire : *Ce me semble*. — [9] *Aprise* : pour la rime, lisez *aprinse*. — [10] *Et hors d'enfance* ; il faudroit, je crois, lire : *Et est hors d'enfance*.— [11] *Viter*, évitor, de *vitare*. — [12] *Mignopet*, homme d'un petit mérite, peut-être de *minoris pedis*. — [13] Le manuscrit est très-défectueux en cet endroit ; le sens me paroît fort obscur : on voit cependant que l'auteur a voulu employer la parabole de l'ivraie semée parmi le bon grain : *St. Matthieu*, c. 13, vers. 24 et s. — [14] *Arragier*, arracher. — [15] *Li souverres*, le souverain.

YSOPET-AVIONNET.

PROLOGUE.

Or vous ai des fables aprises
Qui en Ysopet furent prises.
Avionnet, un autre livre
D'autres bonnes fables nous livre
Profitables a escouter:
Pour ce d'aucunes aviter
Me vueil encores entremettre
Et du latin en roumans mettre [1]
Au preu de ceulz qui les liront; [2]
Car aucun bien aprendre y pourront.
Dou latin, des vers y aura
Pourquoy le sens plustost saura
Par le latin sera trouvés
Dont le françois après ourrés [3]
Ne pren pas toute l'istoire
Car seroit troup longue mémoire
Et ce le fais pour breveté
Qui est amie vérité;
Et pource que par aventure
Ne plaist une longue escripture
Plus est en benignité
Breveté que n'est prolixité
Et y mettre aucune chose
Que en cieute ou en glose [4]
Car on doit tout mettre en escript
Ou en cueur bien qu'est escript
De ce me vueille secourir
Le Dieu qui pour nous voult mourir
Et la Dame qui le porta.
En la nommer grant déport a.

[1] *En roumans*, en langue romance, en françois. — [2] *Au preu*, au profit. —
[3] *Ourrés*, entendrez, de *ouïr*. — [4] *En cieute*, sans doute, en texte.

YSOPET-AVIONNET. *FABLE V.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 79*

D'un Chevalier chauve.

YSOPET-AVIONNET.

FABLE V.

D'un Chevalier chauve.

Un chevalier qui pou cheveus
N'avoit devant, comme St. Pos, [1]
Au tournoiement porta
Cheveux mors que il enprunta;
Mais un chevalier l'embrasa
Et le heaume li deslaisa (*a*)
Et coeffe et cheveux jus sachier [2]
. . . . . tout au heaume deslacier
Quant cil d'environ qui ce virent
Grans ris et grans moquois en firent:
Car il n'avoit cheveux au chief;
Mes il tost fust a grant mechief:
De necessité vertus fist,
Et en riant aus autres dit:
Biaux seigneurs, la chevelure
Qui estoit moie de la nature [3]
M'est cheuste et touste faillie. [4]
Se c'est donc s'en est saillie [5]
Et m'a leissié, qui pas n'iert moie; [6]
N'est nuls qui merveiller s'en doie.

Nuls qui a soy farder met payne
Ainsi grant honte li avaingne [7]
Comme au chevalier avint
Quant fust surnommé mal-y-vint.

A la fois ne se scet garder
Qui se force de lui farder.

VARIANTE.

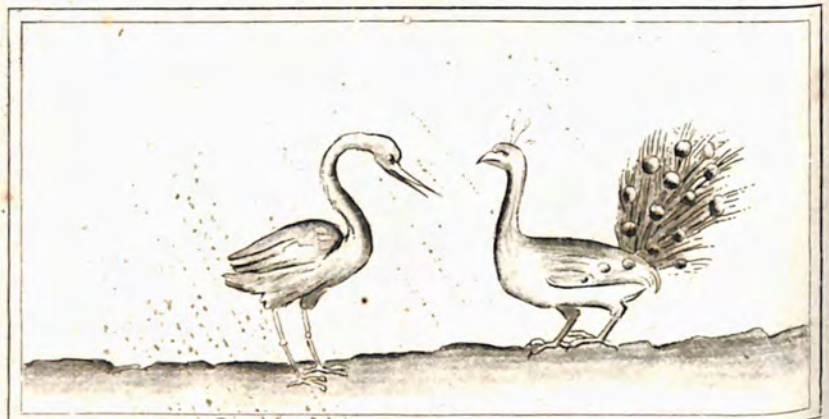
Manuscr. de la Biblioth. du Roi, n° 1622.

(*a*) Qui le heaume lui arracha.

[1] *St. Pos*, saint Paul. — [2] *Jus sachier*, tirer jusqu'à terre. — [3] *Moie*, à moi, mienne. — [4] *Cheuste*, tombée. — *Faillie*, manquée. — [5] *Saillie*, sortie. — [6] *N'iert meie*, n'étoit la mienne. — [7] *Avaingne*, arrive, avienne.

LATINS. *Av.*, 10.

YSOPET-AVIONNET. *FABLE VIII.*



Gravé par Paul Legrand. *Pl. 80.*

Du Paon et de la Grue.

YSOPET-AVIONNET.

FABLE VIII.

Du Paon et de la Grue.

Ce dit li comptes que la grue [1]
Od les paons digne et menjue [2]
Quant mengié orent et beu
Si ont un chetif plet emu,
De leurs plumes et de leurs ailles
Que le paons dit que plus belles
Les a assés que n'a la grue,
Et en tel guise li argue : [3]
J'é belles plumes et estranges :
J'e semble droitement estre anges :
De la queue tel com je l'é
Semble le sael bien estelé : [4]
Quant en roe la vueil estandre, [5]
Oiseil ne se puet a moy prandre,
De plumage ne de biauté
Tu ne veis onques auté ; [6]
Mais tu es enfumé et jaune
Et es trop haute demi-aune.
La grue respont comme sage :
Sire paons, trop biau plumage
Avés : ne puet estre noié, [7]
Mais il est trop mal employé :
Car ne remaint fumier ne merde
Ou vo belle queue ne terde. [8]
En l'ordure adés vous tenés [9]
Tous soiés vous bel empennés.

Mais je, laidement emplumée,
Sale, jaune, tout enfumée,
Ai tieux paines et telles ailles [10]
Que aux estoilles volent elles.
Si voi paradis là amont
Et tretous ceux qui dedans sont
Mes sans faille d'un biau chant rendre
N'est-il rossingnous ne calendre [11]
Qui a vous prendre se péust
Sans faille mes que il vous pleust.

Si une vertu soit en toi mise
Les autres povres ne despites, [12]
Car un autre ha bien en soi
Tel chose qui n'est pas en toi ;
Et se tu tenu es trop louer
Tu te pourras bien enbouer : [13]
Que tu ne seras rien loués
Qui t'estoies haut encroés. [14]

[1] *Li comptes*, le conte. — [2] *Od*, avec. — *Digne et menjue*, dine et mange. — [3] *Argue*, raisonne. — [4] *Sael bien estelé*, ciel bien étoilé. — [5] *En roe*, en roue. — [6] *Auté*, tel, pareil. — [7] *Noié*, nié. — [8] *Ne terde*, n'essuie, de *tergere*. — [9] *Adés*, toujours. — [10] *Tieux*, tels, telles. — [11] *Calendre*, espèce d'alouette. — [12] *Despites*, le sens et la rime demandent *déprises*, déprécies. — [13] *Enbouer*, mettre dans la boue, avilir. — [14] *Encroés*, accru, élevé.

YSOPET-AVIONNET. *FABLE XIII.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 81.*

De II Menestriers, l'un Convoiteux et l'autre Envieus.

YSOPET-AVIONNET.

FABLE XIII.e

De deux Menestriers, l'un convoiteus et l'autre envieus.

Jupiter a terre envoya
Son fils et si li octroia
Qu'au peuple revelas leur comptes.
Les gens y ajournerent trestoutes.
Chascun pour li véoir y vient.
Phœbus si grant feste li tient
Pour sa premiere venue
C'onques ne fust si grand tenue [1]
Ne si pleniere nulle part.
De mout biaus joiaus y depart :
A la cour deux menestriers
Avoit et joiaus et parliers. [2]
Li uns d'eus estoit envieux
Et l'autres convoiteux.
Phœbus leur dist qu'il demandassent
Et il leur donroit, n'an doutassent.
Accorder ne pourrent ensemble
Divers courages les dessemble. [3]
Demandes fait Phœbus encore
Et je vous dit et promet ore
Que le premier de vous aura
Cil que demander saura,
Et l'autre la moitié plus.
Le convoiteux se trait en sus [4]
Qui la moitié plus avoir veult.
Li envieux qui mout se deut, [5]
Quant il voit que aucuns amande, [6]

A fait merveilleuse demande
Qui a ambeleus nuit et greve. [7]
Quar il requiert que on li creve
Un oil, si que li convoiteus [8]
Perde les deus yeux ambedeus.
Tout ainsi comme il le requist
Le fit Phœbus qui mout s'en rist
Et moqua de leur meschéance.

Qui pour faire autrui grevance [9]
Se grieve tout premierement
Bien doit aler a dampnement [10]
Qui fait à soy mesme doumage
Pour nuire autrui, bien à la rage.

[1] *C'onques*, que jamais. — [2] *Joiaus et parliers*, joyaux et perles. — [3] *Dessemble*, divisent. — [4] *En sus*, en arrière. — [5] *Se deut*, s'afflige, de *dolet*. — [6] *Amande*, corrige, ou se corrige. — [7] *Ambedeus*, tous deux. — [8] *Oil*, œil. — [9] *Grevance*, tort, préjudice. — [10] *Dampnement*, damnation.

YSOPET-AVIONNET. *FABLE XIV.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 82*

De l'Anffant qui conc'ja le Larron.

YSOPET-AVIONNET.

FABLE XIV.

De l'Enfant qui conchia le Larron.

Unlz enfés lès uns puis estoit [1]
Qui, en pleurant, se demantoit [2]
Com cils qui ja iert barretieres. [3]
Par-là de lés passoit un lierres [4]
Si li demande qu'il avoit ?
Cils qui ja bien mentir savoit
Li dit : il m'est troup mal chéu :
Car dedans ce puis m'est chéu
Le plus biau post de mon seigneur
Et le melieur et le grenier, [6]
Par ma corde qui m'est rompue :
Par un poux que je ne me tue :
Jamais n'oseray retourner.
Et li lierres sans sejourner
A toute sa robe jus mise,
Nus remest jusque a la chemise. [7]
Avalés c'est dedans le puis. [8]
Mès la robe ne vit-il puis
Perdue l'a pour nient querre [9]
Et cils s'en va a tout grant erre. [10]
Ainsi le larron a deceu.

Autrefois a l'en bien véu
Le petit decevoir le grant,
Ainsi comme a fait cest enfant.
Soutis est qui ala emble [11]

Et ce avés a Courtois exemple. [12]
Tiex porte d'enfant le visaige [13]
Qui est malicieux et saige
Qui voit enfant, ne voit néant.
Ce qui pou vaut, puis est seant. [14].

[1] *Unlz enfés*, un enfant. — [2] *Demantoit*, désesperoit. — [3] *Ja iert barretieres*, déjà étoit trompeur. — [4] *Lierres*, larron. — [5] *Troup mal chéu*, trop mal arrivé. — [6] *Le grenieur*, le plus grand. — [7] *Nus remest*, reste nu. — [8] *Avalés c'est*, est descendu. — [9] *Nient querre*, rien trouver. — [10] *A tout grant erre*, à grands pas. — [11] *Soutis*, subtil. — *Ala emble*, alla voler. — [12] *Courtois*, nom du héros d'un fabliau imité de la parabole de *l'Enfant prodigue :* il est intitulé *Courtois d'Arras.* On l'attribue à cet ancien poëte de la langue d'oil. — [13] *Tiex*, tel. — [14] *Ce qui pou vaut puis est seant*, ce qui valoit peu augmente de valeur par la suite.

Latins. *Av.*, 25.

YSOPET-AVIONNET. *FABLE XV.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 83.*

De la Corneille qui but l'Eaue par son engin.

YSOPET-AVIONNET.

FABLE XV.

De la Cornille qui but l'eaue par son engin.

Une cornille soif avoit
En un champ un rucel avoit [2]
Ou il avoit yave moult pou : [3]
Elle n'avoit pas si long cou
Ne si lonc bec qu'elle y peust
Avenir tant qu'el y beust,
N'a terre ne la peut verser ;
Si se comence a pourpenser
Que puisque force ne li vaut
Angin pourchacier li faut [4]
Pierrettes prent et gette on rucelle
. . . . . .
Tant que là iave convint
Si que cornaille y avint,
Et en bust tant qu'il li post plaire.

Qui de ce compte vodra traire
La mouelle dessous l'esscorce,
Sachiez : miex vaut engin que force :
Par angin et soubtiveté [5]
Fuist l'en discrete et purté. [6]
Se tu gouvernes par prudence,
Tu ne pues avoir mescheance
Et se prudence te conduit
Ja ne trouveras mal conduit.

[1] *Engin*, adresse. — [2] *Rucel*, et plus bas *rucelle*, ruisseau. — [3] *Yave moult pou*, fort peu d'eau. — [4] *Angin pourchacier*, rechercher le moyen. — [5] *Soubtivete*, subtilité. — [6] *Discrete et purté*, je crois qu'il faut lire : *disette et povrete*.

YSOPET-AVIONNET.

FABLE XVI.

Du Singe et de ses ij Singes.

Uns singes deux singes avoit
L'un plus que l'autre conjoioit, [1]
L'un tenoit et l'autre chier.
Un jour issirent pour chascier; [2]
Le singe veneurs accueillirent. [3]
Li brachet après lui saillirent. [4]
Le singe folie ne pense,
Volentiers se mest en deffence.
Le singe que il amoit tant,
En son bras celi singe prent;
Car de l'autre ne li chaut guères [5]
Mes il aart au cul derrieres [6]
Com cils qui ne fust mie fos
Si qu'il se met dessus son dos.
Maugré li convient qu'il emporte.
Li corps grieve au singe mout fort, [7]
Et le fos de ses deus singos. [8]
Ne puet coure, n'aler le tros :
Celui laisse qu'en son bras tient,
Et l'autre emporter lui convient.
Quelque talent que il en n'est
Et laist celui que plus amest.
Pour ce est que la chose vile
Tu ne desprises ne n'aville :
Car ce qui est vil or endroit,
Puis devandra de bon endroit

YSOPET-AVIONNET. *FABLE XVI.*

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 84*

Du Singe et de ses II Singes.

Et pourra venir a desir
A estouvoir et a plesir. [9]
Si nose plus riens rèclamer;
Si se prent a cestui amer
Et le prend et accole et baise.

Maintes choses sont blamées
Qui après ce, sont bien amées
Cel est pouvres et hais hores [10]
Qui riches et amés iert encores [11]
Pour ce dit l'en mien escient
Qui enfant voit ne voit nient.

[1] *Conjoioit*, affectionnoit.— [2] *Issirent*, sortirent.— [3] *Veneurs accueillirent*, les chasseurs attaquèrent. — [4] *Li brachet*, les chiens braques. — *Saillirent*, assaillirent.— [5] *Ne li chaut gueres*, ne lui importe guères.— [6] *Aart*, s'attache, de aërdre, *adhærere*. — [7] *Grieve*, grève, fatigue. — [8] *Le fos*, le faix, le poids.— [9] *Estouvoir, besoin*.— [10] *Hais hores*, hai maintenant.— [11] *Iert*, sera, de *erit*.

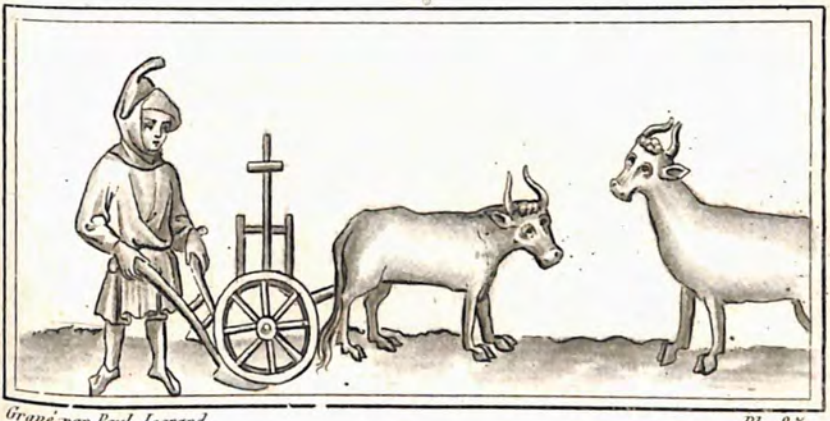
YSOPET-AVIONNET.

FABLE XVII.

Du viel Buef et du juesne Touriau.

Un viel buef aroit a charue : [1]
Un tauriau qui regimbe et rue
Pour la jounesce où il estoit,
De lui moquer s'entremetoit,
Et lui a dit : Sire viellart,
Mout est fol, se Diex me gart,
Que ne faites que achever
Vous travaillier et vous pener :
Et de moy ne vous chaut neant [2]
Qui si me vois espanoïent [3]
Par devant vous, frain a delivre, [4]
Ainsiques puissiés-vous franc vivre
Se sensé jà voussissiés estre [5]
Comme je, qui jouer est pestre,
Vois là où je veuls sans dangier [6]
Et si ai asés a mengier.
Le buef qui apris a traire [7]
Et bien savait qu'en devoit faire,
Seufre et escoute sans mot dire
Et tout en eust il duel et ire. [8]
Avant que passat la semaine
Voit se tourel que l'en amaine
En ce moustier pour mort souffrir
Et pour en sacrefice oufrir
Si que eschaper n'en puet.
Cils qui voit qu'a morir l'estuet,
Li dit : L'oysive où as esté
T'a ce peril si apresté.

YSOPET-AVIONNET. *FABLE XVII.*



Gravé par Paul Legrand. *Pl. 85.*

Du viel Bueff et du juesne Tourian.

Mieux vaut longuement paine traire [1]
Que jeusne morir sans rien faire :
Le labour fait noble courage : [9]
Si com dit Senèques le sage :
Se tu d'oysiveté n'as cure
Tu n'auras accès de luxure :
Cils qui delicieusement
Vivront, mourront ineslement : [10]
Fai doncques aucun pou de bien,
Outrement, je te di bien,
Li ennemis t'enlascera,
Vergonne et honte te fera :
Ne te pues si mediciner.
Qui ne te face trainer;
Mais se tu te veuls traveiller
Sans trop dormir et bien vaillier,
Que tu veuilles à Dieu entendre,
Penser convient, deviendras sendre [11]
Et seras mis en une fosse
De VII piés : est-ce chose grosse ?
Tu trouveras la medecine
Qui de mort runge la racine.

[1] *Aroit*, labouroit. — [2] *Ne vous chaut neant*, ne vous importe guères. — [3] *Qui si me vois espanoïent*, qui me voyez si fort m'ébattre. — [4] *Frain a delivre*, délivré du frein. — [5] *Se sensé jà*, si sensé déjà. — *Voussissiés*, voulussiez. — [6] *Vois là*, je vais là. — [7] *A traire*, à tirer. — [8] *Duel et ire*, deuil et colère. — [9] *Labour*, travail. — [10] *Isneslement*, également, promptement. — [11] *Sendre*, cendre.

YSOPET-AVIONNET.

FABLE XIX.

D'un Menestrier envoié de l'Espouse pour avoir une robe d'un Chanoine de Troies.

Unlz menestrier venoit des nosces
En disant : Or m'aist St. Joces : [1]
Car je sui tres bien assené : [2]
Solas en sera demené : [3]
Assenés suis a vaillant homme.
Ne puis faillir a bonne somme
Qui au mains a bon garniment.
Ne fu cy eureus garnement :
Anvia soy sus un chanoine :
Lettre son affaire tesmoinne.
Le seigneur en sa maison,
En son jardin, en la saison
Qui estoit vestu d'un burriau [4]
N'estoit pas fourré d'escuriau ; [5]
Mais estoit fourré de moutons.
. . . . . .
Cuida que fust son porte livre. [6]
Sire, dist-il, bien puissiés vivre,
Où est le seigneur de l'ostel ? [7]
Li sire li baille un ostel. [8]
Certes il est en sa chapelle
Où patenostres et miserelles
Dit et veult ouir le service.
Foy que je doi a saincte eglise,
Dit le menestrier : il estuet [9]
Que robe aie du mieux qui puet

Gravé par Paul Legrand. *Pl. 86*

D'un Menestrier enboié de l'Eponse pour aboir une robe d'un Chanoine de Troies.

Car messires à li m'envoie
Li compais, a mout tres grant joie, [10]
La m'a tourné mon paiement.
De hus ait-il se jurement.
Hélas! amis, trop tart venés
Uns aultres i est asenés.
Il emporte la bonne robe
J'en cuidoie est forment gobe
Messire la m'avoit promise
Plus ne me gardera de bise
Ne n'entera sur mes costes.
Li varlet dit ostes, ostes.
Je m'an vois, dist le menestrier,
Eureus ne sui ne hui ne hier: [11]
Chascune vielle son duel pleure [12]
Ne fais icy bonne demeure.

L'en cognoist pas la personne
Par la robe, quant elle est bonne,
Ne pour la robe qui est salle
Pour ce n'est la personne malle.
Ainsiques bien sont amourettes [13]
Dessous buriaus com souls brunettes. [14]
Robes qui sont de grant aroy [15]
N'afierent qu'a Royne ou a Roy, [16]
Ou ceux qui sont de leur lignée,
Com dit Jesus le fils Marie
Qui nous veuille si enseingner
Qu'avec lui nous veuille mener.

[1] *M'aist*, m'aide. — [2] *Assene*, assigné. — [3] *Solas*, joie, consolation. — [4] *Burriau*, robe de bure. — [5] *Escuriau*, écureuil. — [6] *Cuida*, crut. — [7] *Ostel*, hôtel, maison. — [8] *Ostel*, hôte, de *hospes*. — [9] *Il estuet*, il faut. — [10] *Li compais*, ou plutôt *li compaings*, le compère. — [11] *Ne hui ne hier*, ni aujourd'hui ni hier. — [12] *Chascune vielle son duel pleure*, proverbe: chacun sent son mal. — [13] Ces deux vers sont du roman de la Rose. — [14] *Brunettes*,

riche étoffe de couleur brune que portoient les dames de qualité. — 15 *Aroy*, magnificence. — 16 *N'afierent*, ne conviennent.

LATINS. La fable latine inédite et très-défectueuse qui suit est l'original de la précédente.

ANON. VET. INED.

De Mimo nuptiali directo post nuptias ad robam habendam.

Increpat ecce fores præbendati fabulator ;
Clavigerum credens flagitat ausus herum.
Accedat dominus flagrans oloberita vestis
Alterius fallerat tergula jamque unum
Promissam domini vestem. . . . .
Ex hac non fient gurgida dorsa mihi ;
Non cognoscuntur homines pro veste lutosa ,
Non habitus monachum , sed pia vita facit.
Dissimulare statum quandoque peritia magna est ,
Uti cautelis sic aliquando juvat.

YSOPET-AVIONNET.

ÉPILOGUE.

Comment l'Acteur a compilé ces Livres avecque adicions aucunes en l'onneur Madame la Royne.

Or est temps que je doie entendre
A Dieu louer et grace rendre
Pourqui je me sui entremis
De ce livret ci où je mis
Ce que me semble que bon est
De Ysopet et d'Avionnet.
Aucune chose ay trespassé, [1]
Et aucune autre enmassé : [2]
Ajousté y ay aucun compte, [3]
La moralité toute seurmonte.
De venter ne veil faire faiste
Que j'aie fait tout de ma teste ;
Mès en ai trouvé plus grant partie
De compilé, se Diex m'aye,
Et du francois et du latin,
Qu'ont esté pour lever matin
Translaté et par grant estude ;
Par tieux qui n'ierent ne fol ne rude. [4]
Je qui suis des autres le pis
Après le grain cuillez l'épis,
Si comme fist Ruth la courtoise
. . . . . .
Qui n'a le grain paille, [5]
Ainsi comme il est, vous le baille.
Toute sience vient du Pere
De lumiere, de ce me pere: [6]

En celi met mon parement
Le doulz Jhesu-Crist qui ne ment
Tout bien de quoy homme est imbue
Estre le doit attribue
Dire li devons comme estable : [7]
Tes sers somme non proufitable [8]
Tout le bien qui puet estre dit
Descent de vous sans contredit :
Toute chose avés fait pour homme;
Ci devons dire toute soume
Vous Dieu, tres debonnaire fins,
Nostre vie estes, nostre fins.
En l'onneur de madame chiere
La Royne a tres belle chiere, [9]
Madame Jehanne de Bourgoingne (*a*)
Où n'a ne mente ne vergoingne, [10]
Fille du Roy de celle terre,
Ceste matiere ay voulu querre,
Pour trouver ebattement,
Aus juesnes gens ensaignement,
Et mesmement quant est yvers [11]
Et le temps est fors et divers, [12]
Si que on ne puet chevauchier,
Ains se convient au feu cachier,
Ne puet l'en mouvoir de la chambre,
Lors est bon que l'en se remembre [13]
D'aucun livre ou narration
Ou naist de ma occasion
Si comme dit Chaston le sage [14]
C'est delivre le vaselage
De regarder les jugemens
Qu'ont esté fais és parlemens
De ce me passe ci breffment
Sans faire long sermonnement :
Car n'a mestier de ma doctrine
La sage dame bonne et fine.

Le sage devient par oïr
Plus sage et sans conjoir
Si comme Salemons l'escript,
Ainsi le trouvons en escript.
Avoir la vocille en sa garde
Le Roy puissant qui trestout garde,
Le roi Philippe son seigneur (*b*)
De lignage sur tous greigneür, [15]
Leurs enfans, toute la lignié
De France qui tant est prisié :
Qu'après les ennuis de ce monde
Soient où tout soulas abonde;
Mon seigneur, ne vueil trespasser, [16]
Le duc mes vueil amasser (*c*)
L'aisné filz du bon roi de France
Qui est de justice balance,
Madame Bonne sa compaigne (*d*)
Qui de bonté porte l'ansaigne
Ne semble pas estre rimé
Qui n'est clerement exprimé :
De sa belle succession
De ces enfans pour qui prions
Que Jhù Crist le roy de gloire
Avoir les vueille en sa memoire.

(*a*) Jeanne de Bourgogne, épouse de Philippe VI, morte en 1348.
(*b*) Philippe VI, dit de Valois, roi de France en 1328.
(*c*) Jean, duc de Normandie, puis roi de France en 1350.
(*d*) Bonne de Luxembourg, fille de Jean, roi de Bohême, mariée en 1332, à Jean, fils aîné du roi Philippe VI.

[1] *Trespassé*, omise. — [2] *Enmasse*, rassemblé. — [3] *Compte*, conte. — [4] *Tieux qui n'ierent*, tels qui n'étoient. — [5] *Qui n'a le grain paille*, il faudroit probablement lire : *Qui n'a le grain aura la paille*. — [6] *Me pere*, m'aperçois. — [7] *Estable*, stable. — [8] *Tes sers*, tes serfs, tes esclaves. — [9] *Chiere*, figure, visage. — [10] *Ne mente*, ni mensonge. — [11] *Yvers*, hiver. — [12] *Fers et divers*, dur et variable. — [13] *Se remembre*, se rappelle. — [14] *Chastor*, Caton. — [15] *Greigneur*, plus grand. — [16] *Trespasser*, passer sous silence.

YSOPET II.

Ci commencent les Fables Ysopet et les Moralités qui sont dessus.

PROLOGUE.

Qui ce livre voudra entendre
Moult de bien y porra aprendre,
Qui miex li vaudra assavoir [1]
Qu'amasser grant planté d'avoir; [2]
Et qui tendra ces paraboles, [3]
Ces exemples et ces frivoles,
A mocquerie et a truffe, [4] (*a*)
Bien ait qui li donra bufle. [5]

VARIANTE.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, supp. n° 766.

(*a*) A moquerie ne a trufe
Bien ait qui li donra la bufe.

[1] *Assavoir*, à savoir. — [2] *Planté d'avoir*, abondance de biens. — [3] *Tendra*, retiendra. — [4] *Truffe*, dérision, niaiserie. — [5] *Bufle* ou *bufe*, soufflet, coup.

YSOPET II.

FABLE XIV.

Comment 1 *Chien demanda en jugement a la Brebis* 1 *pain.*

Le chien fist ajourner
Aus plais pour demander [1]
A la brebis 1 pain,
Qu'il li avoit presté,
Ce dist, en loiauté
Qu'il ne morust de fain.

Certes, dist la brebis,
Par ma foi, vous plevis [2]
Qu'il a dit fauseté :
Onques jour qu'il vesquist
Aïde ne me fist,
Ne prest, n'autre bonté.

Trop bons tesmoins en oy,
Dist le chien, par ma foi,
Qui bien le jureront.
Or les fai dont venir,
Dist le juge, ouir
Voudrai, que il diront.

Le leu tout primerain [3]
A mis avant sa main
Qui a sa foi mentie,
Et dist qu'il i estoit
Quant le chien li avoit
Presté du pain partie.

L'escoufle et le busart [4]
Estoient d'autre part
Qui dirent que ils virent
Que le chien li bailla
Le pain et s'en ala
Et riens plus n'en ouirent.

Il convint qu'el rendist,
Vousist ou ne vousist, [5]
Le pain qu'elle n'eut mie.
A tous les faus temoins
Qui sont et près et loins
Envoit Diex courte vie.

Qui doit aus plais aler
Il se doit bien douter [6]
De faus temoins atendre.
Il font le droit verser
Et le tort relever
Por defiance de prendre.

[1] *Aus plais*, à l'audience. — [2] *Plevis*, pleige, donne caution. — [3] *Primerain*, le premier, d'abord. — [4] *Escoufle*, oiseau de proie, milan. — [5] *Vousist ou non vousist*, qu'elle voulût ou qu'elle ne voulût pas, bon gré, malgré. — [6] *Douter*, redouter, craindre.

LATINS. *Phædr.* 17; *Rom.*, 4; Fab. ant. *Nil.*, 5; *Rom. Nil.*, 4.
FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 4.

YSOPET II.

FABLE XVIII.

Comment i grant vilain Pelé fiert de sa main une Mouche qui le mort sus sa teste et l'ataine mout forment.

Un grand vilain pelé
Gras et bien saoulé,
S'assist en sa maison
Un haterel devant. [1]
L'ala souvent poignant. [2]
Ou vibet ou taon. [3]

Un cop jeta en vain
Le vilain de sa main
Sur sa teste pelée;
Malement ce bleça,
La mouche n'atoucha,
Dont point ne li a gré.

La mouche se traverse
Poignant fust et diverse,
C'estoit contre la mort:
Le vilain aticha [4]
Et il se courrouça
Et li dit qu'il a tort.

Il la cuida ferir; [5]
Mais il sot bien fouir
Et grunchier, en volant. [6]
Une très grand paumée
S'est le vilain donnée
Au haterel devant.

Il en jeta un ris;
Il jura saint Denis,
Que tant i ruera
Qu'en aucune maniere,
Ou devant ou derriere,
A ferme l'atteindra.

Il l'atteint sur sa tête,
Si n'en fist pas grand fête :
Ains ferit en seursaut.
Toute l'a ecachiée : [7]
La teste en fust soillée [8]
Dessus le front en haut.

Je tiens a grant folie
De faire villenie
A plus poissant de soi :
La en perd bien la vie :
Sage est qui se châtie
Qu'il n'envoit a belloy.

Un cop est tot rué
Et un homme tué :
Fol est qui ne se doubte.
Trop enchacié fait mal. [9]
A pied et a cheval
Fait bon tenir sa route.

[1] *Haterel*, banc ou table. — [2] *Poignant*, piquant, de *pungens*. — [3] *Vibet*, guêpe, de *vespa*. — [4] *Aticha*, agaça, défia. — [5] *La cuida ferir*, crut la frapper. — [6] *Grunchier*, prendre à gauche, se détourner. — [7] *Ecachiee*, écrasée. — [8] *Soillée*, souillée, salie. — [9] *Enchacié*, poursuivre quelque chose, quelqu'un.

YSOPET II.

FABLE XIX.

Comment i Berchier gueri i Lyon d'une espine qu'il avoit en son talon.

Or oez d'un lyon [1]
Qui se point au talon [2]
D'une broche d'espine.
Il ne la sot oter,
Ne ne pot endurer
L'angloisse qui ne fine. [3]

Moult fut fortment dolent:
Car il ne sot comment
Il puist santé avoir.
Mielx aima a mourir
Que tant de mal sentir,
Ce fust a son vouloir.

Il n'a beste trouvée
En toute la contrée
Qui le sache guerir
Du mal dont il enrage.
Et point n'en a souage: [4]
Près estoit de morir.

Moult près d'illec avoit [5]
Un paistre qui gardoit
Une grant bergerie:
Le lyon l'aperçut,
Qui en tant comme il put
Envers li s'humilie.

Le pastour s'est doubté [6]
Que ne soit fausseté
De son humiliance.
Derriere ses brebis
S'est muciés et tapis; [7]
Mais le lion s'avance.

Son pied li a tendu :
Moult a bien entendu
Le pasteur qui li faut;
Le pié prist en ces mains
De merde et de sanc plains,
Il le terre et s'en faut.

Gueri fust li lyon
Par petit d'achoison
Le pasteur en mercie
Et li baise la main.
Le pastour de son pain
Li a donné la mie.

Le pastour fust jugié
A mort par son pechié
Après ceste aventure.
Lié fust a l'estache
Le prevost le menace
De mort cruelle et dure.

Le pastour si crioit
Merci quant qu'il pooit;
Mais nul n'i volt entendre.
Le lion l'a véu
Qui bien l'a cognéu :
Sa bonté li voult rendre.

Il est du bois sailli
Tout droit s'en vient a li

Braiant de grant fierté.
Le provost s'enfouist
Et chascuns le suivi
Fortment épovanté.

Nul ne sauroit escrire
La grant joye ne dire
Que li fist le lyon.
De la dolour li poise
Plus de cent fois le boise
La bouche et le menton.

Le prevost et la gent
Retournerent briement
Qui tous sont esbahis;
Le pastour esgarderent
Que il trouver cuiderent
Devourés et occis.

Pastour, dist le prevost,
Il n'est homme qui t'ost
Faire mal ne hontage;
Por l'amor du lyon
Trestout te pardonnons:
Plus n'i aura dommage.

Dis-nous comment se puet
Que ce lyon te fait
D'amor tel demontrance:
Se nul te mefaisoit
Bien sait qu'il l'occiroit:
S'en prendroit la vengeance.

Par fois, dist le bergier,
Il vient a moi l'autre hier;
Malade en son talon:

De luy oy grant pitié
Si li gueris son pié
N'i sait outre raison.

Par un pot de service
Qu'il fist par la franchise
Le pastour au lion,
Ot-il sauvé sa vie
De mort qu'ot desservie [11]
D'un homicidion.

La bonté n'iert perdue
Qui ne soit rendue;
Sage est qui bonté fait;
Pour une en avons cent;
Ainsi Jesus le rent
Que l'an aheure et croit. [12]

[1] *Oez*, écoutez. — [2] *Point*, pique. — [3] *Angloisse*, angoisse. — *Ne fine*, ne cesse pas. — [4] *Souage*, soulagement. — [5] *Moult pres d'illec*, tout près de là. — [6] *S'est doubté*, a appréhendé. — [7] *Muciés*, caché, — [8] *Petit d'achoison*, un peu de soins. — [9] *Poise*, chagrine. — [10] *T'ost*, t'osât. — [11] *Qu'ot desservic*, qu'il avoit bien méritée. — [12] *Aheure*, adore ou honore.

Voyez *Ysop. I*, fab. XL dans l'Appendice, pour les auteurs qui ont traité ce sujet antérieurement.

YSOPET II.

FABLE XX.

Comment le Leu trouva un Asne qui gisoit en 1 *pré dolant et mehaignié, et li Leus qui le voloit mangier ot grant pitié de li pour la povreté qu'il avoit; si le laissa aler.*

Un asne travaillié, [1]
Dolant et debrisié, [2]
Se vit en une prée : [3]
Un leu y est venu
Si le toucha au nu
De sa gueule baée. [4]

Il ot moult grant pitié
Du las qui traveillié
Estoit et endormi.
En laquele partie
Sens-tu greigneur hachie, [5]
Dist le leu, bel ami ?

La où tu tiens ta poe [6]
Me dueil plus que la joe [7]
Que j'ai toute rompue,
D'un cop que un asnier
Me donna avant hier
D'une grosse masçue.

L'asne cuide estre pris
Devouré et occis
Du leu hastivement.
Le leu de li avoit

Tel pitié qu'il ploroit
Et l'en pesoit forment. [8]

Se un hom desloial
Se repentoit du mal
Qu'aroit fait en sa vie,
Tout le bien qu'il feroit
Des gens tenus seroit
Mal et ypocrisie.

Chascun se doit garnir
En son premier venir [9]
De bien faire et savoir :
Homs de mauvais renom,
Traitre ne larron
Ne pot honour avoir.

[1] *Travaillié* et *traveillié*, malade, *laborans*. — [2] *Debrisié*, tout brisé, tout cassé. — [3] *Prée*, prairie. — [4] *Baée*, béante, ouverte. — [5] *Greigneur hachie*, plus grande douleur. — [6] *Poe*, patte. — [7] *Me dueil*, me fait mal, *dolet*. — *Joe*, joue. — [8] *L'en pesoit forment*, s'en chagrinoit très-fort. — [9] *En son premier venir*, dans les premiers momens de sa vie.

Grecs. *Es.-Cor.*, 259; Π 259.
Latins. *Rom.*, 73.

YSOPET II.

FABLE XXI.

Comment 1 *Leu vint a guarant a* 1 *Bouvier qui le guaranti ; mais le Bouvier ne le cuidoit mie guarantir par son guignement.*

Un leu estoit mucié [1]
Et de près enchacié, [2]
Si ne pooit fuir :
En un breueil s'est lancié [3]
Et tapi et mucié :
Paour ot de mourir.

Un home se séoit
Les li qui regardoit :
Le leu merci li prie. [4]
Por Dieu, biaux doux amis,
Je sui a la mort mis :
Neant est de ma vie.

S'il te plait, je vivrai,
Ou se non je morrai :
C'est a ta volonté :
Le veneur vient ci
Qui jà n'aura merci
De cela ne pité.

Car il me het de mort
Et si n'est mie a tort :
Je l'ai bien deservie. [5]
Mais se puis eschaper,

Que sauf m'en puisse aler
J'amenderai ma vie.

J'ai grant pitié de toy,
Dit le bouvier, par foy,
Jà par moy ne morras :
Au venéeur dirai,
Sitost com le verrai,
Que par de là t'en vas.

Sire, vostre merci
Je demourrai donc ci :
Por Dieu, de moi pensez.
Li archier sont venu
De berser esméu
Et les ars entesez.

Ou est le leu alé,
Qui est ci devalé, [7]
Fist li arbalestriers ?
Il torna par de là
Sitost com devala,
Ce respont le bouvier.

Et puis leur a guignié [8]
Là où il est mucié;
Mais pas ne l'entendirent.
Oultre s'en sont passez
Plus n'i sont arrestez
N'onques plus n'i revindrent.

Sire, dit le bouvier,
Bien poez desbuchier : [9]
Vous estes eschapé.
Se ne fust mon aïe [10]

Vous fussiez hors de vie
Et pris et atrapé.

La langue soit sauvée
Et de Dieu honorée,
Dist li leu, biaus amis :
Les ex soient crevés [11]
Et tous estourbelés [12]
Qu'en la teste a assis.

Encuser me cuidas
Quant tu guignas là bas
Si féis mesproison [13]
A une chose pensoies
Que tu ne leur disoies
Si estoit trahison.

Qui promet à la gent
Ou bonté ou argent
Que faire ne vuelt mie
Après reguigne en bas
Qui n'en nel face pas
Li fait grant vilennie.

[1] *Mucié*, caché. — [2] *Enchacié*, poursuivi. — [3] *Breueil*, buisson — [4] *Merci li prie*, lui demande grâce. — [5] *Deservie*, méritée. — [6] *Ars entesez*, arcs tendus. — [7] *Devalé*, descendu. — [8] *Guignié*, fait signe de l'œil. — [9] *Desbuchier*, sortir. — [10] *Aïe*, aide. — [11] *Ex*, yeux. — [12] *Estourbelés*, détruits, de *turbare*. — [13] *Mesproison*, faux égard.

Grecs. *Æs.-Cor.*, 127.

Latins. *Phædr.* App. *Burm.*, 18; *Phædr.* fab. nov. *Perrotti*, 27; *Rom.*, 63; Fab. aut. *Nil.*, 50; *Rom. Nil.*, 38.

Français. *Mar. de Fr.*, 42.

YSOPET II.

FABLE XXII.

Comment le Goupil fait le feu dessous le ny a l'Aigle.

Li goupillez nouviaux nez [1]
Furent pris et portez
D'un aigle à ses faons; [2]
Pensa qu'il leur donroit
Et leur despeceroit
Tous par menus lardons.

Le gourpil si requist [3]
L'aigle qu'il li rendist
Por Dieu, ses gourpillons :
Puis dist que non feroit
Et qu'il en donroit
La char a ses aiglons.

Le gorpil fut dolent :
Quant ne pot autrement
Grant feu a alumé
Dessous le ny a l'aigle :
Malement l'apareille
De paour est pasmé.

Les aigles baaillerent
Du grant chaut qu'il senterent ;
Mais ne porent foïr.
L'aigle ne scet que faire
En haut commence a braire [4]
Et bien cuide morir.

Rendez, rendez, lairon,
Ou icy vous ardrons, [5]
Dit Renard le gourpil :
Trestous les te rendrai,
Dist l'aigle, par ma fay,
Si m'oste le peril.

Le gorpil par son art
Si fist l'aigle coart,
Et li rendi sa perte;
Oncques son biau prier
Ne pot avoir mestier
Ni li rendre sa teste.

Por ce povez savoir
Que qui ne puet avoir
Le sien, peut deproier; [6]
Aucun art doit penser
Et faire et aviser
Dont il se puet aidier.

[1] *Goupillez*, *gourpillons*, petits du renard ou goupil, *vulpes*. — [2] *Faons*, petits, enfants. — [3] *Requist*, demanda. — [4] *Braire*, crier. — [5] *Ardrons*, brûlerons, de *ardere*. — [6] *Peut deproier*, par prière, de *deprecari*.

Voyez *Ysop. I*, fab. XIII, dans l'Appendice, pour les auteurs qui ont traité ce sujet antérieurement.

YSOPET II.

FABLE XXIV.

Comment les Coulons firent leur seigneur de l'Esprevier et il les destruisoit toutes.

Li coulon si cremirent [1]
L'oiseliere qu'ils virent
Prenant leurs compaignons.
Il parlerent ensemble;
Ça, dit l'un, il me semble
Que l'oiseleurs felons

Detruit nostre lignaige
Et nous fait grant domage
Trestous nous occira,
Se n'avons un garant
Sage, preu et vaillant
Qui nous garentira.

Cil ont de l'esprevier
Fait leur gonfanonier, [2]
Leur juge et leur seignor:
Qui un et un les prent
Et les va devourant
Trestout de jor en jor.

Trop mauvais juge avon
En l'esprevier felon,
Ce dit un qui le vit:
Ja ne nos deffendra,
Mais tosjors mengera;
Car de nos sang se vit.

Il nous est plus nuisant [3]
Que l'oiseleur devant
Chascuns le puet véoir :
Quant juge le féismes
Et sus nos le méismes
Ce fu pour non savoir. [4]

Il creint plus l'oiselier
Que l'aloe l'eprevier [5]
Mal nous en deffendra
Quant les verra venir
Pour nous prendre et meurtrir,
L'esprevier s'enfuira.

A peril eschiver [6]
Se doit on bien garder
De chéoir en greignour [7]
Comme les colons firent
Qui a douleur morirent
Por leur mauvais seignour.

[1] *Li coulon si cremirent*, les pigeons craignirent. — [2] *Gonfanonier*, chef de l'état dans plusieurs républiques de l'Italie. — [3] *Nuisant*, nuisible. — [4] *Pour non savoir*, par ignorance. — [5] *Que l'aloe l'eprevier*, que l'alouette ne craint l'épervier. — [6] *Eschiver*, éviter. — [7] *Greignour*, plus grand.

LATINS. *Phædr.*, 22; *Rom.*, 22; Fab. ant. *Nil.*, 22; *Galfr.*, 22.
FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 27.

YSOPET II.

FABLE XXX.

De II Compaignons dont l'un ot grans dons pour mentir et l'autre mourut pour voir dire.

De là la mer grifaigne, [1]
Oultre une grant montaigne,
Ot jadis un royaume,
Dont le roi estoit singe.
Chascune chose est nice
Si ot de taigne hyaume.

Deux bachelers erroient
Qui par le mont querroient
Aventures diverses.
En ce royaume entrerent
Grant planté y trouverent [2]
Singes et autres bestes.

Devant lui les manda
Le roy, et commanda
Qu'ils dient vérité.
De ce qu'il requerra
Ou morir les fera
A duel et a vilté [3]

Dit l'un : Je vous dirai,
Sire, ce que sarai
De gré et volentiers.
Ore dont, dit le roy,
Que te semble de moy
Et de mes chevaliers.

Sire, il n'a roy en terre
Qui péust tenir guerre

A vous ne a vos gens.
Vous estes plus puissans
Et bel et avenans
Et plus c'uns autres gens.

Vous estes plus grant sire
Et plus large et sans ire, [4]
Et plain de cortoisie,
Qu'Alixandres n'estoit
Où temps où il vivoit
De ce ne dout-je mie. [5]

Vostre chevalerie
Est de biauté garnie
De bonté et de sens.
Chascun a courtoisie
En son cuer herbergie [6]
Qui maindra a tous temps. [7]

Li rois s'en esjoui
Quant si loer s'ouy,
Grant don li a doné :
Chascun de sa mesnie [8]
Quan quil a en baillie [9]
Li a habandoné.

Li rois, son compagnon
L'avoit mis a raison
Et requiert qu'il li die,
Que li estoit avis
De li et du pays
Et de sa baronie.

Si pensa qu'il aroit [10]
Trop plus, se voir disoit, [11]
Que n'ot son compagnon,
Qui mensongier estoit
De quan qu'il li disoit
Et si ot maint bel don.

Sire rois, escoutez.
Fait-il, et vous orrez [12]
Ce qu'il m'en est avis :
Singe lait et pelé
Devez estre apelé,
Vous et tous vos amis.

Vous n'estes mie gens;
Mais singes ors et pullens [13]
Et plains de cruauté,
Et tout vostre pays
Mauvais est, ce m'est vis, [14]
Riens n'i a de bonté.

Les bestes l'assaillirent
Quant laidengier s'ouirent [15]
Et tout l'ont dévoré.
Fol fu de dire voir
Car bien pooit savoir
Qu'il en aroit mal gré.

Mentir pour gré avoir
Vault miex que dire voir
Et perdre corps et vie.
Voir dire sans domage
Devroit tout homme sage :
Car mentir est folie.

[1] *Grifaigne*, étrangère, inconnue. — [2] *Grant planté*, grande abondance. — [3] *A duel et a villé*, d'une manière cruelle et humiliante. — [4] *Plus large et sans ire*, plus généreux et moins colère. — [5] *Ne dout-je mie*, ne doute-je pas. — [6] *Herbergie*, logée. — [7] *Maindra*, demeurera. — [8] *Mesnie*, ménage, famille. — [9] *En baillie*, en possession. — [10] *Aroit*, auroit. — [11] *Voir*, vrai, vérité. — [12] *Orrez*, entendrez. — [13] *Ors et pullens*, hideux et sales. — [14] *Ce m'est vis*, il me paroît. — [15] *Laidengier s'ouirent*, s'entendirent blâmer.

Latins. *Phædr.* App. *Burm.*, 19; *Rom.*, 68; Fab. ant. *Nil.*, 151; *Rom. Nil.*, 44.

Français. *Mar. de Fr.*, 166.

YSOPET II.

ÉPILOGUE.

Cy finent les Fables d'Ysope le philosophe et commence la Complainte de celi qui ce Livre rima.

Cils qui cest romans fist
Moult de sa peine y mist,
De quoy il se repent:
Car les fols qui l'orront [1]
Communement diront
Que il ne vault néant.

S'uns sage homs fait l'eust
A chierre tenu fust [2] (*a*)
Et en auctorité.
L'on scet bien qui le fist,
Por ce l'ont en despit
Les fols, et en vilté. [3]

Un clerc de grant science
Et de grant sapience
Le fist premierement:
Et j'el mis en romans [4]
Pour entendre aus enfans
Et a laïque gent.

Dieu doinst beneicion
Au clerc ou au clerçon [5]
Qui lira cest escript,

Se il dit por mon pere,
Pour moy et por ma mere,
Requies sit eis.

Amen.

Explicit YSOPET.

VARIANTE.

Manuscr. de la biblioth. du Roi, suppl. n° 766.

(*a*) En chierté tenu fust.

[1] *Orront*, entendront. — [2] *A chierre tenu*, prisé comme une chose précieuse. — [3] *En vilté*, comme une chose basse, vile, de peu de prix. — [4] *En romans*, en français. — [5] *Clerçon*, jeune clerc, étudiant.

ROMULUS

BIBLIOTHECÆ REGIÆ,

EX CODIC. MANUSCRIPT. N° 347 B, N° 347 C.

FAB. I.

Duo homines, unus verax et alter fallax, venerunt in provinciam Simiorum. Tunc simius qui cæteris præerat, sedens in cathedrâ veluti imperator, astantibus aliis circumstantibusque, dixit illis hominibus: Quis sum ego et qui sunt isti qui me circumstant? Fallax verò ait: Tu es imperator, et isti sunt comites tui, tum principes, tum milites et cætera officia. Ille ergo laudatus est in mendacio et munerari jussus, qui adulatus est et fefellit omnes. Interrogatus et verax ab illo: Quid tibi de me videtur et de his astantibus? Respondit: Tu simius, et isti omnes simii sunt, similes tibi. Continuò jubetur dentibus laniari et unguibus, eo quod dixerat veritatem. Sic solet a malis hominibus fallacitas laudari et veritas laniari.

LATINS. *Phædr.* App. *Burm.*, 19; *Rom.*, 18; Fab. ant. *Nil.*, 51.
FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 66.

FAB. II.

Vulpes coacta fame uvam sursùm pendentem conspexit et in altum se erigens conatus est contingere, sed nequivit. Tunc irata ait: Nolo uvam immaturam insipidam et acerbam. Itaque eam despiciens recessit.

Sic quidam, illa quæ facere neque habere possunt, verbis tamen se posse, sed non velle ostendunt.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 156, 352; Π 156.
LATINS. *Phædr.*, 61; *Rom.*, 61.

FAB. III.

Asinus è diverso leoni occurrit et ait : Adscendamus in montis cacumen, et ostendam tibi quod multi me timent : Cùm autem venissent ad locum petitum, cœpit asinus rugitum emittere horribilem et clamare : quod audientes vulpes et lepores, cœperunt tremere terribiliter. — Cui leo ait : Poterat et me terrere vox tua, nisi scirem qualis es.

Sic quidam, nihil virtute valentes, alios tamen inanibus verbis terrent.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 226; Π 226.
LATINS. *Phædr.*, 11; *Rom.*, 70; *Rom. Nil.*, 42.
FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 67.

FAB. IV.

Leo senectute deficiens simulabat languorem, et per hanc fraudem, cùm cæteræ bestiæ ad ipsum visitandum intrarent, ipsas mox interficiens comedebat. Vulpes autem ante speluncam ejus veniens stetit et ipsum a longè salutavit. Interrogata verò à leone cur nollet intrare, respondit : Quia introeuntium vestigia diversa aspicio, exeuntium verò nulla.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 137; Π 137.
LATINS. *Hor.*, l. 1, ep. 2, v. 73 et s.; *Phædr.* App. *Burm.*, 25; *Rom.*, 72; *Rom. Nil.*, 7; Fab. ant. *Nil.*, 59.
FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 58.

FAB. V.

Bos in valle quâdam gramina pastum quærens vidit lupum de propinquè venientem, et cùm fugere non valeret, timidus

expectavit. Cui lupus : Quare, inquit, huc venisti ? Te, inquit bos, diù fugiens huc veni. Et ego, ait lupus, te per totum annum istum quæsivi, tuis cupiens carnibus satiari. Ecce, inquit bos, me ad tua vota paratum, nisi unam peto a te gratiam, scilicet, ut liceat mihi in hunc montem adscendere et ibidem pro animâ meâ et tuâ salute dominum precari; quo facto statim ad te descendam. Vade, inquit, et ora breviter et succinctè : caveas ne traxeris ibi moram. Adscendit itaque in montis vertice et boatu tam terribili exclamavit, ut ex ipso mugitu ostenderet lupum gregibus inimicum : Quare audientes pastores et rustici qui ex parte aliâ montis erant, accurrerunt cum canibus, qui lupum diris morsibus discerpserunt; at ille ululans ait bovi : Quare, frater, malè pro me orasti ? Sat apertum est ex clamore quòd oratio tua non erat mihi benevola, sed hostilis. Ego, inquit bos, pro te oravi juxtà id quod mihi facere voluisti; sciens enim me nullam a te impetraturum misericordiam, oportuit me esse sollicitum de me ipso.

Sic falluntur qui pluries animam suam aliis commiserunt et qui de propriâ utilitate multum cogitant illis negotiis derelictis.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 94.

FAB. VI.

Consociati catus et vulpes per quamdam planitiem pitis transeuntes, ad quamdam albam spinam venerunt sub quâ paussantes, simul confabulari cœperunt. Tunc ait catus vulpi : Quomodo te defendes, si venatores cum canibus ex improviso adessent ? Respondit : Artes et ingenia multa novi; insuper et plenum cautelis spiritualibus sacculum mecum porto, quibus me tuear in adversis. Non expedit, inquit catus, tibi ulteriùs sociari.... qui unam solam jam artem novi, adscendere, scilicet, in excelsa quò adscendere non valeant hostes mei. Ipsis itaque colloquentibus, ecce subitò venatores cum canibus affuerunt; cato autem in spinam celeriter adscendente, canes insecuti renardum, cœperunt ejus pelliciam *morsibus lacerare : ad quam catus exclamans, ait : Solve, inquit,, solve sacculum caute-*

larum et cautis astuciis te defende. Cui renardus : Unicam artem tuam omnibus meis astuciis nunc præferrem.

Sic contingit frequenter quòd plus prodest in placito unicum verbum probi hominis et veracis, quàm multæ falsorum fallaciæ tortuosæ.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 98.

FAB. VII.

Scrabro quidam de fimario exiens saturatus, vidit aquilam in alto volantem et magnum aeris spatium in modico temporis spatio transeuntem : tunc propriam dedignans vitam, sociis suis dixit : Ecce aquila rostro ferox et unguibus, fortis corpore, velox alis, cùm vult, usque ad nubes adscendit et ad libitum ima petit. Nos verò miserâ naturæ conditione depressi, nec cum animalibus, nec cum avibus computamur. Aquila nec voce suavior, nec colore nitidior me existit. Fimarium de cetero non nutribo : *Quinimò volucribus me conjungens, cum ipsis ubique volitans conversabor. Tunc in altum se tollens, canere cœpit rumore satis turpi : et dum sequi aquilam in sublimibus nititur, auram asperiorem non sustinens, cecidit concussus et attonitus longè extra terminos assuetos, ubi fame periclitans, ait tristis animo : Non..... utrùm vermis aut volucris reputarer, dum tunc ad antiquum possem fimarium pervenire.*

Sic superbi dum se præsumptuosè eliciant, eliduntur : ambitis quoque frustrati commodis, et consuetis privantur.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 65.

FAB. VIII.

Medicus quidam divitis curam gerens, ipsum de brachio mittere sanguinem fecit, ut post modum per inspectionem sanguinis de statu ipsius certior redderetur. Porro dives cruorem illum custodiendum filiæ suæ dedit, qui minùs cautè custo-

ditus, in terram totaliter est effusus. Timens itaque puella patris offensam, de brachio proprio sanguinem fecit extrahi et infrigidatum medico inspiciendum obtulit : quo inspecto medicus diviti intimavit quod esset . . . . . masculo imprægnatus; sed quo portento ? Dives nimis admirans et tristis, vocatâ ad se filiâ, nunc blandiùs, nunc rigidiùs ei loquens, tandem ab eâ totius rei didicit veritatem, sciens jam filiam, quam virginem esse putaverat, imprægnatam.

Sic mendacibus frequenter evenit et dolosis ut, ex ipsis quibus latitare putant fallaciis, se doleant apertiùs deprehensos.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 38.

FAB. IX.

Cùm quidam rusticus videret uxorem suam versùs nemus cum suo incedentem amatore, cucurrit illac, irâ vehementer accensus : porrò adultero fugiente et per nemoris latebras evadente, rusticus uxorem suam duriùs increpabat, quæ quasi admirans, causam tantæ increpationis ab ipso quæsivit; quo respondente se vidisse adulterum secum ire, exclamavit mulier voce magnâ : Heu ! miseræ, inquit, miseram certissimè scio intra triduum morituram, quia tam matri meæ quàm aviæ sic evenit, ut paululùm antequàm morirentur, quidam juvenis comitabatur, cùm tunc hoc penitùs ignorarent : non audeo in statu seculari remanere ulteriùs : oro ergo ut omnia bona nostra inter nos æqualiter dividamus, quia cum omnibus quæ me contingunt, volo statim aliquam religionem intrare : quod audiens avarus rusticus dixit ei : Noli, inquit, anima mea, noli hoc facere : certissimè dico tibi quod nullum hominem vidi tecum. Non audeo, inquit mulier, remanere, quinimmò cogitare de animæ meæ salute. Attendo insuper quod semper increpares mihi crimen impositum. Nequaquam, inquit rusticus, improperium ad te dicam, nec enim aliquid malum in te vidi; sed verba, quæ protuli, ludens finxi. Jura igitur, inquit mulier,

coram parentibus tuis quod nullum vidisti et quod nunquam, quoquò iero, me sequeris nec mihi improperium ullum dicas. Libenter, ait rusticus, faciam quidquid petis : tunc iverunt ad quoddam monasterium ubi, tactis sanctorum reliquiis, omnia quæ promiserat adimplevit.

Hic dicitur quod mulier habet omnes artes diaboli et ulteriùs artem unam : de visis enim decipit veluti de non visis.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 41.

FAB. X.

Volucribus quondam pro rege suo eligendo ad concilium congregatis, audita est vox cuculi a longè concinentis. Omnes vocem tam sonoram et claram laudabant; sed avem quæ vocem emiserat, ignorabant. Dicebant eam tantæ facundiæ et tam claræ, populi regimine dignam esse, dum tamen actus et animum cantibus adæquaret. Miserunt igitur mesengam ad contemplandum ejus continentiam et staturam, quæ veniens sedit in arbore juxtà eam, viditque cuculum qui tristi vultu et capite demisso nulla nobilitatis indicia, sed inhonestiam potiùs et desidiam cordis prætendebat. Volens adhuc mesenga cuculi conditiones ulteriùs experiri, adscendit in arborem super eum et supra dorsum ejus fœditates egessit, nec propter hoc cuculus in aliquo se commovit: tunc mesenga rediens moresque cuculi reprobans et detestans, ipsius inhonestiam cæteris avibus nunciavit, et qualiter ulcisci dedecus quod sibi intulerat, non est ausus. Quomodo, inquit, contra avem magnam se defendet qui mihi avium minimæ resistere non audebat : absit ut talem nobis in principem eligamus; sed potiùs aliquem sapientem, fortem viribus et audacem. Assensu ergo omnium fecerunt aquilam sibi regem quam dignam imperio judicabant, tanquam staturâ procerum, rostro armatum et unguibus, probum contra incursus hostium defensorem, justitiarumque fortem et rigidum, ac victu, alvi parsimoniâ, temperatum, nec festivis rapinis proprio sibi subjecto infestum.

Simul etenim satiatus pluribus diebus jejunat, sciens dignitatem regiam non decere continuis populorum vexationibus conculcari.

Hoc exemplo docetur plebs qualem dominum vel judicem electura, ne miserum quemvis hominem verbis pomposum præficiat: immò talem qui virtute valeat iniquitates irrumpere et hostium insultibus obviare.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 22.

FAB. XI.

Rusticus equum quemdam quem nutrierat venditurus ad pretium XX *solidorum taxavit. Quidam verò vicinus ejus equum volebat emere; sed de pretio aliquid minuere cupiebat. Convenerunt tandem in hoc quod de pretio equi starent arbitrio primi hominis qui eis ad forum venientibus obviaret. Contigit autem ipsos cuidam monoculo obviare, qui de equi valore seu justo pretio requisitus, asseruit* X *solidos justum pretium esse. Placuit verbum emptori qui dicebat sibi ex pacto equum pro tanto deberi; sed venditore ei hactenùs resistente, statuta est lis coram judicibus terminanda, cùmque emptor pro se pactum quod inter se fecerant, allegaret, ipsumque appreciatorem eis ignotum non debere haberi suspectum, respondit venditor se ejus taxatione non debere teneri; cùm esset monoculus partem alterum sive tantum dimidium equi vidit. Quo audito riserunt judices, et litem converterunt in jocum, et rusticus cum equo suo domum rediit a vicini calumniâ liberatus.*

Sic sapiens in periculo nonnunquam se adjuvat, dum verba sua quamvis ponderis realis prudenter adaptat.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 71.

FAB. XII.

Accipiter in nemore quondam tantam cum bubone contraxerat

amicitiam, ut ova bubonis cum suis in proprio nido foveret. Cùm autem eduxisset pullos e testis et pro cibo eis acquirendo in nemus volasset, pulli bubonis fœdaverunt nidum ejus turpiter, quod cùm rediens conspexisset, pullos suos graviter increpavit dicens: se in illo nemore nidificasse per decennium et nunquam ante in pullis suis inhonestatem vidisse; cui pulli accipitris responderunt: Non ex nobis est hæc fœditas, sed ex fratribus nostris quorum capita miramur nostris capitibus grossiora. Tunc ait accipiter: Ova bubonis fovere et pullos educere possum, sed eorum naturam non possum mutare. Maledicta, inquit, sit nutritura *quorum tam vilis et tam fœtida est naturâ.*

Idcircò dicitur quod homo id quod naturaliter inest occultare possit ad tempus: in fine tamen prodiens quale fuit se ostendet.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 80.

FAB. XIII.

Aquila quædam in accipitrem excanduit irâ gravi, ipsumque persecuta est avibus cæteris comitata; sed accipiter fugiens cavernam cujusdam rupis ad suâ tuitionem intravit. Aquila verò exteriùs cum suis consultabat baronibus, quis eorum ad ipsum extrahendum aptior videretur. Tandem gruem quæ longo collo posset ad ipsum porrigere, ad hoc officium elegerunt. Cùm igitur grus appropinquans prætenso collo caput interiùs mitteret in cavernam, accipiter absque morâ, caput ejus, extensis pedis unguibus, apprehendens, fortiter idem strinxit. Grus verò tam subitâ irreptione perterrita unguiumque puncturam non sustinens, ejectis a parte posteriori fecibus, aquilam et aves cæteras prope stantes fœdavit. Cùm autem ab accipitris unguibus evasisset nimio confusa pudore, scilicet, eo quod acciderat, e patriâ fugiens, in ignota regione disposuit conversari: arrepto igitur itinere, cùm ad maris medium provolasset, mouettæ cuidam obviavit, quæ suæ navigationis causam quæsivit: cùm quegrus

quod sibi acciderat enarrasset, quæsivit mouetta an post se anum suum reliquisset? Grus respondit quod nòn, immò illum ubique portaret. Consulo igitur, inquit mouetta, ut rediens in patriâ propriâ, converseris. Eadem sivè consimilis inhonestas tibi contingere posset in aliâ regione. Cui grus consentiens est reversa.

Sic pluribus accidit qui, postquàm in patriâ suâ deliquerunt, infames effecti, in terram alienam fugiunt ubi, post modum, consimile vel pejus delictum incurrunt: non nova patria, sed animus mutandus.

Français. *Mar. de Fr.*, 81.

FAB. XIV.

Lupus quidam de malefactis suis pœnitere disponens, vovit se non comesturum carnes a septuagesimâ usque ad' pascham. Postmodùm verò videns quoddam pingue multonem solum in orâ nemoris gradientem: O quàm libenter de hoc multone comederem, nisi essem voto ad jejunium obligatus; verumtamen ex quo solus est, nisi ego de eo curaverim, aliquis fortè hâc parte transiens eum tollet. Expedit igitur ut loco unius salmonis eum comedam, cùm salmo sit cibus delicatior et hoc quadragesimali tempore cariùs vendi posset; multonem itaque rapuit et comedit.

Sic est de quibusdam qui malorum assuetudine animum habent ità perversum, ut cùm suarum illecebrarum desiderium, nec juramentum valeat, nec votum, quinimmò, nactâ quâlibet occasiunculâ, protinùs recidant.

Français. *Mar. de Fr.*, 73; *Ysop. I*, XLVII.

FAB. XV.

Cùm rusticus quidam frumentum quod colligerat in suo granario posuisset, hirundo ibidem nidificans subtùs trabem, pas-

*seres illuc vocabat qui per fenestram intrabant et frumentum rustici consumebant: quod cùm animadvertisset, laqueos et retinacula capiendis passeribus adaptavit; sed ipsi ab hirundine prœmoniti, illuc venire per aliquantulùm temporis cessaverunt. Comperiens tandem rusticus propositum suum per hirundinem revelatum, ablatis coram hirundine retibus, cœpit asserere altâ voce quod nulli avium de cætero esset infestus nec aliquem capere niteretur: quo dicto, granario suo exiens, laqueos et diversa ingenia tetendit passeribus in occulto. Hirundo autem dictis rustici præstans fidem, passeres, ut ad frumentum redirent, commonuit et quod hoc securè possent facere nuntiavit. Illis igitur redeuntibus et comedentibus de frumento, laxavit rusticus ingenia quæ contra fenestras tetenderat in occulto, et includens eos in granario, cepit omnes; et dum eos occideret, unus eorum sic * loquebatur: O falsam securitatem a te nobis promissam! et.... letale convivium vestrum collegium invitasti! Cui hirundo respondit: Sic rusticus mihi mentitus est et ego vobis similiter sum mentita; sed nunc perpendo non esse credendum omnibus quæ dicuntur.*

Sic plerique facilè credentes quæ audiunt, aliis frequenter nuntiant multa falsa.

* *Manuscr.*, 347-C., *hirundini.*

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 84.

FAB. XVI.

Musca et apis de valore suo contendentibus ait musca: In multis quiescere valeo et sedere ubi nullus tuam præsentiam toleraret: super caput regis et reginæ sedeo, et de eorum scutellâ manduco. Quidquid autem tibi paraveris in æstate, aufertur tibi in hyeme, te insuper interfectâ vel turpiter e domo tuâ ejectâ. Te autem pereunte per inopiam, ego et sociæ meæ de melle tuo in mensâ regiâ comedimus. Respon-

dit apis et ait : Verba jam aliqua tetigisti ; sed quàm vilior me reputari debeas, facile est videre. Sedeas ubi sedeas, vadas quò vadas, nunquam eris propter id quod facis honorata, quia ubique importuna et gravis, omnibus es exosa. Ego autem propter opera quæ facio quàm plurimùm sum dilecta et custodior cum honore.

Sic quidam inutiles et . . . ., cùm fortuna eis ad tempus blanditur, proprios non attendunt defectus, sed se melioribus comparare præsumunt.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 86.

FAB. XVII.

Corvus de fenestrâ quddam frustum casei recentis rapiens adsportavit et ad nemus veniens in quercu resedit, et caseum rostro tenens, quem cùm vulpes stans sub arbore conspexisset, moliebatur insidias quibus ipsum caseo defraudaret. Tunc ipsum collaudans ait : O miram pulchritudinem avis hujus ! Decenti staturâ corporis et nitore pennarum non esset ei comparabilis ulla avis, si vocis venustas responderet corpori : hoc audiens corvus, et laudis gloriam cupiens ampliorem, canere gestiebat ; sed dum aperto rostro incipit crocitare, caseus in terram cecidit juxta vulpem, quæ illum cum gaudio suspiciens, dixit corvo : Mihi cantasti optimè ; sed nunc tibi habeo quæ optabam : animo non curo utrùm cantes an plores.

Sic evenit frequenter gloriæ inanis cupidis qui bona sua insipienter dilapidant et avertunt fictis adulantium laudibus delectati.

GRECS. *Æs.-Cor.*, 94, 204 ; II 94.

LATINS. *Phædr.*, 13 ; *Rom.*, 15 ; *Rom. Nil.*, 13 ; Fab. ant. *Nil.*, 15 ; *Galfr.*, 15 ; *Apul.* Florid., § 23.

FRANÇAIS. Rom. du Ren. (Cangé, 68), fol. 47 ; *Mar. de Fr.*, 14.

FAB. XVIII.

Rusticus quidam extraxit cum bobus suis de stabulo suo fimum quem ibidem fecerant iidem boves. Illi autem improperaverunt rustico frumentum et hordeum acquisitum ipsorum laboribus, quibus ipse et domus sua sustentationem a multis annis habuerant satis amplam; illum deceret eos tam vilibus operibus deputari? Quibus ille : Nonne, inquit, quod nunc extrahitis, vos ipsi fecistis? Hi inquiunt : Negare non possumus. Justum est igitur, ait rusticus, ut domum meam quam quiescentes fœdastis, vestris laboribus emundetis.

Sic est de servientibus discolis et superbis, quod si quid bene fecerint, id improperare non cessant, bonorum immemores receptorum; defectus verò suos vellent semper sub silentio pertransire.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 85.

FAB. XIX.

Lepus quidam cervum conspiciens ramosis cornibus decoratum, conquestus est Jovi, se debile pecus et mutilum nulli aliorum formidatum : petiit ergo tam ad suî tuitionem quàm ad decorem cornua sibi dari qualia habebat cervus. Dicente autem Jove quod non posset ea pro ponderositate nimiâ sustinere, respondit se optimè cornua talia portaturum. Tunc jubente Jove, creverunt ei cornua in capite ingentia et ramosa; sed cùm nimis oneratus eisdem currere non valeret, captus a pastoribus et occisus.

Sic multi multa cupiunt quibus honorari credentes, confusionem incurrunt et mortem.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 97.

FAB. XX.

Lupo quondam in sud caved dormiente, intervenit scrabro quidam per posteriora ipsius, qui evigilans non modico torquebatur dolore : cùmque per angustias se super terram baccillasque diutiùs volutasset, scrabro de parte exiit quà intraverat; quem lupus conspiciens indignabatur se a tam modicd et vili bestiâ tanta passum, et ait : O miser, quomodo ausus es meliorem te et valentiorem viribus infestare! sed nunc si alicujus valoris te reputes, congrega genus tuum, proximos et amicos, ut contra me et meos bellaturus venias in hoc campo. Quod cum ex utrâque parte esset firmatum, venerunt de crastino parati ad pugnam, lupus cum bestiis saltûs et silvæ, scrabro cum scrabronibus et cum omni muscarum genere et vesparum. Consilio autem lupi, obturaverunt bestiæ posteriora et vinculis desuper ligaverunt. Congressu autem inito, cervum asilus ictu pupugit et amarissima quædam vespa; qui acerbitatem puncturæ non sustinens, saltando pepedit et in posterioribus vincula rupit. Quod cùm lupus vidisset, fortiter exclamavit : Fugiamus, ô socii, fugiamus, vincula jam rumpuntur: quod si aliquandiù moram trahimus, non est aliquis nostrûm qui scrabrones aut vespas, unam vel duas, non habeat subtùs caudam. Quo audito omnes fugerunt.

Sic multis contingit frequenter qui, inveniente necessitatis tempore, a minoribus se, quos ante habuerant, despectui, cum confusione suî non modicâ superantur.

Français. *Mar. de Fr.*, 56.

FAB. XXI.

Ægrotante quondam leone, cæteræ visitantes bestiæ dicebant perito ei medico opus esse. Consultæ autem hæ ulteriùs ubi talis posset medicus reperiri, dixerunt se nullum

scire peritiorem renardo, qui tam bestiis quàm volucribus loqui novit et diversa frequenter tractabat negotia cum utrisque. Citatus ergo renardus ut ad regem veniret, per dies aliquos se subtraxit : quâdam vero nocte, clam de cavernâ sua exiens in scrobe quâdam prope regis cameram se abscondit : indè auscultans, audivit regem de morbi sui causâ circumstantes bestias alloquentem. Responsa quidem ipsarum diligentiùs annotabat; cùmque diversa a diversis in regis audientiâ dicerentur, venit Ysengrinus et ait : Nihil impedit renardum venire ad curandum dominum nostrum regem, ni sola pravitas animi sui nequam, propter quod ipsum tanquam salutis regis contemptorem, pronuncio morte dignum. Tunc renardus, vultu gravis et incessu maturus, cameram regis intravit, ipsumque ex parte magistrorum in urbe salernitanâ commorantium salutavit. Cùmque rex sibi mortem comminaretur propter moram quam fecerat, ait regi : Quid facerem apud te, domine mi rex, antequàm certum salutis tuæ remedium ferrem mecum ? Postquàm tuum audivi mandatum, terras diversas peragrans, Salernæ medicos adii consulendos, qui, cognito symptomate morbi tui, hunc unum pro recuperandâ salute tibi denuntiant remedium singulare; ut pelle lupinâ de corpore lupi recenter extractâ, ex ipso adhuc sanguine calidâ et fumante, pectus tuum involvas. Hæc medicina te infra triduum reddet sanum. Quo audito, jussu regis captus est lupus et vivus excoriatus, ac pellis cum sanguine pectori regis applicata. Dimissus tandem a regis satellitibus Ysengrinus, cum in silvas fugeret sine pelle, sequens eum renardus a longè clamitabat : O beati regis consiliarii, qui sic purpuram induunt et scarletam ! *Sed quia absentem proximum linguæ aculeo pupugisti, patere nunc culicum stimulos et vesparum.*

Sic evenit frequenter invidis qui, dum aliis mala fabricant, propriis laqueis innectuntur.

FAB. XXII.

Cùm leo quondam disponeret in terram longinquam peregrè proficisci, convocatis bestiis, monuit ut regem eligerent in loco suî, quæ lupum communi consilio elegerunt, quem contra adversarios fortem esse dicebant, asperum et audacem : quibus leo : Valens, inquit, animal elegistis, dum tamen animum adaptet justitiæ et mansuetudini prout decet : Ut autem sub ipso vitam securam ducere valeatis, jurejurando se astringat quod nullum vestrum lædat injustè, et quod nunquam de cætero carnes edat ; quæ cum a lupo requirerent, hæc et alia multa eis sub juramento concessit. Cùm autem post recessum leonis se securum et in dominio firmatum vidisset, cogitabat quo ingenio ab ipsis bestiis obtineret, ut ipsum debere carnes comedere judicarent. Tunc petiit a quodam capreolo ut sibi, an fœtidum haberet anhelitum, indicaret, qui respondit tam ejus esse fœtorem quod eum tolerare non posset. Quo audito, lupus bestias ad judicium convocavit quærens ab eis quid deberet fieri de illo qui in regis irreverentiam verba probrosa et ipsum deshonestantia protulisset ? Responderunt quod talis, tanquam reus læsæ majestatis, mori deberet. Per illud judicium interfecit capreolum intimans quid dixisset, et ad palliationem nequitiæ, sectum in frusta distribuit baronibus, partem sibi ipsi retinens pinguiorem. Aliàs cùm esuriret, quæsivit a damulâ quid sibi de ejus anhelitu videretur, quæ magis eligens mentiri quàm mori, dixit se nunquàm odorem sensisse in aliquo ita dulcem. Tunc cónvocatis baronibus, quæsivit quid de illo esset agendum qui a rege requisitus dicere veritatem, mentiretur eidem et loqueretur fraudulenter ? At illi decreverunt hujusmodi morte dignum. Damulam ergo occidit et nullo increpante comedit. Postmodùm videns quamdam simiam teneram ac pinguem, quæsivit ab eâ de anhelitûs sui odore ; quæ dixit quod non esset multum gravis. Videns itaque lupus se adversùs eam accusationem rationabilem non habere, lecto decumbens se

finxit infirmum. Visitantes ergo bestiæ secum pariter et medicos adduxerunt, qui dixerunt nullum in eo vitæ periculum imminere, dum tamen aliquid comederet quod ejus appetitui complaceret. Ille autem dicebat nullum cibum nisi carnes simiæ sibi placere; sed citiùs vellet mori quàm simiæ nocens infringeret jusjurandum, nisi forsitan talem ad hanc causam habere quod barones mei hoc decernerent rationabiliter faciendum. Tunc dixerunt communiter quod hoc facere posset securè, nec aliquid esse sacramentum contra salutem sui corporis observandum. Quo audito interfecit simiam et comedit. Istud autem judicium in capita ipsorum judicantium postmodùm redundavit, quia ex tunc nulli fidem aut juramentum servavit.

Hîc monet sapiens hominem nequam nullatenùs ad dominandum debere admitti. Talis enim promissiones quaslibet parvipendens, suam tantummodò conabitur assequi voluntatem.

LATIN. *Phædr.* App. *Burm.*, 17; *Rom.*, 60; *Rom. Nil.*, 37; Fab. ant. *Nil.*, 49.

FRANÇAIS. *Mar. de Fr.*, 37.

NOTICE

DES PRINCIPALES ÉDITIONS

DES FABLES ET DES OEUVRES

DE

JEAN DE LA FONTAINE,

PAR M. BARBIER, ANCIEN BIBLIOTHÉCAIRE.

1668.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine. *Paris*, Cl. Barbin, 1668, in-4° avec fig. de Chauveau.

Ce volume, dédié à Mgr. le dauphin, ne contient que les six premiers livres.

1678 et 1679.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine. *Paris*, Cl. Barbin, 1678 et 1679, 2 vol. in-4°.

La seconde partie est dédiée à madame de Montespan.

1693.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine, cinquième partie, dédiée à monseigneur le duc de Bourgogne. *Paris*, 1693, in-4°.

1678—1693.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine; nouvelle édition, revue et augmentée par lui-même. *Paris*, Barbin et D. Thierry, 1678 — 1693, 5 vol. in-12, avec fig. de Chauveau.

1688 et 1694.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine. *Anvers*, H. Van Dunewalt, 1688 et 1694, 5 vol. in-12 avec fig.

1715.

Fables choisies, mises en vers par Jean de La Fontaine, avec la Vie d'Ésope; nouvelle édition, augmentée de petites notes pour en faciliter l'intelligence. *Paris*, David, 1715, in-12.

L'auteur de ces petites notes est inconnu.

1730.

Fables choisies, mises en vers, par Jean de La Fontaine, avec de petites notes, etc. *Amsterdam*, 1730, in-12.

1731.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine, avec de petites notes. *Hambourg*, Vanden Hoeck, 1731, 2 vol. petit in-12.

1743.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine, avec un nouveau commentaire par M. Coste. *Paris*, 1743, 2 vol. petit in-12, très-souvent réimprimées en un volume.

Coste a refondu les petites notes des éditions de 1715, 1730, etc. Il avoue, dans sa préface, avoir beaucoup d'obligations pour la correction du texte à Jolly, censeur royal.

1755—1759.

Fables choisies, mises en vers par Jean de La Fontaine, précédées d'une nouvelle Vie de l'auteur (par M. de Monte-nault). *Paris*, Desaint et Saillant, 1755— 1759, 4 vol. in-fol. avec des figures gravées par Cochin le fils, d'après les dessins de J. B. Oudry.

Je ne puis résister au plaisir de copier ici le parallèle tracé par le P. Berthier, jésuite, dans les Mémoires de Trevoux, au sujet de la magnifique édition de M. de Montenault:

« La Fontaine et Oudry ont partagé en quelque sorte l'empire des animaux. Le poëte leur a donné la parole; le peintre a saisi leurs manières, leurs jeux, leurs attitudes. Le premier a su deviner ce qu'ils auroient dit, s'ils avoient formé une société entre eux; le second a eu le talent de les rendre tels qu'ils sont. La Fontaine, dans ses fables, s'est laissé entraîner par le génie; Oudry, dans ses dessins, a eu pour guide l'observation : l'un et l'autre ont produit deux chefs-d'œuvres qui se trouvent réunis dans 4 vol. in-fol. »

Quant à la partie typographique de cette édition, elle a été le sujet

d'une controverse assez vive entre des gens du métier, c'est-à-dire, des imprimeurs, des graveurs et fondeurs de caractères. On a les pièces de ce différend dans divers volumes du *Journal des Savants* et du *Mercure de France;* ce sont : 1° deux lettres de Fournier le jeune; 2° réponses à ces lettres par Jombert et Lottin l'aîné, imprimeurs; 3° deux lettres de Fournier l'aîné; 4° répliques de Fournier le jeune, etc. Voyez le *Journal des Savans*, janvier 1756, p. 26; février, p. 303; mai, p. 88; juillet, p. 348; septembre, p. 3; octobre, p. 316; et le *Mercure*, mars, mai, juillet 1756; janvier, mai 1757. Dans le recueil que je possède de toutes ces pièces, se trouve une réponse manuscrite de Fournier le jeune à la seconde lettre de Fournier l'aîné.

1757—1766.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine; nouvelle édition imprimée et ornée de figures en taille douce, d'après l'édition de Paris. *Dresde*, Walther, 1757 — 1766, 4 vol. in-8°.

1778.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine, précédées de la Vie de l'auteur (par M. de Montenault). *Paris*, Bastien, 1778, in-12.

Cette édition sans figures est conforme, pour le texte, à l'édit. de 1755.

1780.

Fables de La Fontaine, édition de Cazin. *Londres*, 1780, 2 vol. in-18.

1782.

Fables de La Fontaine. *Paris*, Didot aîné, 1782, 2 vol. in-18.

Cette édition fait partie de la collection de M. le comte d'Artois.

1787.

Fables de La Fontaine, avec figures gravées par MM. Simon et Coiny. *Paris*, Didot l'aîné, 1787, 6 vol. in-18.

1788.

Fables de La Fontaine, imprimées par ordre du Roi, pour l'éducation du Dauphin (précédées d'une notice sur la Vie de La Fontaine, par Naigeon). *Paris*, Didot aîné, 1788, in-4°; 1789, 2 vol. in-8°; 1789, 2 vol. in-18.

1796.

Les trois Fabulistes, Ésope, Phèdre et La Fontaine, avec des notes par MM. de Chamfort et Gail. *Paris*, Delance, 1796, 4 vol. in-8°.

1797.

Fables de La Fontaine avec des notes grammaticales, mythologiques, etc., par M. Mongez, membre de l'Institut. *Paris*, Agasse, 1797, 2 vol. in-12.

1797.

Fables choisies de La Fontaine, à l'usage des enfants, par M. Mongez. *Paris*, Agasse, 1797, in-12.

1799.

Fables de La Fontaine, édition stéréotype. *Paris*, Didot l'aîné an VII (1799), in-12.

1801.

Fables de La Fontaine, avec un choix des notes de Coste et des observations de Chamfort, avec des variantes, etc. (édit. publiée par M. Louis Dubois, bibliothécaire de l'Orne). *Alençon* et *Paris*, Lenoir, an IX (1801), 2 vol. in-12; avec 202 gravures en bois par M. Godard.

1802.

Fables de La Fontaine, *Paris*, Didot aîné, 1802, in-fol., avec des vignettes en tête de chaque livre, dessinées par M. Percier, et gravées par M. Girardet.

1803.

La Fontaine et tous les Fabulistes, ou La Fontaine comparé avec ses modèles et ses imitateurs, nouvelle édition avec des observations critiques, grammaticales, littéraires, et des notes d'histoire naturelle; par M. N. S. Guillon. *Paris*, veuve Nyon, 1803, 2 vol. in-8°.

Cette édition a eu peu de succès, parce qu'on n'y a pas trouvé tous les renseignements que le titre promettoit. N'est-il pas étonnant, par exemple, que M. l'abbé Guillon n'ait pas dit où La Fontaine avoit pris le sujet de sa belle fable du *Paysan du Danube*? M. Bérenger en avoit donné l'indica-

tion dans le *Mercure de France*, du mois de janvier 1789; et son article avoit été reproduit dans l'*Esprit des Journaux* du mois de mars de la même année.

M. Solvet a rappelé cet article de M. Bérenger, en 1812, dans ses *Études sur La Fontaine*; mais, par une singularité remarquable, M. Ch. Nodier en 1818, et M. Walckenaer en 1820, ont encore laissé sans explication la fable du *Paysan du Danube*.

Je dois à la vérité de déclarer que M. Walckenaer, dans l'édition in-18 de son *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, a adopté l'indication de M. Bérenger. Elle nous apprend que c'est *l'Horloge des princes*, ouvrage du XVIe siècle, publié en espagnol sous le nom de Marc-Aurèle, par Guevara, qui a fourni à La Fontaine les principales idées du discours du paysan du Danube : le récit de Guevara a été reproduit par Cassandre, en 1680, dans ses *Parallèles historiques*; mais il n'est pas possible que La Fontaine ait consulté cet ouvrage, dont la publication est postérieure au recueil de fables qui renferme *le Paysan du Danube*.

1803.

Fables choisies par La Fontaine, avec les notes de Coste; nouvelle édition, augmentée d'une notice sur Ésope, Phèdre et La Fontaine, par l'abbé de Lévizac. *Londres*, Dulau, 1803, in-12.

1805.

Excerpta, ou Fables choisies de La Fontaine, avec des notes nouvelles; édition prescrite et adoptée par la commission d'instruction publique pour les Lycées et les écoles secondaires; publiée par F. Roger, membre de la commission. *Paris*, Delalain, 1805, in-12 de 87 pages. — Nouvelle édition, avec une notice. *Paris*, Delalain, 1817, in-18.

1806.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine; nouvelle édition revue avec soin, avec la Vie de l'auteur (par Fréron), et suivie d'un vocabulaire qui tiendra lieu de notes (par M. Adry, ancien bibliothécaire de l'Oratoire). *Paris*, H. Barbou, 1806, in-12 et petit in-12.

1807.

Fables de La Fontaine, avec des notes du P. Jouvency. *Liége* et *Paris*, Villet, 1807, in-12.

1808.

Le La Fontaine des premiers âges, ou Fables de La Fontaine réduites à la simple narration, et distribuées en douze livres; les quatre premiers contenant les fables simples et courtes convenables aux enfants; les quatre derniers celles d'un plus haut style, pour les adolescents; et les quatre livres intermédiaires celles qui, tenant des unes et des autres, sont plus particulièrement propres aux jeunes gens. On a remplacé les mots vieillis par des termes en usage, corrigé plusieurs fautes de langue par lesquelles des éditeurs inattentifs ou ignorants avoient défiguré cet auteur inimitable. On a retranché tout ce qui pouvoit blesser le plus légèrement les mœurs et la pudeur; on a fait enfin disparoître un nombre considérable d'hiatus, d'inversions forcées, de constructions vicieuses, les termes impropres, etc.; par Pierre-Philibert Lebrun, ancien président, prévôt, juge royal de la ville de Bonneval. *Paris*, Favre, 1808, in-8°.

Cette édition couvrira le nom de l'éditeur d'un ridicule ineffaçable.

1810.

Le La Fontaine des enfants, ou Choix de Fables de La Fontaine les plus simples et les plus morales, avec des explications à la portée de l'enfance (par M. Pierre Blanchard). *Paris*, Blanchard, 1810, in-18.

La cinquième édition de ce choix a paru en 1823.

1811.

Fables de La Fontaine, avec de nouvelles gravures en relief. *Paris*, Renouard, 1811, 2 vol. in-12.

1813.

Fables de La Fontaine (avec sa Vie, par M. Creuzé de Lesser). *Paris*, Didot aîné, 1813, 2 vol. in-8°.

Cette édition fait partie des Classiques français de M. Didot.

1814.

Fables de La Fontaine (avec sa Vie, par M. Creuzé de Lesser). *Parme*, Bodoni, 1814, 2 vol. in-fol.

Dédiées à Joachim Murat, alors roi de Naples

1814.

Choix de Fables de La Fontaine, précédé d'une notice sur sa Vie, suivie de petits dialogues propres à faire sentir aux enfans les beautés de l'apologue, par J. C. Jumel. *Paris*, Eymery, vers 1814, in-18.

La quatrième édition de ce recueil utile a paru en 1824.

1817.

Le Génie de La Fontaine, ou Choix de ses plus belles Fables, et de celles de ce poëte célèbre qui sont relatives à la morale et à la politique, accompagnées de notes et d'observations tirées de ses commentateurs (par M. Delmasse). *Dijon*, Lagier, 1817, in-8°.

1818.

Fables de La Fontaine, avec un nouveau commentaire littéraire et grammatical, par M. Charles Nodier. *Paris*, Eymery, de l'imprimerie de Didot aîné, 1818, 2 vol. in-8° avec 12 gravures.

Cette édition est dédiée au Roi.

1820.

Fables choisies de La Fontaine, précédées de la Vie de l'auteur et de celle d'Ésope, à laquelle on a ajouté des notes explicatives (empruntées à MM. Coste, Nodier et autres) et diverses pièces de poésie. A. M. D. G. (*ad majorem Dei gloriam*). *Lyon*, Rusand, 1820, in-12.

On se sert de cette édition dans les colléges dirigés par les Pères de la Foi.

1821.

La Fontaine en estampes, ou nouvelle édition de ses Fables, plus complète que les précédentes, ornée de 110 gravures : précédée de la Vie de l'auteur, extraite de l'ouvrage de M. Walkenaer. *Paris*, Nepveu, 1821, grand in-4°.

1812.

Études sur La Fontaine, ou notes et excursions littéraires sur ses Fables (par M. Solvet), avec l'éloge de La Fontaine par Gaillard. *Paris*, Grabit, 1812, in-8°.

Ce volume contient des recherches curieuses et utiles.

1821.

Observations sur les quatre dernières fables de La Fontaine restées jusqu'ici sans commentaires, par MM. Sélis, Delille et La Harpe, recueillies par J. B. Gail, avec *specimen* des écritures de La Fontaine, Sallier, Sélis, La Harpe, Delille et Chamfort. *Paris*, Gail neveu, 1821, in-8°.

Ce volume forme le neuvième du *Philologue*, ouvrage périodique publié par M. Gail en 1818 et années suiv.

1822.

Recherches sur les auteurs dans lesquels La Fontaine a pu trouver les sujets de ses fables, par M. Guillaume. *Besançon*, 1822, in-8°.

1671.

Fables nouvelles, et autres poésies de M. de La Fontaine. *Paris*, Thierry, 1671, in-12.

1726.

OEuvres de Jean de La Fontaine, nouvelle édition. *Anvers*, Jacques Sauvage (*Paris*), 1726, 3 vol. in-4°.

1729.

OEuvres diverses de M. de La Fontaine. *Paris*, Didot, 1729, 3 vol. in-8°. — *La Haye*, même année, 4 vol. in-12.

Ces éditions ne renferment ni les fables, ni les contes. Le quatrième volume de l'édition de La Haye contient les *Amours de Psyché et de Cupidon*.

Dans le commencement d'une lettre écrite en 1776, sous le nom de M. de La Visclède, à M. le secrétaire perpétuel de l'académie de Pau, Voltaire dit : « Vous connaissez cet enfant de la nature, ce La Fontaine et ses *trois Filles de Minée*, que l'abbé d'Olivet a fait imprimer dans un recueil en 5 volumes; mais vous ne connaissez pas les *Amours de Mars et de Vénus*, qui ne se trouvent que dans l'édition de 1750. » Plus loin, Voltaire s'exprime ainsi : « Vous me dites que *Jean* eut grand tort de faire imprimer ses *Opera* et la comédie intitulée *Je vous prends sans vert*, et la comédie de *Climène*, etc. ; mais l'abbé d'Olivet eut plus de tort encore de faire une collection de tout ce qui pouvait diminuer la gloire de La Fontaine. »

Voltaire présente donc l'abbé d'Olivet comme éditeur des *OEuvres diverses* de La Fontaine. Il vouloit sans doute parler de l'édition de 1729,

non en 5, mais en 3 vol. in-8°. M. Walckenaer, dans son *Histoire de La Fontaine* et dans sa belle édition in-8° des *OEuvres de La Fontaine*, embrasse l'opinion de Voltaire.

Comment a-t-on pu attribuer à un écrivain aussi soigneux que l'abbé d'Olivet, une édition où l'on remarque de grandes négligences, et où l'on ne trouve aucun avertissement, aucun discours de l'éditeur? Aussi le *Journal des Savants*, en rendant compte de cette édition, ne parle-t-il que des libraires qui l'avoient soignée et des peines qu'ils s'étoient données pour avoir communication du portefeuille contenant les manuscrits de La Fontaine, lequel étoit entre les mains de la veuve de son fils. C'est en cette même année 1729 que l'abbé d'Olivet publia l'*Histoire de l'Académie française*, qui renferme son Éloge de La Fontaine: n'eût-il pas enrichi de ce morceau les *OEuvres diverses* de La Fontaine, s'il en eût été l'éditeur?

Voltaire ajoute une seconde inexactitude à la première, lorsqu'il parle d'une édition des OEuvres de La Fontaine imprimée en 1750; il falloit dire en 1758.

Voyez les OEuvres de Voltaire, édit. in-8° de Beaumarchais, t. XLIX, p. 335 et suiv.

1744.

OEuvres diverses de M. de La Fontaine. *Paris*, Nyon, 1744, 4 vol. in-12.

Cette collection, réimprimée en 1758, ne renferme ni les fables ni les contes.

1763.

OEuvres choisies de Jean de La Fontaine, pour servir de suite à ses fables. *Copenhague* et *Genève*, Philibert, 1763, 3 parties in-8°.

La première partie contient un choix des *Contes*; la seconde, les Pièces de théâtre; la troisième, les Mélanges de poésie. Ce recueil est précédé d'un avertissement de 6 pages.

1803.

OEuvres de La Fontaine, contenant les Fables, les Contes, les Amours de Psyché, les OEuvres diverses et le Théâtre. *Paris*, stéréotype d'Herhan, 1803, 8 tomes, 5 vol. in-12.

1814.

OEuvres de La Fontaine, précédées d'une nouvelle notice sur sa Vie (par M. Auger). *Paris*, Lefèvre, 1814, 1818, 6 vol. in-8°.

1817.

OEuvres complètes de J. de La Fontaine, précédées d'une nouvelle notice sur sa Vie, avec les notes les plus importantes des commentateurs, et quelques observations nouvelles (par M. Després). *Paris,* Pillet, 1817, 2 parties in-8°.

1819 et 1820.

OEuvres complètes de La Fontaine, accompagnées d'une histoire de la vie et des ouvrages de l'auteur, par M. Walckenaer. *Paris,* Nepveu, 1819, 1820 et 1821, 18 vol. in-18.

L'Histoire de La Fontaine est une seconde édition revue et corrigée, mais sans notes La première édition, renfermant beaucoup de notes, a paru en 1820, in-8°. L'auteur a publié, en 1824, une troisième édition de ce bon ouvrage.

1822 et 1823.

OEuvres de La Fontaine, nouvelle édition, revue, mise en ordre et accompagnée de notes par C. A. Walckenaer, membre de l'Institut. *Paris,* Lefèvre, 1822 et 1823, 6 vol. in-8° avec fig. de Schrœder, Simonet, etc.

Cette édition est beaucoup plus complète que les précédentes. On trouve en tête du premier volume l'excellent éloge de La Fontaine par Chamfort.

Fables de La Fontaine mises en chansons.

1734—1746.

Nouvelles Étrennes utiles et agréables, contenant un recueil de fables choisies dans le goût de M. de La Fontaine, sur de petits airs et vaudevilles connus (par le P. Valette, doctrinaire). *Paris,* Lottin, 1734, in-32. — Nouvelle édition augmentée. *Paris,* Lottin, 1746, in-24.

1749.

Le même Recueil, contenant en outre un recueil de chansons morales et d'emblèmes, de même sur de petits airs et vaudevilles connus (par madame Massuau, religieuse du diocèse d'Orléans). *Paris,* Lottin et Butard, 1749, 2 vol. in-16.

1767.

Recueil de Fables choisies dans le goût de M. de La Fontaine, sur de petits airs et vaudevilles connus, notés en gravure pour en faciliter l'intelligence (par le P. Valette, doctrinaire). Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. *Paris*, Butard, 1767, in-24 de 368 pages.

Ces trois recueils contiennent la plupart des fables de La Fontaine.

1779.

Les Fables de La Fontaine, mises en chansons, vaudevilles et pots-pourris, par M. Nau; nouvelle édition corrigée et augmentée. *Genève* et *Paris*, veuve Duchêsne, 1779, in-24.

Nau publia des essais de ce travail en 1754, 1757 et 1762; l'édition de 1754 ne contenoit que vingt-deux fables.

Fables de La Fontaine mises en patois de plusieurs anciennes provinces de France.

1776.

Fables causides de La Fontaine, en bers gascouns. *Bayonne*, Paul Fauvel-Duhard, 1776, in-8°, avec un frontispice allégorique dessiné par Moreau et gravé par Le Mire.

Ce volume contient cent six fables de La Fontaine.

1816.

Fablos causidos de Jean La Fountaino, tremudados en berses gascouns è dediados à Soun Altesso Rouyalo Mgr lou Duc d'Angoulémo, per un Bordelés, M. Bergeyret, lou nebou. *Paris*, Michaud, 1816, in-12.

1799.

Fables et Contes en vers languedociens, patois de Montpellier, par Aug. Tandon. An VIII (1799), in-8°.

Ce recueil est composé en grande partie des fables de La Fontaine

---

Traductions latines, italiennes, allemandes, hollandaises, espagnoles, portugaises et anglaises.

1694.

Fabulæ selectæ è gallico D. de La Fontaine, latinè redditæ. *Amstelodami*, P. Mortier (*Rothomagi*), 1694, petit in-12 de 46 pages.

Réimprimées dans le recueil publié par l'abbé Saas, en 1738.

Le P. Desmolets, dans une note manuscrite déposée sur un exemplaire de cette traduction, l'attribue au P. Delfaut, oratorien. Cette note mérite toute confiance, puisque j'ai sous les yeux un exemplaire de ces fables ainsi intitulé : *Henrici Delphatii* (H. Delfaut) *selectæ Fabulæ è Gallico D. de La Fontaine latinè redditæ* : Amstelodami, *P. Mortier*, 1694, in-12 de 46 p. L'abbé Saas n'a sans doute vu aucun de ces exemplaires, car il n'a pas nommé ce traducteur.

1696.

Fabulæ selectæ D. de La Fontaine, latinis redditæ carminibus, variaque carmina ad usum juventutis (curâ et studio P. Tissard et M. Vinot, orat. D. J. C.) *Trecis*, Jac. Lefèvre. (1696), in-12.

1738.

Fables choisies de M. de La Fontaine, traduites en vers latins (1° par les PP. Vinot et Tissard, oratoriens ; 2° par le P. Delfault, aussi oratorien) ; et autres pièces de poésie latine et française. (Le tout publié avec une préface, par l'abbé Saas). *Anvers* (*Rouen*), Michel Bonnefoy, 1738, in-12.

1775 et 1822.

Fabulæ selectæ Fontanii, è gallico in latinum sermonem conversæ, in usum studiosæ juventutis, auctore J. B. Giraud, orat. D. J. C., avec le français à côté. *Rouen* et *Paris*, Durand nepveu, 1775, 2 vol. in-8°. — *Paris*, Delalain, 1822, 2 vol. in-12.

Il existe une édition toute latine de l'année 1775, en 2 vol. in-12. Le P. Giraud avoit, dès 1765, publié un essai de cette traduction en 1 vol. in-12.

1767.

Poesie del dottor Tommaso Crudeli ; edizione 2a. *In Napoli*, 1767, in-8°. — Cet auteur a traduit en italien les morceaux suivans de La Fontaine :

Tirsi et Amaranta, page 55.

Favola page 56. *Le Jardinier et son Seigneur.*

Favola page 61. *La Cour du Lion.*

Favola page 64. *Le Loup et les Bergers.*

Favola page 67. *Le Chat, la Belette et le petit Lapin.*

Additions à la première édition, page 107 : *Parole de Socrate.*

1811 et 1815.

Fables de La Fontaine, traduites en vers italiens par Étienne Egyde Petronj, auteur de *la Napoléonide*. *Paris*, Michaud, 1811, 4 vol. in-18. — *Londres*, 1815, 3 vol. in-12.

1788.

Fabulas traduc. del frances por Bn. Mar. de Calzada. *Madrid*, impr. réal, 1788, in-4°.

1815.

Fabulas Escolhidas entre as de J. La Fontaine ; traduzidas em verso portuguez, e emendadas sobre a ediçaó feita em Londres, e accresentadas com a vida e elogio de La Fontaine, por Francisco Manoel do Nascimento. *Paris*, Cellot, 1815, 2 vol. in-12.

1708 et 1713.

Fables choisies de M. de la Fontaine, traduites en prose allemande par Balthasar Nickisch, avec le texte français. *Augsbourg*, 1708, 1713, in-8°, avec fig. de Kraus.

1791—1794.

Fabeln franz. Uberzéet deutsch, von Sm. H. Catel. *Berlin*, 1791—1794, 4 vol. in-8°.

1803.

Fabeln neu bearb. für die Jugend. *Leipsic*, 1803, 3 vol. in-8°.

1811.

Les Fables de La Fontaine, en français et en allemand. *Leipsic*, 1811, in-12.

1786.

Fables de La Fontaine, traduites en vers hollandais. *Amsterdam*, Allart, 1786, 5 vol. in-8°.

1803—1805.

Fabelen in nederduitsche vaerzen. *Amsterdam*, 1803—1805, 4 vol. in-8°.

1734.

Fables de La Fontaine, traduites en prose anglaise, avec le français à côté. *Londres*, Arthur Bettesworth, 1734, in-8°.

1806.

Fables now first translated in to english verse by Robert Thomson. *Paris*, Chenu, 1806, 4 vol. in-8°.

FIN DE LA NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

TABLE DES MATIÈRES

DU

SECOND VOLUME.

N. B. Les chiffres romains qui précèdent indiquent la place qu'occupe la Fable dans chaque Livre, et les nombres en chiffres arabes qui suivent immédiatement les premiers désignent le n° d'ordre employé pour toutes les Fables de La Fontaine.

LIVRE VI.

I.	104	Le Pâtre et le Lion.	*pag.* 1
II.	105	Le Lion et le Chasseur.	3
III.	106	Phébus et Borée.	4
		Ysopet-Avionnet, fab. III. *De la Comparaison et Contens du Soleil et du Vent de bise.*	6
IV.	107	Jupiter et le Métayer.	8
V.	108	Le Cochet, le Chat et le Souriceau.	10
		Anon. Vet. ined. *De Gallo et Mure.*	12
		Ysopet I, fab. LXIII. *Du Coc et de la Souris.*	ibid.
VI.	109	Le Renard, le Singe et les Animaux.	14
VII.	110	Le Mulet se vantant de sa généalogie.	16
VIII.	111	Le Vieillard et l'Ane.	17
IX.	112	Le Cerf se voyant dans l'eau.	18
		Ysopet I, fab. XLIV. *Du Cerf morant de soif.*	19
		Ysopet II, fab. XXXII. *Du Cerf qui prisoit ses cornes et desprisoit ses jambes.*	21
X.	113	Le Lièvre et la Tortue.	23
XI.	114	L'Ane et ses Maîtres.	25
XII.	115	Le Soleil et les Grenouilles.	27
		Ysopet I, fab. VII. *D'une Femme qui se maria a un Larron.*	28
		Ysopet II, fab. XVI. *Comment un Larron espousa Fame a grant feste et a grant joie.*	29
XIII.	116	Le Villageois et le Serpent.	32
		Ysopet I, fab. X. *Du Vilain qui heberja le Serpent.*	33
XIV.	117	Le Lion malade et le Renard.	35
XV.	118	L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.	37

		Ysopet I, fab. XLVI. *Du Rossinol et de l'Ostoir.*	38
		Anon. Vet. ined. De Niso et Columbâ.	40
		Ysopet I, fab. LXI. *L'esprevier et le Coulon.*	42
XVI.	119	Le Cheval et l'Ane.	48
XVII.	120	Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.	49
		Ysopet I, fab. V. *Du Chien qui passoit l'ieaue et tenoit une piece de froumage.*	50
		Ysopet II, fab. XI. *Comment un Chien perdi un quartier de mouton qu'il portoit en un fleuve, par convoitise.*	51
XVIII.	121	Le Chartier embourbé.	52
XIX.	122	Le Charlatan.	54
XX.	123	La Discorde.	56
XXI.	124	La jeune Veuve.	58
		Épilogue.	60

LIVRE VII.

		Avertissement.	61
		A madame de Montespan.	63
I.	125	Les Animaux malades de la Peste.	65
II.	126	Le mal Marié.	68
III.	127	Le Rat qui s'est retiré du monde.	70
IV.	128	Le Héron.	72
V.	129	La Fille.	74
VI.	130	Les Souhaits.	76
VII.	131	La Cour du Lion.	79
VIII.	132	Les Vautours et les Pigeons.	81
		Ysopet I, fab. XXI. *Des Colons et de l'Escoufle.*	83
IX.	133	Le Coche et la Mouche.	85
		Ysopet I, fab. XXXV. *D'un Muletier et d'une Mule.*	86
		Ysopet II, fab. XXXV. *Ung Tahon qui s'assist sur ung Mulet.*	87
X.	134	La Laitière et le Pot au lait.	89
XI.	135	Le Curé et le Mort.	91
XII.	136	L'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit.	93
XIII.	137	Les deux Coqs.	97
XIV.	138	L'ingratitude et l'injustice des Hommes envers la Fortune.	99

		RENART LE CONTREFAIT.	101
		YSOPET-AVIONNET, fab. VI. *Du Vilain qui trouva le Tresor en sa terre.*	102
XV.	139	Les Devineresses.	104
XVI.	140	Le Chat, la Belette et le petit Lapin.	107
XVII.	141	La Tête et la Queue du Serpent.	109
XVIII.	142	Un Animal dans la Lune.	111

LIVRE VIII.

I.	143	La Mort et le Mourant.	115
II.	144	Le Savetier et le Financier.	118
III.	145	Le Lion, le Loup et le Renard.	120
IV.	146	Le Pouvoir des Fables.	122
V.	147	L'Homme et la Puce.	125
VI.	148	Les Femmes et le Secret.	126
VII.	149	Le Chien qui porte à son cou le Diné de son Maître.	128
VIII.	150	Le Rieur et les Poissons.	130
IX.	151	Le Rat et l'Huitre.	132
X.	152	L'Ours et l'Amateur des jardins.	134
XI.	153	Les deux Amis.	137
XII.	154	Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.	139
XIII.	155	Tircis et Amarante.	141
XIV.	156	Les Obsèques de la Lionne.	144
XV.	157	Le Rat et l'Éléphant.	147
		YSOPET I, fab. XI. *L'Asne qui salue le Sanglier.*	148
XVI.	158	L'Horoscope.	150
XVII.	159	L'Ane et le Chien.	154
XVIII.	160	Le Bassa et le Marchand.	156
XIX.	161	L'Avantage de la Science.	159
XX.	162	Jupiter et les Tonnerres.	161
XXI.	163	Le Faucon et le Chapon.	164
		YSOPET I, fab. LVI. *De l'Ostoir et du Chapon.*	165
XXII.	164	Le Chat et le Rat.	168
XXIII.	165	Le Torrent et la Rivière	170
XXIV.	166	L'Éducation.	172
XXV.	167	Les deux Chiens et l'Ane mort.	174
XXVI.	168	Démocrite et les Abdéritains.	176
		Traduction de la Lettre d'Hippocrate à Damagète, par M. le docteur ÉTIENNE PARISET.	178
XXVII.	169	Le Loup et le Chasseur.	191

LIVRE IX.

I.	170	Le Dépositaire infidèle.	193
II.	171	Les deux Pigeons.	197
III.	172	Le Singe et le Léopard.	201
		YSOPET-AVIONNET, fab. XVIII. *De Renart et de la Ourse.*	202
IV.	173	Le Gland et la Citrouille.	205
		TABARIN. *Si la Nature a fait quelque chose en vain.*	206
V.	174	L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin.	208
VI.	175	Le Statuaire et la Statue de Jupiter.	210
VII.	176	La Souris métamorphosée en Fille.	212
VIII.	177	Le Fou qui vend la Sagesse.	215
IX.	178	L'Huître et les Plaideurs.	217
X.	179	Le Loup et le Chien maigre.	219
XI.	180	Rien de trop.	221
XII.	181	Le Cierge.	223
XIII.	182	Jupiter et le Passager.	224
XIV.	183	Le Chat et le Renard.	226
		ROMAN DU RENART.	227
XV.	184	Le Mari, la Femme et le Voleur.	229
XVI.	185	Le Trésor et les deux Hommes.	231
XVII.	186	Le Singe et le Chat.	233
XVIII.	187	Le Milan et le Rossignol.	235
XIX.	188	Le Berger et son Troupeau.	237

LIVRE X.

I.	189	Les deux Rats, le Renard et l'OEuf.	239
II.	190	L'Homme et la Couleuvre.	248
III.	191	La Tortue et les deux Canards.	252
IV.	192	Les Poissons et le Cormoran.	254
V.	193	L'Enfouisseur et son Compère.	256
VI.	194	Le Loup et les Bergers.	258
VII.	195	L'Araignée et l'Hirondelle.	260
VIII.	196	La Perdrix et les Coqs.	262
IX.	197	Le Chien à qui on a coupé les oreilles.	264
X.	198	Le Berger et le Roi.	265
XI.	199	Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte.	268
XII.	200	Les deux Perroquets, le Roi et son Fils.	270

		Ysopet I, fab. XXX. *Du Vilain qui nourrit le Serpent.*	272
XIII.	201	La Lionne et l'Ourse.	275
XIV.	202	Les deux Aventuriers et le Talisman.	277
XV.	203	Les Lapins.	280
XVI.	204	Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de Roi.	283

LIVRE XI.

I.	205	Le Lion.	285
II.	206	Les Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter.	288
III.	207	Le Fermier, le Chien et le Renard.	290
IV.	208	Le Songe d'un habitant du Mogol.	293
V.	209	Le Lion, le Singe et les deux Anes.	295
VI.	210	Le Loup et le Renard.	298
		RENART LE CONTREFAIT.	300
VII.	211	Le Paysan du Danube.	308
VIII.	212	Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.	312
IX.	213	Les Souris et le Chat-huant.	314
		THÈME de Mgr le duc de BOURGOGNE (*Noctua posuerat, etc.*)	315
		ÉPILOGUE.	316

LIVRE XII.

		ÉPITRE dédicatoire à Mgr le duc de BOURGOGNE.	317
I.	214	Les Compagnons d'Ulysse.	319
II.	215	Le Chat et les deux Moineaux.	324
III.	216	Le Thésauriseur et le Singe.	326
IV.	217	Les deux Chèvres.	328
		THÈME de Mgr le duc de BOURGOGNE (*Duæ capellæ, etc.*)	329
		A Mgr le duc de BOURGOGNE, qui avoit demandé à M. de La Fontaine une fable qui fût nommée *le Chat et la Souris.*	330
V.	218	Le vieux Chat et la jeune Souris.	331
VI.	219	Le Cerf malade.	333
VII.	220	La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard.	334
VIII.	221	La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.	336
IX.	222	Le Loup et le Renard.	338

		Thème de Mgr le duc de Bourgogne (*Vulpes pœnitens.*)	340
X.	223	L'Écrevisse et sa Fille.	341
		Ysopet-Avionnet, fab. II. *De l'Ecrevisce qui aprenoit son Filz a aler.*	342
XI.	224	L'Aigle et la Pie.	344
XII.	225	Le Roi, le Milan et le Chasseur.	346
XIII.	226	Le Renard, les Mouches et le Hérisson.	351
		Thème de Mgr le duc de Bourgogne (*Vulpes novitia, etc.*)	352
XIV.	227	L'Amour et la Folie.	353
XV.	228	Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.	355
XVI.	229	La Forêt et le Bûcheron.	361
		Ysopet I, fab. L. *Du Bois et de la Coignie.*	362
XVII.	230	Le Renard, le Loup et le Cheval.	364
		Renart le contrefait.	365
XVIII.	231	Le Renard et les Poulets d'Inde.	372
		Thème de Mgr le duc de Bourgogne (*Pulli indici et Vulpes.*)	373
XIX.	232	Le Singe.	374
XX.	233	Le Philosophe scythe.	375
XXI.	234	L'Éléphant et le Singe de Jupiter.	377
XXII.	235	Un Fou et un Sage.	379
XXIII.	236	Le Renard Anglois.	380
		Roman du Renart.	383
XXIV.	237	Le Soleil et les Grenouilles.	384
XXV.	238	L'Hyménée et l'Amour.	386
XXVI.	239	La Ligue des Rats.	389
XXVII.	240	Daphnis et Alcimadure.	391
XXVIII.	241	Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.	394
		Philémon et Baucis.	397
		Les Filles de Minée.	404
		La Matrone d'Éphese.	424
		Ysopet I, fab. 43. (*Manuscr.* n° 7616-3.)	431
		Belphégor.	434

APPENDICE.

YSOPET I.

PROLOGUE.		447
Le Plet du Chien et de la Brebis.	IV.	449
De l'Aigle et de Renart.	XIII.	451
De l'Aigle et de la Limace.	XIV.	453
Du Loup et de la Truie.	XX.	455
Du Chien et du Larron.	XXII.	457
Du Filz a l'Ecouſle qui estoit malades.	XXIV.	459
Du Loup et de l'Aigniau.	XXVI.	461
Du Chien qui cheï en vieillesce.	XXVII.	463
Du Cerf, de la Brebis et du Loup.	XXXI.	465
De la Mouche et du Prendomme.	XXXII.	467
Du Predomme et de la Belette.	XXXVIII.	469
Du Pastour qui osta l'espine du pié au Lion.	XL.	471
Du Loup et du Mouton.	XLVII.	474
ANON. VET. INED. De Lupo et Mutone.		475
Du Singe et du Renart qui li pria que li donast de queue.	LIII.	476
D'un Marchant et de son Asne.	LIV.	478
Du Loup et du Pastour et du Chien.	LVII.	480
Du Bouteiller et du Juif.	LVIII.	482
De Gens de la Cité d'Athenes.	LIX.	485
De la Femme qui norrissoit sa Vache et el la commendoit chascun jour a un Saint.	LXIV.	487
ANON. VET. INED. De Rusticâ et Juvencâ.		489
D'une Femme et d'un Jouvenceau.	44.	490
D'un Pere et d'un Enfant.	45.	492
D'un Chevalier et d'un Vilain.	54.	494
ÉPILOGUE.		501

YSOPET-AVIONNET.

PROLOGUE.		504
D'un Chevalier chauve.	V.	505
Du Paon et de la Grue.	VIII.	507
De deux Menestriers, l'un convoiteus et l'autre envieus.	XIII.	509
De l'Enfant qui conchia le Larron.	XIV.	511
De la Cornille qui but l'Eau par son engin.	XV.	513
Du Singe et de ses ij Singes.	XVI.	514
Du viel Buef et du juesne Touriau.	XVII.	516

D'un Menestrier envoié de l'Espouse pour avoir une robe d'un Chanoine de Troies. XIX. 518

ANON. VET. INED. De Mimo nuptiali directo post nuptias ad robam habendam. 520

ÉPILOGUE. 521

YSOPET II.

PROLOGUE. 524

Comment I *Chien demanda en jugement a la Brebis* I *pain.* XIV. 525

Comment I *grant Vilain pelé fiert de sa main une Mouche qui le mort sus sa teste et l'ataine mout forment.* XVIII. 527

Comment I *Berchier gueri* I *Lyon d'une espine qu'il avoit en son talon.* XIX. 529

Comment le Leu trouva I *Asne qui gisoit en* I *pré dolant et méhaignié, et li Leus qui le voloit mangier ot grant pitié de li pour la povreté qu'il avoit, si le laissa aler.* XX. 533

Comment I *Leu vint a guarant a* I *Bouvier qui le guaranti, mais le Bouvier ne le cuidoit mie guarantir par son guignement.* XXI. 535

Comment le Goupil fait le feu dessous le ny a l'Aigle. XXII. 538

Comment les Coulons firent leur seigneur de l'Esprevier et il les destruisoit toutes. XXIV. 540

De ij Compaignons dont l'un ot grans dons pour mentir, et l'autre pour voir dire. XXX. 542

ÉPILOGUE. 545

ROMULUS BIBLIOTHECÆ REGIÆ. *Fab.* I *ad XXII.* 547

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE des Fables et des OEuvres de LA FONTAINE, par M. BARBIER, ancien Bibliothécaire. 563

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SECOND.

TABLE DES FABLES INÉDITES

D'YSOPET I ET D'YSOPET-AVIONNET,

DANS LEUR ORDRE NATUREL,

D'après le Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 7616.

YSOPET I.

Fables		*Tom.*	*pag.*
	PROLOGUE.	II.	447
I.	*Du Coc et de l'Esmeraude.*	I.	82
II.	*Du Loup qui mist sus à l'Aigniel qui troubloit le Ruissel.*	I.	58
III.	*De la Grenoille qui conchie la Souris.*	I.	259
IV.	*Le Plet du Chien et de la Brebis.*	II.	449
V.	*Du Chien qui passoit l'ieaue et tenoit une piece de froumage.*	II.	50
VI.	*Comment la Brebis et la Chievre, et Genice et le Lion s'entr'accompagnerent.*	I.	34
VII.	*D'une Femme qui se maria a un Larron.*	II.	28
VIII.	*Comment la Grue garist le Loup.*	I.	195
IX.	*De deux Chiennez.*	I.	116
X.	*Du Vilain qui heberja le Serpent.*	II.	33
XI.	*L'Asne qui salue le Sanglier.*	II.	148
XII.	*De la Souris de bonne ville et de celle de vilaige.*	I.	53
XIII.	*De l'Aigle et de Renart.*	II.	451
XIV.	*De l'Aigle et de la Limace.*	II.	453
XV.	*Du Renard et du Corbel.*	I.	9
XVI.	*Du Lion qui cheï en viellesce.*	I.	208
XVII.	*De l'Asne et du Chien.*	I.	234
XVIII.	*Du Lyon et de la Souris.*	I.	131
XIX.	*Des Raines qui voudrent avoir Roy.*	I.	182
XX.	*Du Loup et de la Truie.*	II.	455
XXI.	*Des Colons et de l'Escouſle.*	II.	83
XXII.	*Du Chien et du Larron.*	II.	457
XXIII.	*De la Terre qui enfanta une Souris.*	I.	327

Fables.		*Tom.*	*pag.*
XXIV.	*Du Filz à l'Ecoufle qui estoit malades.*	II.	459
XXV.	*De l'Arondelle et des autres Oisiaux.*	I.	42
XXVI.	*Du Loup et de l'Aigniau.*	II.	461
XXVII.	*Du Chien qui cheï en vieillesce.*	II.	463
XXVIII.	*Des Lievres qui s'enfuioient.*	I.	140
XXIX.	*De la Chievre et du Loup.*	I.	278
XXX.	*Du Vilain qui nourrit le Serpent.*	II.	272
XXXI.	*Du Cerf, de la Brebis et du Loup.*	II.	465
XXXII.	*De la Mouche et du Preudomme.*	II.	467
XXXIII.	*Du Renart et de la Segogne.*	I.	76
XXXIV.	*Du Corbiau qui se para de plumes du Paon.*	I.	251
XXXV.	*D'un Muletier et d'une Mule.*	II.	86
XXXVI.	*De la Mouche et du Fremi.*	I.	226
XXXVII.	*Du Singe, du Renart et du Lievre.*	I.	103
XXXVIII.	*Du Predomme et de la Belette.*	II.	469
XXXIX.	*De la Raine et du Buef.*	I.	14
XL.	*Du Pastour qui osta l'Espine du pié au Lion.*	II.	471
XLI.	*Du Cheval qui mata le Lion.*	I.	319
XLII.	*D'un biau Cheval et de l'Asne pel.*	I.	17
XLIII.	*Du Renart et du Loup.*	I.	267
XLIV.	*Du Cerf morant de soif.*	II.	19
XLV.	*De la Bataille des Bestes et des Oisiaux.*	I.	110
XLVI.	*Du Rossinol et de l'Ostoir.*	II.	38
XLVII.	*Du Loup et du Mouton.*	II.	474
XLVIII.	*D'un Serpent qui rungoit au dens une Lime.*	I.	338
XLIX.	*De la Bataille des Loups contre les Brebis.*	I.	202
L.	*Du Bois et de la Coignie.*	II.	362
LI.	*Du Loup qui se veult accompaignier au Chien.*	I.	26
LII.	*Des Contens du Ventre et des Membres.*	I.	171
LIII	*Du Singe et du Renart qui le pria que li donast de queue.*	II.	476
LIV.	*D'un Marchant et de son Asne.*	II.	478
LV.	*Du Cerf qui issi du Bois se cuida sauver cheux un Vilain.*	I.	297
LVI.	*De l'Ostoir et du Chapon.*	II.	165
LVII.	*Du Loup et du Pastour et du Chien.*	II.	480
LVIII.	*Du Bouteiller et du Juif.*	II.	482
LIX.	*De Gens de la Cité d'Athènes.*	II.	485
LX.	*Du Loup qui trouva une Teste paincte.*	I.	275
LXI.	*L'Esprevier et le Coulon.*	II.	42

Fables		*Tom.*	*pag.*
LXII.	*Des Souris qui firent Concille contre le Chat.*	I.	100
LXIII.	*Du Coc et de la Souris.*	II.	12
LXIV.	*De la Femme qui norrissoit sa Vache et el la commendoit chascun jour a un Saint.*	II.	487
	ÉPILOGUE.	II.	501

YSOPET-AVIONNET

	PROLOGUE.	II.	504
I.	*De la Norrice qui deceut le Loup de sa parole.*	I.	283
II.	*De l'Ecrevisce qui aprenoit son Filz a aler.*	II	342
III.	*De la Comparaison et Contens du Soleil et du Vent de bise.*	II.	6
IV.	*De ij Compaignons que l'Ours fist dessambler.*	I.	357
V.	*D'un Chevalier chauve.*	II.	505
VI.	*Du Vilain qui trouva le Tresor en sa terre.*	II.	102
VII.	*Du Singe qui disoit que ces Singios estoient li plus biaux.*	I.	352
VIII.	*Du Paon et de la Grue.*	II.	507
IX.	*Du biau Chene qui ne se vouloit flechir contre le Vent.*	I.	91
X.	*Des iiij Toriaux que le Lion deceut pour ce qui les fist dessembler.*	I.	289
XI	*Du Sapin et du Bisson.*	I.	93
XII.	*Du Pechieur Poisson prenant.*	I.	310
XIII.	*De deux Menestriers l'un convoiteus et l'autre envieus.*	II.	509
XIV.	*De l'Enfant qui conchia le Larron.*	II.	511
XV.	*De la Cornille qui but l'Eaue par son engin.*	II.	513
XVI.	*Du Singe et de ses ij Singes.*	II.	514
XVII.	*Du viel Buef et du juesne Touriau.*	II.	516
XVIII.	*De Renart et de la Ourse.*	II.	202
XIX.	*D'un Menestrier envoié de l'Espouse pour avoir une Robe d'un Chanoine de Troies.*	II.	518
	ÉPILOGUE.	II.	521

TABLE DES FABLES INÉDITES

D'YSOPET II,

DANS LEUR ORDRE NATUREL,

D'après le Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° M. 21-3.

Fables.		*Tom.*	*pag.*
	PROLOGUE.	II.	524
I.	*Du Leu et de la Grue.*	I.	196
II.	*Une Bataille des Oisiaus contre les Bestes.*	I.	112
III.	*La Bataille de la Mouche et du Torel.*	I.	125
IV.	*Comment li Asnes voult tolir au Chien son mestier.*	I.	237
V.	*Des Leus, des Berbis et des Chiens.*	I.	204
VI.	*Comment la Raine noya la Soris, et comment i Huyans vint avolant qui venga la Soris : car il maga la Raine.*	I.	261
VII.	*Comment l'Aygle nourrist un Voultre qui avoit mangié ses Faons, et comment quant elle s'aperçut que ce n'estoit mie ses Faons, si fu depecié le Voultre piece a piece.*	I.	178
VIII.	*Du Lion et de l'Asne.*	I.	158
IX.	*Comment li Lyons mena chacier le Torel, la Vache et la Brebis, et prirent un Cerf.*	I.	36
X.	*Comment le Leu mist sus à l'Aigniel qu'il avoit troublé le Ruissel porcequ'il le voloit manger.*	I.	60
XI.	*Comment un Chien perdi un quartier de mouton qu'il portoit en un fleuve, par convoitise.*	II.	51
XII.	*Comment le Gai s'enourgueilli et cuidoit resambler au Poon.*	I.	253
XIII.	*Comment i Moisson ramposnoit un Lievre que un Aigle mangeoit, et i Espervier prist le Moisson et le mangea.*	I.	344
XIV.	*Comment i Chien demanda en jugement a la Brebis i Pain.*	II.	525
XV.	*Comment i fol Serpent runge une Lime d'acier.*	I.	341

Fables.		Tom.	pag.
XVI.	*Comment un Larron espousa Fame a grant feste et a grant joie.*	II.	29
XVII.	*Comment l'Aronde requist aux Oiseaux qu'ils mangassent Chanvre que un Vilain semoit.*	I.	44
XVIII.	*Comment i grant Vilain pélé fiert de sa main une Mouche qui le mort sus sa teste, et l'ataine mout forment.*	II.	527
XIX.	*Comment i Berchier gueri i Lyon d'une espine qu'il avoit en son talon.*	II.	529
XX.	*Comment le Leu trouva un Asne qui gisoit en pré dolant et mehaignié, et li Leus qui le voloit mangier ot grant pitié de li, pour la povreté qu'il avoit; si le laissa aler.*	II.	533
XXI.	*Comment i Leu vint a guarant a i Bouvier qui le guaranti, mais le Bouvier ne le cuidoit mie guarantir par son guignement.*	II.	535
XXII.	*Comment le Goupil fait le feu dessous le Ny a l'Aigle.*	II.	538
XXIII.	*Comment i Cheval feri un Lyon du Pied desrieres, si qu'il l'a afronté.*	I.	322
XXIV.	*Comment les Coulons firent leur Seigneur de l'Esprevier et il les destruisoit toustes.*	II.	540
XXV.	*Comment i Cheval qui haoit un Cerf pria a un Veneur qu'il meist le Cerf a mort, et li Chevaus meismes i fu mis.*	I.	270
XXVI.	*Comme le Renart conchia le Corbel qui manjoit un fourmage.*	I.	411
XXVII.	*Comment une Chienne prains emprunta le lit d'une autre Chienne pour chaaler, et elle li prestat volentiers.*	I.	117
XXVIII.	*Comment li Criquet demanda au Formi de son blé et il li refusa.*	I.	3
XXIX.	*D'une Beste qui s'appeloit Laniste.*	I.	291
XXX.	*De ij Compaignons dont l'un ot grans dons pour mentir et l'autre mourut pour voir dire.*	II.	542
XXXI.	*D'un Destrier qui ot despit d'un Asne qu'il encontra chargié ne se detourna pas.*	I.	21
XXXII.	*D'un Cerf qui prisoit ses Cornes et desprisoit ses Jambes.*	II.	21

Fables		*Tom.*	*pag.*
XXXIII.	*Des Lievres qui douterent que les Raines ne fussent noyées.*	I.	142
XXXIV.	*De la Souris qui fist trembler une Montagne.*	I.	328
XXXV.	*Ung Tahon qui s'assist sur ung Mulet.*	II.	87
XXXVI.	*Le Debat du Ventre et des Membres du Corps.*	I.	174
XXXVII.	*Comment le Loup parle au Chien.*	I.	28
XXXVIII.	*Comment la Souris sauve li Lions.*	I.	134
XXXIX.	*Comment le Paon se courrouce de ce qu'il ne chante pas comme faist le Rossignol.*	I.	150
XL.	*Comment le Loup volt decevoir le Chevreau.*	I.	280
	ÉPILOGUE.	II.	545

OBSERVATION. Nous ne donnons pas de *Tables particulières* pour les autres fables inédites prises dans différents manuscrits, et dont nous n'avons publié que celles qui rentroient dans notre cadre. Pour celles-ci, nous renvoyons à la *Table des Matières* de chaque volume

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DE TOUTES

LES FABLES DE LA FONTAINE,

SOUS LES DIVERS NOMS QUE PRÉSENTE L'INVERSION DU TITRE DE CHACUNE.

N. B. On a distingué par un astérisque * tous les titres qui ont subi des inversions. Les chiffres qui précèdent l'indication du tome et de la page correspondent au n° d'ordre que nous avons adapté à toutes les fables de La Fontaine.

	N° d'ord.	Tom.	pag.
*Abdéritains (les) et Démocrite.	168	II.	176
*Agneau (l') et le Loup.	10	I.	57
*Aigle (le Corbeau voulant imiter l')	38	I.	147
Aigle (l') et l'Escarbot	30	I.	120
Aigle (l') et le Hibou.	100	I.	347
Aigle (l'), la Laie et la Chatte.	48	I.	187
Aigle (l') et la Pie.	224	II.	344
*Alcimadure et Daphnis.	240	II.	391
*Alexandre (Tribut envoyé par les Animaux à).	72	I.	263
*Alouette (l'), l'Autour et l'Oiseleur.	118	II.	37
Alouette (l') et ses Petits avec le Maître d'un champ.	82	I.	301
*Amarante et Tircis.	155	II.	141
*Amateur (l') des jardins et l'Ours.	152	II.	134
*Amis (les Deux).	153	II.	137
Amour (l') et la Folie.	227	II.	353
*Amour (l') et l'Hyménée.	238	II.	386
Ane (l') chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.	32	I.	128
*Ane (l') et le Cheval.	119	II.	48
Ane (l') et le Chien.	159	II.	154
*Ane (l') et le Lion chassant.	41	I.	157
*Ane (l'), le Meunier et son Fils.	43	I.	165
Ane (l') et ses Maîtres.	114	II.	25
*Ane (l') mort et les deux Chiens.	167	II.	174

	N° d'ord.	Tom.	pag.
Ane (l') et le petit Chien.	65	I.	233
Ane (l') portant des reliques.	96	I.	335
Ane (l') vêtu de la peau du Lion.	103	I.	360
*Ane (l') et le Vieillard.	111	II.	17
*Ane (l') et les Voleurs.	13	I.	66
*Anes (les deux), le Singe et le Lion.	209	II.	295
Animal (un) dans la Lune.	142	II.	111
*Animaux (les), le Singe et le Renard.	109	II.	14
Animaux (les) malades de la Peste.	125	II.	65
*Animaux (Tribut envoyé par les) à Alexandre.	72	I.	26
*Araignée (l') et la Goutte.	50	I.	191
Araignée (l') et l'Hirondelle.	195	II.	260
Astrologue (l') qui se laisse tomber dans un puits.	35	I.	137
*Autour (l'), l'Alouette et l'Oiseleur.	118	II.	37
Avantage (l') de la Science.	161	II.	159
Avare (l') qui a perdu son Trésor.	80	I.	294
*Aventuriers (les deux) et le Talisman.	202	II.	277
Bassa (le) et le Marchand.	160	II.	156
*Bâtons flottants (les) et le Chameau.	70	I.	255
Belette (la) entrée dans un Grenier.	59	I.	214
*Belette (la), le petit Lapin et le Chat.	140	II.	107
*Belettes (les deux) et la Chauve-Souris.	27	I.	108
*Belettes (le combat des) et des Rats.	66	I.	240
Berger (le) et la Mer.	62	I.	222
Berger (le) et le Roi.	198	II.	265
Berger (le) et son Troupeau.	188	II.	237
*Berger (le Loup devenu).	45	I.	177
*Berger (le) qui joue de la flûte et les Poissons.	199	II.	268
*Bergers (les) et le Loup.	194	II.	258
Besace (la).	7	I.	38
*Bœuf (la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le).	3	I.	13
*Borée et Phébus.	106	II.	4
*Bouc (le) et le Renard.	47	I.	185
*Brebis (la), la Génisse et la Chèvre en société avec le Lion.	6	I.	31
*Brebis (les) et les Loups.	55	I.	201
*Bucheron (le) et la Forêt.	229	II.	361
Bucheron (le) et Mercure.	83	I.	304
*Bucheron (le) et la Mort.	16	I.	72
*Buisson (le), le Canard et la Chauve-Souris.	220	II.	334

	N° d'ord.	Tom.	pag.
*Canard (le), la Chauve-Souris et le Buisson.	220	II.	324
*Canards (les deux) et la Tortue.	191	II.	252
Cerf (le) malade.	219	II.	333
Cerf (le) se voyant dans l'eau.	112	II.	18
*Cerf (le Cheval s'étant voulu venger du).	73	I.	266
Cerf (le) et la Vigne.	97	I.	336
Chameau (le) et les Bâtons flottants.	70	I.	255
*Chapon (le) et le Faucon.	163	II.	164
Charlatan (le).	122	II.	54
Chartier (le) embourbé.	121	II.	52
*Chasseur (le) et le Lion.	105	II.	3
*Chasseur (le) et le Loup.	169	II.	191
*Chasseur (le), le Roi et le Milan.	225	II.	346
Chat (le), la Belette et le petit Lapin.	140	II.	107
Chat (le) et les deux Moineaux.	215	II.	324
Chat (le) et le Rat.	164	II.	168
Chat (le) et le vieux Rat.	60	I.	216
Chat (le) et le Renard.	183	II.	226
*Chat (le) et le Singe.	186	II.	233
*Chat (le), le Souriceau et le Cochet.	108	II.	10
Chat (le vieux) et la jeune Souris.	218	II.	331
*Chat-huant (le) et les Souris.	213	II.	314
*Chats (la Querelle des) et des Chiens, et celle des Chats et des Souris.	221	II.	336
*Chatte (la), la Laie et l'Aigle.	48	I.	187
Chatte (la) métamorphosée en Femme.	40	I.	153
Chauve-Souris (la) et les deux Belettes.	27	I.	108
Chauve-Souris (la), le Buisson et le Canard.	220	II.	334
Chêne (le) et le Roseau.	22	I.	85
Cheval (le) et l'Ane.	119	II.	48
Cheval (le) et le Loup.	90	I.	318
*Cheval (le), le Renard et le Loup.	230	II.	364
Cheval (le) s'étant voulu venger du Cerf.	73	I.	266
*Chèvre (la), la Brebis et la Génisse en société avec le Lion.	6	I.	31
*Chèvre (la), le Chevreau et le Loup.	75	I.	277
*Chèvre (la), le Cochon et le Mouton.	154	II.	139
*Chèvres (les deux).	217	II.	328
*Chevreau (le), la Chèvre et le Loup.	75	I.	277
Chien (le) à qui on a coupé les oreilles.	197	II.	264

	N° d'ord.	Tom.	pag.
*Chien (le) et l'Ane.	159	II.	154
*Chien (le petit) et l'Ane.	65	I.	233
*Chien (le) et le Loup.	5	I.	24
*Chien maigre (le) et le Loup.	179	II.	219
Chien (le) qui lâche sa proie pour l'ombre.	120	II.	49
Chien (le) qui porte à son cou le diner de son Maître.	149	II.	128
*Chien (le), le Renard et le Fermier.	207	II.	290
*Chiens (les deux) et l'Ane mort.	167	II.	174
*Chiens (la Querelle des) et des Chats, et celle des Chats et des Souris.	221	II.	336
*Cicogne (la) et le Loup.	51	I.	193
*Cicogne (la) et le Renard.	18	I.	75
Cierge (le).	181	II.	223
Cigale (la) et la Fourmi.	1	I.	1
*Citrouille (la) et le Gland.	173	II.	205
Coche (le) et la Mouche.	133	II.	85
Cochet (le), le Chat et le Souriceau.	108	II.	10
Cochon (le), la Chèvre et le Mouton.	154	II.	139
Colombe (la) et la Fourmi.	34	I.	136
Combat (le) des Rats et des Belettes.	66	I.	240
*Compagne (la Lice et sa).	29	I.	115
*Compagnons (les deux) et l'Ours.	102	I.	356
Compagnons d'Ulysse (les).	214	II.	319
*Compère (l'Enfouisseur et son).	193	II.	256
Conseil tenu par les Rats.	24	I.	98
Contre ceux qui ont le goût difficile.	23	I.	95
Coq (le) et la Perle.	20	I.	81
Coq (le) et le Renard.	37	I.	145
*Coqs (les deux).	137	II.	97
*Coqs (les) et la Perdrix.	196	II.	262
Corbeau (le), la Gazelle, la Tortue et le Rat.	228	II.	355
Corbeau (le) et le Renard.	2	I.	5
Corbeau (le) voulant imiter l'Aigle.	38	I.	147
*Cormoran (le) et les Poissons.	192	II.	254
*Couleuvre (la) et l'Homme.	190	II.	248
Cour (la) du Lion.	131	II.	79
*Cuisinier (le) et le Cygne.	54	I.	200
Curé (le) et le Mort.	135	II.	91
Cygne (le) et le Cuisinier.	54	I.	200

	N° d'ord.	Tom.	pag.
*Danube (le Paysan du).	211	II.	308
Daphnis et Alcimadure.	240	II.	391
*Dauphin (le) et le Singe.	67	I.	243
Démocrite et les Abdéritains.	168	II.	176
Dépositaire (le) infidèle.	170	II.	193
Deux Amis (les).	153	II.	137
Deux Aventuriers (les) et le Talisman.	202	II.	277
Deux Chèvres (les).	217	II.	328
Deux Chiens (les) et l'Ane mort.	167	II.	274
Deux Coqs (les).	137	II.	97
Deux Mulets (les).	4	I.	16
Deux Perroquets (les), le Roi et son Fils.	200	II.	270
Deux Pigeons (les).	171	II.	197
Deux Rats (les), le Renard et l'OEuf.	189	II.	239
Deux Taureaux (les) et la Grenouille.	26	I.	106
Devineresses (les).	139	II.	104
*Dieux (Simonide préservé par les).	14	I.	67
Dieux (les) voulant instruire un Fils de Jupiter.	206	II.	288
Discorde (la).	123	II.	56
Dragon (le) à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues.	12	I.	64
Écolier (l'), le Pédant et le Maître d'un jardin.	174	II.	208
Écrevisse (l') et sa Fille.	223	II.	341
Éducation (l').	166	II.	172
*Éléphant (l') et le Rat.	157	II.	147
Éléphant (l') et le Singe de Jupiter.	234	II.	377
*Enfant (le jeune) et la Fortune.	93	I.	331
Enfant (l') et le Maître d'École.	19	I.	79
*Enfant (l'), la Mère et le Loup.	76	I.	282
*Enfants (le Laboureur et ses).	91	I.	324
*Enfants (le Vieillard et ses).	78	I.	287
Enfouisseur (l') et son Compère.	193	II.	256
*Escarbot (l') et l'Aigle.	30	I.	120
*Ésope (Testament expliqué par).	42	I.	161
*Estomac (l') et les Membres.	44	I.	169
*Fables (le Pouvoir des).	146	II.	122
Faucon (le) et le Chapon.	163	II.	164
*Femme (la Chatte métamorphosée en).	40	I.	153

	N° d'ord.	Tom.	pag.
*Femme (l'Ivrogne et sa).	49	I.	189
*Femme (la), le Mari et le Voleur.	184	II.	229
Femme (la) noyée.	58	I.	212
Femmes (les) et le Secret.	148	II.	126
Fermier (le), le Chien et le Renard.	207	II.	290
Fille (la).	129	II.	74
*Fille (la Souris métamorphosée en).	176	II.	212
*Fils de Roi (le), le Gentilhomme, le Marchand et le Pâtre.	204	II.	283
*Financier (le) et le Savetier.	144	II.	118
*Folie (la) et l'Amour.	227	II.	353
Forêt (la) et le Bûcheron.	229	II.	361
*Fortune (l'Homme qui court après la) et l'Homme qui l'attend dans son lit.	136	II.	93
Fortune (la) et le jeune Enfant.	93	I.	331
*Fortune (l'ingratitude et l'injustice des Hommes envers la).	138	II.	99
Fou (le) qui vend la Sagesse.	177	II.	215
Fou (un) et un Sage.	235	II.	379
*Fourmi (la) et la Cigale.	1	I.	1
*Fourmi (la) et la Mouche.	63	I.	224
*Fourmi (la) et la Colombe.	34	I.	136
Frêlons (les) et les Mouches à miel.	21	I.	83
*Gazelle, le Corbeau, la Tortue et le Rat.	228	II.	355
Geai (le) paré des plumes du Paon.	69	I.	247
Génisse (la), la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.	6	I.	31
*Gentilhomme (le), le Marchand, le Pâtre et le Fils de Roi.	204	II.	283
Gland (le) et la Citrouille.	173	II.	205
*Goût difficile (Contre ceux qui ont le).	23	I.	95
Goutte (la) et l'Araignée.	50	I.	191
Grenouille (la) qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf.	3	I.	13
Grenouille (la) et le Rat.	71	I.	257
*Grenouille (la) et les deux Taureaux.	26	I.	106
Grenouilles (les) qui demandent un Roi.	46	I.	181
*Grenouilles (les) et le Lièvre.	36	I.	139
*Grenouilles (les) et le Soleil. *Aux noces d'un tyran, etc.*	115	II.	27
*Grenouilles (les) et le Soleil. *Les filles du limon, etc.*	237	II.	384
*Hérisson (le), le Renard et les Mouches.	226	II.	351

	N° d'ord.	Tom.	pag.
Héron (le).	128	II.	72
*Hibou (le) et l'Aigle.	100	I.	347
Hirondelle (l') et l'Araignée.	195	II.	260
Hirondelle (l') et les petits Oiseaux.	8	I.	40
Homme (l') entre deux âges et ses deux Maîtresses.	17	I.	73
Homme (l') et la Couleuvre.	190	II.	248
Homme (l') et l'Idole de bois.	68	I.	245
Homme (l') et son Image.	11	I.	62
*Homme (le Lion abattu par l').	52	I.	98
Homme (l') et la Puce.	147	II.	125
Homme (l') qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit.	136	II.	93
*Hommes (les deux) et le Trésor.	185	II.	231
*Hommes (l'ingratitude et l'injustice des) envers la Fortune.	138	II.	99
*Hommes (les trois jeunes) et le Vieillard.	212	II.	312
Horoscope (l').	158	II.	150
*Hospitalier (l'), le Solitaire et le Juge arbitre.	241	II.	394
Huître (l') et les Plaideurs.	178	II.	217
*Huître (l') et le Rat.	151	II.	132
*Hyménée (l') et l'Amour.	238	II.	386
*Idole (l') de bois et l'Homme.	68	I.	245
*Impie (l') et l'Oracle.	79	I.	293
Ingratitude (l') et l'injustice des Hommes envers la Fortune.	138	II.	99
Ivrogne (l') et sa Femme.	49	I.	189
Jardinier (le) et son Seigneur.	64	I.	230
Jeune (la) Veuve.	124	II.	58
*Jeunes Hommes (les trois) et le Vieillard.	212	II.	312
Juge arbitre (le), l'Hospitalier et le Solitaire.	241	II.	394
*Junon (le Paon se plaignant à).	39	I.	149
Jupiter et le Métayer.	107	II.	8
Jupiter et le Passager.	182	II.	224
*Jupiter (la Statue de) et le Statuaire.	175	II.	210
Jupiter et les Tonnerres.	162	II.	161
Laboureur (le) et ses Enfants.	91	I.	324
*Laie (la), la Chatte et l'Aigle.	48	I.	187
Laitière (la) et le Pot au lait.	134	II.	89

	N° d'ord.	Tom.	pag.
*Lapin (le petit), le Chat et la Belette.	140	II.	107
Lapins (les).	203	II.	280
*Léopard (le) et le Singe.	172	II.	201
Lice (la) et sa Compagne.	29	I.	115
Lièvre (le) et les Grenouilles.	36	I.	139
*Lièvre (les Oreilles du).	86	I.	312
Lièvre (le) et la Perdrix.	99	I.	343
Lièvre (le) et la Tortue.	113	II.	23
Ligue (la) des Rats.	239	II.	389
*Lime (la) et le Serpent.	98	I.	337
Lion (le).	205	II.	285
*Lion (l'Ane vêtu de la peau du).	103	I.	360
Lion (le) abattu par l'Homme.	52	I.	198
Lion (le) amoureux.	61	I.	219
*Lion (la Cour du).	131	II.	79
Lion (le) devenu vieux.	56	I.	207
Lion (le) et l'Ane chassant.	41	I.	157
*Lion (le) en société avec la Génisse, la Chèvre et la Brebis.	6	I.	31
Lion (le) et le Chasseur.	105	II.	3
Lion malade (le) et le Renard.	117	II.	35
Lion (le) et le Moucheron.	31	I.	123
Lion (le) et le Rat.	33	I.	130
Lion (le) s'en allant en guerre.	101	I.	355
Lion (le), le Singe et les deux Anes.	209	II.	295
*Lion (le), et le Pâtre.	104	II.	1
Lion (le), le Loup et le Renard.	145	II.	120
*Lionne (les Obsèques de la).	156	II.	144
Lionne (la) et l'Ourse.	201	II.	27
Loup (le) et l'Agneau.	10	I.	57
Loup (le) et les Bergers.	194	II.	258
Loup (le) et le Chasseur.	169	II.	191
*Loup (le) et le Cheval.	90	I.	318
*Loup (le), le Cheval et le Renard.	230	II.	364
Loup (le), la Chèvre et le Chevreau.	75	I.	277
Loup (le) et le Chien.	5	I.	24
Loup (le) et le Chien maigre.	179	II.	219
Loup (le) et la Cicogne.	51	I.	193
Loup (le) devenu Berger.	45	I.	177
Loup (le), la Mère et l'Enfant.	76	I.	282
Loup (le) plaidant contre le Renard pardevant le Singe.	25	I.	102

	N° d'ord.	Tom.	pag.
Loup (le) et le Renard. *Mais d'où vient qu'au renard, etc.*	210	II.	298
Loup (le) et le Renard. *D'où vient que personne, etc.*	222	II.	338
*Loup (le), le Renard et le Lion.	145	II.	120
Loups (les) et les Brebis.	55	I.	201
*Maître (le) d'École et l'Enfant.	19	I.	79
*Maître (le) d'un champ avec l'Alouette et ses petits.	82	I.	301
*Maître (le) d'un jardin, l'Écolier et le Pédant.	174	II.	208
*Maître (l'Œil du).	81	I.	296
*Maîtres (l'Ane et ses).	114	II.	25
*Maîtresses (l'Homme entre deux âges et ses deux).	17	I.	73
*Malheureux (le) et la Mort.	15	I.	70
Mal marié (le).	126	II.	68
*Marchand (le) et le Bassa.	160	II.	156
Marchand (le), le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de Roi.	204	II.	283
Mari (le), la Femme et le Voleur.	184	II.	229
*Marié (le mal).	126	II.	68
Médecins (les).	94	I.	333
Membres (les) et l'Estomac.	44	I.	169
*Mer (la) et le Berger.	62	I.	222
*Mercure et le Bûcheron.	83	I.	304
*Mère (la), l'Enfant et le Loup.	76	I.	282
*Métayer (le) et Jupiter.	107	II.	8
Meunier (le), son Fils et l'Ane.	43	I.	165
*Milan (le), le Chasseur et le Roi.	225	II.	346
Milan (le) et le Rossignol.	187	II.	235
*Moineaux (les deux) et le Chat.	215	II.	324
Montagne (la) qui accouche.	92	I.	326
Mort (la) et le Bûcheron.	16	I.	72
*Mort (le) et le Curé.	135	II.	91
Mort (la) et le Malheureux.	15	I.	70
Mort (la) et le Mourant.	143	II.	115
*Mouche (la) et le Coche.	133	II.	85
Mouche (la) et la Fourmi.	63	I.	224
*Mouches (les) à miel et les Frelons.	21	I.	83
*Mouches (les), le Hérisson et le Renard.	226	II.	351
*Moucheron (le) et le Lion.	31	I.	123
*Mourant (le) et la Mort.	143	II.	115
*Mouton (le), le Cochon et la Chèvre.	154	II.	139

	N° d'ord.	Tom.	pag.
Mulet (le) se vantant de sa généalogie.	110	II.	16
*Mulets (les deux).	4	I.	16
Obsèques (les) de la Lionne.	156	II.	144
Œil (l') du Maître.	81	I.	296
*Œuf (l'), les deux Rats et le Renard.	189	II.	239
Oiseau (l') blessé d'une flèche.	28	I.	114
*Oiseaux (les petits) et l'Hirondelle.	8	I.	40
Oiseleur (l'), l'Autour et l'Alouette.	118	II.	37
Ours (l') et l'Amateur des jardins.	152	II.	134
Ours (l') et les deux Compagnons.	102	I.	356
*Ourse (l') et la Lionne.	201	II.	275
Oracle (l') et l'Impie.	79	I.	293
Oreilles (les) du Lièvre.	86	I.	312
*Paon (le Geai paré des plumes du).	69	I.	247
Paon (le) se plaignant à Junon.	39	I.	149
Parole de Socrate.	77	I.	286
*Passager (le) et Jupiter.	182	II.	224
*Passant (le) et le Satyre.	89	I.	316
*Pâtre (le), le Fils de Roi, le Marchand et le Gentilhomme.	204	II.	283
Pâtre (le) et le Lion.	104	II.	1
Paysan (le) du Danube.	211	II.	308
*Pêcheur (le) et le petit Poisson.	85	I.	309
*Pédant (le), l'Écolier et le Maître d'un jardin.	174	II.	208
Perdrix (la) et les Coqs.	196	II.	262
*Perdrix (la) et le Lièvre.	99	I.	343
*Perle (la) et le Coq.	20	I.	81
*Perroquets (les deux), le Roi et son Fils.	200	II.	270
*Peste (les Animaux malades de la).	125	II.	65
Phébus et Borée.	106	II.	4
Philomèle et Progné.	57	I.	210
Philosophe (le) scythe.	233	II.	375
*Pie (la) et l'Aigle.	224	II.	344
*Pigeons (les deux).	171	II.	197
*Pigeons (les) et les Vautours.	132	II.	81
*Plaideurs (les) et l'Huître.	178	II.	217
Poisson (le petit) et le Pêcheur.	85	I.	309
Poissons (les) et le Berger qui joue de la flûte.	199	II.	268
Poissons (les) et le Cormoran.	192	II.	254

	N° d'ord.	Tom.	pag.
*Poissons (les) et le Rieur.	150	II.	130
*Pot au lait (le) et la Laitière.	134	II.	89
Pot de terre (le) et le Pot de fer.	84	I.	307
Poule (la) aux OEufs d'or.	95	I.	334
*Poulets d'Inde (les) et le Renard.	231	II.	372
Pouvoir (le) des Fables.	146	II.	122
*Prognè et Philomèle.	57	I.	210
*Puce (la) et l'Homme.	147	II.	125
Querelle (la) des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.	221	II.	336
*Queue coupée (le Renard ayant la).	87	I.	313
*Queue (la) et la Tête du Serpent.	141	II.	109
*Raisins (les) et le Renard.	53	I.	199
*Rat (le) et le Chat.	164	II.	168
*Rat (le vieux) et le Chat.	60	I.	216
Rat (le) et l'Éléphant.	157	II.	147
*Rat (le) et la Grenouille.	71	I.	257
Rat (le) et l'Huître.	151	II.	132
*Rat (le) et le Lion.	33	I.	130
Rat (le) qui s'est retiré du monde.	127	II.	70
*Rat (le), la Tortue, la Gazelle et le Corbeau.	228	II.	355
Rat (le) de ville et le Rat des Champs.	9	I.	47
*Rats (le Combat des) et des Belettes.	66	I.	240
*Rats (Conseil tenu par les).	24	I.	98
*Rats (la Ligue des).	239	II.	389
*Rats (les deux), le Renard et l'OEuf.	189	II.	239
*Reliques (l'Ane portant des).	96	I.	335
Renard (le) Anglois.	236	II.	380
Renard (le) ayant la Queue coupée.	87	I.	313
Renard (le) et le Bouc.	47	I.	185
Renard (le) et le Buste.	74	I.	274
*Renard (le) et le Chat.	183	II.	226
*Renard (le), le Chien et le Fermier.	207	II.	290
Renard (le) et la Cicogne.	18	I.	75
*Renard (le) et le Coq.	37	I.	145
*Renard (le) et le Corbeau.	2	I.	5
*Renard (le) et le Lion malade.	117	II.	35
*Renard (le), le Lion et le Loup.	145	II.	120
*Renard (le) et le Loup. *Mais d'où vient qu'au renard.*	210	II.	298

	N° d'ord.	Tom.	pag.
*Renard (le) et le Loup. *D'où vient que personne, etc.*	222	II.	338
Renard (le), le Loup et le Cheval.	230	II.	364
Renard (le), les Mouches et le Hérisson.	226	II.	351
*Renard (le) plaidant contre le Loup pardevant le Singe.	25	I.	102
Renard (le) et les Poulets d'Inde.	231	II.	372
Renard (le) et les Raisins.	53	I.	199
*Renard (le), les deux Rats et l'OEuf.	189	II.	239
Renard (le), le Singe et les Animaux.	109	II.	14
Rien de trop.	180	II.	221
Rieur (le) et les Poissons.	150	II.	130
*Rivière (la) et le Torrent.	165	II.	170
*Roi (le) et le Berger.	198	II.	265
*Roi (le), son Fils et les deux Perroquets.	200	II.	268
*Roi (les Grenouilles qui demandent un).	46	I.	181
Roi (le), le Milan et le Chasseur.	225	II.	346
*Roseau (le) et le Chêne.	22	I.	85
*Rossignol (le) et le Milan.	187	II.	235
*Sage (un) et un Fou.	235	II.	379
*Sagesse (le Fou qui vend la).	177	II.	215
Satyre (le) et le Passant.	89	I.	316
Savetier (le) et le Financier.	144	II.	118
*Science (l'Avantage de la).	161	II.	159
*Secret (le) et les Femmes.	148	II.	226
*Seigneur (le) et le Jardinier.	64	I.	230
Serpent (le) et la Lime.	98	I.	337
*Serpent (la Tête et la Queue du).	141	II.	109
*Serpent (le) et le Villageois.	116	II.	32
*Servantes (les deux) et la Vieille.	88	I.	314
Simonide préservé par les Dieux.	14	I.	67
Singe (le).	232	II.	374
Singe (le) et le Chat.	186	II.	233
Singe (le) et le Dauphin.	67	I.	243
*Singe (le) de Jupiter et l'Éléphant.	234	II.	377
Singe (le) et le Léopard.	172	II.	201
*Singe (le), le Lion et les deux Anes.	209	II.	295
*Singe (le Loup plaidant contre le Renard pardevant le).	23	I.	102
*Singe (le), le Renard et les Animaux.	109	II.	14
*Singe (le) et le Thésauriseur.	216	II.	326
*Socrate (Parole de).	77	I.	286
Soleil (le) et les Grenouilles. *Aux noces d'un tyran, etc.*	115	II.	27

	N° d'ord.	Tom.	pag.
Soleil (le) et les Grenouilles. *Les filles du limon, etc.*	237	II.	384
*Solitaire (le), le Juge arbitre et l'Hospitalier.	241	II.	394
Songe (le) d'un habitant du Mogol.	208	II.	293
Souhaits (les).	130	II.	76
*Souriceau (le), le Cochet et le Chat.	108	II.	10
Souris (les) et le Chat-huant.	213	II.	314
*Souris (la jeune) et le vieux Chat.	218	II.	331
Souris (la) métamorphosée en Fille.	176	II.	212
*Souris (la Querelle des) et des Chats, et celle des Chiens et des Chats.	221	II.	336
Statuaire (le) et la Statue de Jupiter.	175	II.	210
*Talisman (le) et les deux Aventuriers.	202	II.	277
*Taureaux (les deux) et la Grenouille.	26	I.	106
Testament expliqué par Ésope.	42	I.	161
Tête (la) et la Queue du Serpent.	141	II.	109
Thésauriseur (le) et le Singe.	216	II.	326
Tircis et Amarante.	155	II.	141
*Tonnerres (les) et Jupiter.	162	II.	161
Torrent (le) et la Rivière.	165	II.	170
Tortue (la) et les deux Canards.	191	II.	252
*Tortue (la), la Gazelle, le Rat et le Corbeau.	228	II.	355
*Tortue (la) et le Lièvre.	113	II.	23
*Trésor (le) et les deux Hommes.	185	II.	231
*Trésor (l'Avare qui a perdu son).	80	I.	294
Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.	72	I.	263
*Troupeau (le Berger et son).	188	II.	237
*Ulysse (les Compagnons d').	214	II.	319
Vautours (les) et les Pigeons.	132	II.	81
*Veuve (la jeune).	124	II.	58
Vieillard (le) et l'Ane.	111	II.	17
Vieillard (le) et ses Enfants.	78	I.	287
Vieillard (le) et les trois jeunes Hommes.	212	II.	312
Vieille (la) et les deux Servantes.	88	I.	314
*Vigne (la) et le Cerf.	97	I.	336
Villageois (le) et le Serpent.	116	II.	32
*Voleur (le), le Mari et la Femme.	184	II.	229
Voleurs (les) et l'Ane.	13	I.	66

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

DU TOME SECOND.

Page.

5. Auteurs français : après *Amyot-Plut.*, au lieu de *Préceptes de santé*, § 10, lisez : *Préceptes de mariage*, § 10.

11. Auteurs français : après *Guill. Haud.*, au lieu de 231, lisez : 33

16. Aux Auteurs français, ajoutez : Mercure galant, juin 1681, p. 27

17. Aux Auteurs français, ajoutez : Mercure galant, septembre 167 pag 28.

33. Vers 31, au lieu de *poin*, lisez *point.*

50. Au lieu de *Ysopet-Avionet*, lisez : *Ysopet I.*

51. Après Ysopet II, au lieu de *fab. II*, lisez : *fab. XI.*

54. Vers 7, au lieu de *derners*, lisez *derniers.*

67. Aux auteurs français, ajoutez : *François Habert.*

90. Auteurs italiens : au lieu de *Giovanni*, pecor. 2, giorn. nov. lisez : *Giovanni*, pecor., 2ª giorn. nov. 2ª. — A la fin des in cations, ajoutez : ORIENTAUX. *Bidpaï*, t. 3, p. 50.

138, 236, 342, au lieu de *Mor. de Maut.*, lisez *P. Daubaine.*

235. Vers grecs : 1er vers, au lieu de αὐσοῖς, lisez : αὐτοῖς. — Vers 3, a lieu de ὐνύχεσσι, lisez : ονύχεσσι. — Vers 6, au lieu de ἔχειν ὐ, lisez : ἔχει νύ. — Vers 8, au lieu de Δ'εῖπνον, lisez : Δεῖπνον. — Même vers, au lieu de ἠέμεθήσω, lisez : ἠέμεθήσω.—Vers 9 au lieu de ἐθέλω, lisez : ἐθέλοι. — Vers 10, au lieu de T'αΐχεσσ lisez : T'αΐχεσιν.—Vers 11, au lieu de ὠκυπέτης, lisez : ὠκυπέτη

334. Aux Auteurs français, ajoutez : Mercure galant, juillet 1679 p. 135.

354. Aux Auteurs français, ajoutez : Mercure galant (*Mor. de Maut.*) juin 1696, p. 26.

365. Aux Auteurs français, ajoutez : Mercure galant (*M. de La Barr* février 1685, p. 12.

393. Aux Auteurs français, ajoutez : *Jehanne Flore*, Punition de l'Amo contempné, etc. *Paris*, 1541, in-24.

444. Aux Auteurs français, ajoutez : *Tann. Le Febvre*, le Mariage d Belfegor. 1664, in-8°.

565. Après la ligne 21, ajoutez :

1765.

Fables de La Fontaine, figures gravées par Fessard, le texte gravé p Montulay. *Paris*, 1765 ; 6 vol. in-8°.

570. Après la lig. 16, ajoutez :

1696.

OEuvres posthumes de M. de La Fontaine, etc. *Bordeaux*, 1696, in-12.

00101776

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016